

2

LA
FAMILLE DES GUEUX

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 26 février 1869

LA FAMILLE DES GUEUX

DRAME EN CINQ ACTES

EN SEPT TABLEAUX

PAR

JULES CLARETIE ET PETRUCCELLI DELLA GATTINA



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15.

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1869

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.



A M. FAILLE

DIRECTEUR DE L'AMBIGU - COMIQUE

Vous nous avez ouvert les portes du théâtre; vous avez, sans la lire, accepté cette pièce; vous avez mis à la monter tout votre zèle: nous voulons, en vous la dédiant, en inscrivant votre nom sur cette première page, vous remercier devant le public.

C'était une tentative non sans hardiesse à laquelle vous vous associiez. Vous l'avez fait avec une foi sincère: vous vous disiez qu'on prendrait goût à une œuvre volontairement sévère et sombre, à une œuvre de lutte et de résistance contre la mascarade théâtrale de ces derniers temps. Et vous aviez raison: le peuple aime et demande du drame, du drame poignant, du drame vrai. Il demande de la passion et non des décors, de la vie et non des spectacles, des idées et non des trucs. Nous avons essayé de lui donner tout cela. Que d'autres, après nous, continuent.

Nous vous garderons toujours, en souvenir de cette pièce de début, une sympathie complète et une sincère reconnaissance.

JULES CLARETIE. — PETRUCCELLI DELLA GATTINA.

1^{er} mars 1869.

PRÉFACE

25 février 1869.

La Famille des Gueux est la mise en action d'un épisode de la guerre des Pays-Bas (1572-1574). Au milieu du grand drame de la patrie, nous avons placé le drame d'une famille de citoyens qui, tout entière, comme les Macchabées de la Bible, se sacrifie pour l'affranchissement de la Hollande. Peut-être avons-nous accordé trop de place à ce sévère intérieur luthérien et n'avons-nous pas fait assez ressortir la grandeur nationale de la lutte.

Ce terrible seizième siècle ! Nul moment plus dramatique dans l'histoire de l'humanité. Et jamais peuple n'opposa à tant de tyrannie plus de résistance et plus de courage que le peuple de Flandres au roi Philippe. Il y avait comme du mépris dans l'acharnement des Espagnols contre les Flamands ; il y avait de la rage et la soif ardente du sacrifice dans ces invincibles âmes de bourgeois. Le sombre Philippe II en tremblait sur son trône. Du fond de l'Escorial, dans sa solitude ou dans ses conseils de moines, il suivait, pour ainsi dire, sur la carte, les progrès de l'incendie qu'il allumait là-bas et la trace du fleuve de sang qu'il faisait couler. Il mettait à donner les ordres féroces une cruauté froide et un entêtement farouche. A tout prix il voulait vaincre. Ce n'était pas seulement de la colère que lui inspirait cette révolte de tant

d'années, c'était aussi de la peur. J'imagine que les despotes voient quelquefois apparaître, comme Brutus à la veille de Philippes, le fantôme de la liberté, et qu'ils reculent.

Il avait peur, le tyran du monde. L'homme qui, d'un geste, remuait l'Europe, dont le mot d'ordre retentissait en Italie, poussant son écho jusqu'au delà des océans, le roi tout-puissant dont l'Armada avait fait trembler un moment la reine des mers, l'Angleterre, le successeur de Charles-Quint, Philippe II d'Espagne tremblait devant l'armée de Gueux de Guillaume de Nassau et de Guillaume de la Marek. Il savait bien qu'un vent de liberté soufflait derrière ces bandes disciplinées et les poussait irrésistiblement vers la victoire. Le souffle d'affranchissement est comme le simoun. Il emporte tout ce qui lui résiste.

Et puis, Philippe II n'était pas seulement l'homme de la volonté souveraine, il se croyait aussi l'homme de Dieu. Il avait la foi, ce tyran. Il servait avec la conviction implacable d'un sectaire la cause de la religion, qui combattait la cause de l'humanité. Il croyait commander, l'esclave couronné, et il obéissait à des conseillers tonsurés, à cette séquelle qui traînait derrière ses pas dans les corridors de l'Escorial : il obéissait à ses haines et à ses terreurs. La scène entre le grand inquisiteur et le roi dans le *Don Carlos* de Schiller n'est pas une invention, mais une divination du poète.

La première parole du règne de Philippe II, son cri d'avènement retentit comme un glas sur cette pauvre Flandres. Charles-Quint avait déjà entrepris de *pacifier* la contrée. Philippe II résolut d'achever l'œuvre de l'empereur. « *Mieux vaut perdre des sujets*, dit-il, *que régner sur des hérétiques !* » Et les supplices commencèrent. La Belgique, la Hollande bientôt, devinrent pareilles à un cimetière abandonné. Les généraux espagnols promenaient le carnage dans ces provinces que les *stathouders*, au temps des ducs de Bourgogne, gouvernaient. On ramassait des crânes dans les champs, la hideuse potence était là, garnie toujours, et comme une menace éternelle. On brûlait, on pendait, on écartelait ; il fallait bien extirper la foi nouvelle de ces villes anti-papistes.

La pétition des gentilshommes flamands, les trente-sept articles de leur croyance sont considérés comme actes de rébellion. Le prince d'Orange, Guillaume-le-Taciturne, Brederoode et Marnix, tous ceux que la patrie aimait et qui allaient la défendre, signèrent bientôt le Compromis et se présentèrent en humbles habits de deuil devant la régente Marguerite, celle-là dont Goethe nous a laissé un vivant portrait dans *Egmont*, et la prièrent d'abolir cette Inquisition qui décimait le pays. La femme eût cédé peut-être, malgré les terribles ordres de son frère qui déjà songeait à faire châtier les hérétiques par celui que les Flamands allaient appeler le *duc de sang*. Mais il y a toujours, lorsque va naitre la clémence, quelque zélé tortionnaire qui se charge de l'avortement.

« — Résistez, dit Barlemont à la gouvernante, qu'avez-vous à craindre de ce ramassis de gueux ? »

C'était dans ce « ramassis de gueux » que frémissait encore l'âme de la patrie.

Quelle effroyable guerre ! De part et d'autre, les atrocités et la fureur. Les Espagnols pillent et tuent, les Gueux vainqueurs tuent et pillent. Les hidalgos enseignent à ces paisibles gens du Nord l'art du massacre et leur font prendre goût à l'odeur du sang. On croirait, en parcourant les chroniques flamandes, lire les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné écrites d'une plume moins irritée, mais plus sinistre encore. Un chef flamand, pris avec ses soldats dans les marais, devant Harlem assiégée et où il essayait de pénétrer, est décapité sur-le-champ. Les Espagnols jettent la tête sanglante dans la ville, avec cette inscription :

« Ceci est le chef du lieutenant de Batenbourg, qui arrive avec des renforts pour la bonne ville de Harlem. »

A quoi les Hollandais répondent par une ironie plus féroce encore. Ils coupent les têtes de onze prisonniers, les mettent dans un tonneau et envoient ce sinistre colis au camp espagnol avec cette étiquette :

« Remettez ces dix têtes au duc d'Albe, en remboursement, avec une onzième pour l'intérêt. »

Piaisanterie de march-pils furieux qui semble tracée de la main d'un Schylock patriote.

Il faut lire dans Masley, dans Prescott, dans le *Marnix de Sainte-Aldegonde* d'Edgar Quinet, un maître-livre, un puissant poème de liberté et de grandeur, cette lugubre et superbe histoire. A côté de ces scènes de meurtres, dont les monuments mêmes aux Pays-Bas ont gardé la trace (à Saint-Bavon de Gand, on vous montrera les vitraux brisés par les Gueux), rayonne d'un éternel éclat l'héroïsme le plus complet et le plus pur. Les Gueux brûlent les églises, sacca- gent les couvents, s'arment pour le combat des crosses d'évê- ques, marchent à la mort revêtus par-dessus leurs souquenilles d'étoles et de chamarrures ; cette horde de héros traverse l'histoire comme une mascarade épique.

Ils s'abattent sur l'ennemi comme on repousserait l'étranger en descendant de la Courtille. Leur triomphe, c'est l'orgie de la gloire. Mais les atrocités de l'Inquisition et les infamies du duc d'Albe ne leur donnaient-elles point le droit des représailles sinistres ? Les bûchers fumaient encore, et le sang flamand coulait toujours. La justice des peuples révoltés est prompt et terrible. Tant de supplices et d'oppression, tant de victimes et de martyrs poussaient les soldats de Nassau et les Gueux jusqu'à la folie de la victoire.

Le petit peuple de Flandre devait au surplus avoir raison de cette terrible puissance qui s'appelait l'Espagne. Ce fut là le duel de Goliath et de David. A la fin, le faible terrassa le fort d'un coup de pierre. La République batave sortit glorieuse de cette sanglante tuerie. La légitimité de la défense la rendait immaculée et l'avenir allait à jamais admirer la ténacité et la patience, la fermeté stoïque de ce peuple devenu libre parce qu'il avait juré d'être libre.

C'est là le drame que nous avons essayé de transporter sur la scène. Mais on ne fait point tenir un monde dans un cadre. La *Famille des Gueux* est un tableau affaibli et incomplet du spectacle que les Pays-Bas donnèrent au seizième siècle. Comment, d'ailleurs, eût-il été possible de prêter à une œuvre dramatique le caractère absolument exact d'une étude

historique? Nous ne sommes pas arrivés encore à ce moment de la mise en scène où costumes, décors, langage, auront à la fois l'accent de la vérité.

On crierait aujourd'hui à l'archaïsme. C'est que l'héroïsme, le patriotisme, l'amour, ont leurs modes aussi. Nous comprenons, en France, toutes ces vertus selon notre tempérament. Notre Roland n'a rien du Cid; et ce Cid lui-même a eu besoin d'être naturalisé Français pour que tout Paris eût pour lui les yeux de Chimène. Tel qu'on nous le montre dans les légendes espagnoles, il nous ferait l'effet d'un Barbare. C'est dommage. Le théâtre n'aura atteint son but définitif que lorsqu'il sera arrivé à l'absolue vérité.

Je voudrais qu'on regardât une pièce historique comme on va admirer au Louvre un tableau ancien. Ce siège de Leyde, par exemple, dont on entend gronder la canonnade dans la coulisse, qu'il serait merveilleux à mettre en scène! Quel sublime rôle y joua le bourgmestre Van der Werf. Le peuple, miné par la famine, lui demandait à manger et parlait de se rendre. Le maigre et haut Van der Werf descendit sur la place publique, se découvrit, et réclamant le silence :

— Oui, nous mourons de faim, dit-il, mais cela vaut mieux que de mourir de honte! Tant que je vivrai, Leyde ne sera pas rendue. Et si vos entrailles crient trop haut, tuez-moi, coupez mon corps en morceaux, et apaisez votre faim avec ma chair!

Cela est fort beau et d'une grandeur sinistre. Je doute pourtant qu'au théâtre un tel discours produise l'effet voulu. Quelle différence entre le théâtre et le livre! Lorsque l'écrivain est seul, en face de son papier, assis à son bureau de travail, il peut à son aise laisser courir sa plume et sa pensée. Il est le maître de son œuvre. Que si le livre qui sortira de ses mains est médiocre, il ne saurait en accuser personne. Il a pu, en toute liberté, conserver l'intégrité de son idée.

Mais il n'en est point de même du dramaturge, et ceux-là seuls qui ont donné quelque pièce au théâtre, peuvent savoir à combien de nécessités ou de convenances on se heurte. L'auteur dramatique n'est jamais certain de présenter au

public son œuvre telle qu'il l'a conçue. Il est pris entre mille petites fatalités de métier qui l'entravent. Il ressemble beaucoup, pendant le travail lent et obscur des répétitions, à un peintre qui donnerait, dans une chambre noire, les dernières retouches à un tableau fait pour la pleine lumière.

D'ailleurs nous avons voulu prêter à cette pièce un accent français, tout en lui conservant le caractère flamand. Lorsqu'il est question de délivrance et de patriotisme, nous sommes immédiatement en cause. *Nostra res agitur*. Nous avons dit la Flandre de 1572, nous aurions pu dire, nous voulions dire la France de 92.

Et maintenant qu'advient-il de cette pièce sur laquelle, demain, le rideau va se lever? Le succès n'appartient à personne. Ce n'est pas là qu'il faut viser ; il faut se contenter de faire honnêtement et consciencieusement son œuvre. On pourra, cette fois, nous reprocher notre inhabileté. On ne pourra du moins nous accuser d'avoir sacrifié aux petits moyens du théâtre et à la frivolité d'un certain public. Oui, nous avons fait au théâtre ce que nous demandons aux dramaturges, nous avons voulu élever l'esprit et le passionner. Nous avons essayé de montrer ce que peut le froid niveau sur une conscience et ce que produit l'injuste oppression sur un peuple.

Courbé sous le mot d'ordre qui lui vient du Gesù de Rome, Guillaume de Harlem s'incline écrasé. Poussé à bout par la tyrannie, le peuple de Flandres s'arme et lutte. C'est peut-être que le despotisme religieux est plus à craindre que le despotisme politique. Les Pays-Bas ont, à force de dévouement, secoué le joug de l'Espagne. L'Espagne même, cette Espagne régénérée et révolutionnaire d'aujourd'hui, n'a point encore secoué le joug clérical.

C'est en quelque sorte la personification de l'Espagne que nous avons donnée dans ce Flamand empli de l'esprit espagnol du seizième siècle, Guillaume de Harlem, — l'Espagne de Philippe II, l'Espagne de l'inquisition et des auto-da-fé. Guillaume, à la fin, échappe à ses maîtres. Il revient à sa patrie. C'était à nécessité sentimentale du drame. Mais depuis des siècles le

peuple espagnol garde au cou la trace du carcan monacal. Elle va s'effacer, je l'espère, quoique les scènes de Burgos nous aient reportés, il n'y a pas un mois, en plein moyen âge. Ce noble peuple — qui joue un terrible rôle en notre drame — nous a donné ce spectacle d'une nation qui reconquiert son droit froidement, bravement avec l'enthousiasme au cœur pour l'avenir et, sur les lèvres, le mépris pour le passé.

L'idée de la *Famille des Gueux* est donc bien simple : elle se résume dans ces mots d'une clarté évidente : indépendance, libre pensée, souveraineté du peuple et liberté. Ces mots magiques et dont l'écho seul produit l'effet d'un coup de clairon, nous avons essayé de les faire entendre le plus haut possible. C'est notre seul mérite. S'ils sont écoutés, ce sera notre seule récompense.

Ces lignes étaient écrites avant la première représentation de notre drame. Cette première représentation a été une bataille. Nous en sommes sortis plus ou moins meurtris, mais avec la ferme conscience d'avoir tenté une chose difficile : l'étude d'un caractère nouveau au théâtre. On a paru s'étonner de la facilité avec laquelle Guillaume de Harlem abdique toute personnalité entre les mains des deux Jésuites que nous avons mis en scène, — jésuites ou inquisiteurs, car dans notre pensée ce sont là des disciples de saint Ignace tout autant que des servants de saint Dominique. On ignore peut-être que saint Louis de Gonzague a été canonisé par l'Église simplement pour n'avoir jamais, depuis l'âge de sept ans, *regardé sa mère en face*. Nous avons voulu dramatiser le fameux *perindè ac cadaver*. Ce n'est point le public de l'opérette qui nous en saura gré.

Avec quelle vigueur cette vaillante troupe de l'Ambigu a donné ! Pendant un mois de répétitions hâtives, tous ces artistes, pleins de confiance, ont travaillé sans relâche, et après

avoir eu la patience, ils ont eu le courage. Mademoiselle Dica-Petit, dans le rôle de Thécia, élégante et passionnée, tour à tour touchante et altière, attendrissante et résolu, a conquis le public. Mademoiselle Marie Vannoy donne à la duchesse un grand charme de jeunesse et de souffrance, et mademoiselle Enjalbert débite avec une verve moqueuse et fine, avec un enjouement alerte et franc, les railleries de Magdel.

Le rôle de Guillaume de Harlem marquera une étape dans la vie artistique de M. Paul Deshayes. Il a eu des moments superbes, une fièvre, une passion contenue, des élans entraînants. Lorsqu'il prononce, étendant ses bras noirs, le mot *formidable*, on croirait voir la chauve-souris monachale, planant sur le monde. M. Clément Just est un portrait du seizième siècle descendu de son cadre. Il représente le patriotisme avec une émotion et un sentiment profonds. Le mot de liberté prend comme un accent déchirant dans sa bouche. M. Castellano prête au duc d'Uzéda son élégance altière et son impertinence charmante. On n'a à la fois ni plus d'esprit ni plus de colère. Les maris de Brantôme parlent ainsi de se venger. M. Omer, tête blanche, voix stridente et fière, a donné au vieux Bandouin un grand caractère de noblesse et de fier dévouement. M. Régnier, sous son pourpoint gris, c'est l'ardent soldat, le citoyen bouillant et convaincu. Nous aurions souhaité lui confier un rôle proportionné à son sympathique talent.

Je voudrais remercier à la fois tous les artistes. C'est une fraternité aussi, à l'heure du danger, que celle des comédiens et de l'auteur. M. Alart est charmant et tout à fait original dans son rôle — beaucoup trop court — de capitaine. M. Machanette dit en homme qui sait jouer la tragédie, les tinales du bourgmestre. MM. Didier et De'anglay prêtent aux deux jésuites des physionomies curieuses : M. Delanglay est le tortionnaire féroce, et M. Didier le plus rusé des disciples de Loyola.

Ce n'est pas tout. Je ne veux oublier ni M. Desormes, ni M. Lavergne, ni M. Buckler, ni M. Lauret, ni personne.

Tous ont été au feu avec conviction et dévouement. Et M. Delafosse, le combattant des grandes victoires romantiques, le Fabiano de Victor Hugo, le duc d'Albe du *Bourgeois de Gand*, qui a surveillé notre mise en scène et qui s'était si bien épris de notre idée ? Tous ont droit à notre reconnaissance.

JULES CLARETIE.

Opinion nationale, 1^{er} mars 1869.

PERSONNAGES

GUILLAUME DE HARLEM.....	MM. PAUL DESHAYES.
JEAN BROER.....	CLÉMENT JUST.
LE DUC D'UZÈDA.....	CASTELLANO.
LE COMTE BAUDOUIN DE LEYDE.....	OMER.
MAURICE DE HARLEM, frère de Guillaume.	REGNIER.
CORNÉLIUS HOST.....	MACHANETTE.
DIÉGO MORENO.	ALLART.
HANS PIPPER.....	DESORMES.
DON RAMON CABRAL.....	DELANGLAY.
MESSER FABBIO SARFI.....	DIDIER.
PETEGHEM, matelot.....	BUCKLER.
NATHAN, aubergiste.....	LAVERGNE.
MAITRE PÉPIN, bourgeois.....	LAURET.
UN OFFICIER ESPAGNOL.....	PERRIN.
1 ^{er} SOLDAT.....	CHRISTIAN.
2 ^e SOLDAT.....	PARROT.
UN VALET.....	ROUSSEAU.
THÉCLA DE HARLEM, fille de Baudouin..	M ^{mes} DICA-PETIT.
MAGDEL, fille de Pépin.....	ENJALBERT.
LA DUCHESSE D'UZÈDA.....	Marie VANNON.
DONA JOSÉFA BUSTAMANTE, duègne (Rôle coupé à la représentation).....	X...
ÉCHEVINS, BOURGEOIS, OFFICIERS, SOLDATS, REITRES, GEEUX, FEMMES DU PEEPLE, ETC.	

La scène se passe en Néerlande, de 1572 à 1574.

Décors nouveaux de M. Zarra. Costumes d'après les croquis de Leys (d'Anvers), les dessins de M. Eustache Lonsay et les indications de MM. Hamman et Mouil'eron.

S'adresser pour la musique à M. ARTUS, chef d'orchestre, et pour la mise en scène, à M. MASSON, souffleur, tous deux au théâtre de l'Ambigu.

LA FAMILLE DES GUEUX

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

A Termeuse, au bord de l'Escaut occidental, entre Bruxelles et Flessingue. Place de l'hôtel de ville et du marché. A gauche, l'hôtel de ville; à droite, l'auberge du Grand Uhlen Spiegel dont on voit l'image sur l'enseigne et qui, praticable, laisse apercevoir son intérieur au spectateur. Au fond, le quai. Sur la place, des marchands qui commencent à enlever leurs marchandises. La nuit arrive, l'orage s'amoncelle. On entend au loin le roulement sourd du tonnerre. Des bourgeois entrent et sortent de la taverne d'un air affairé, étrange et soupçonneux. Ça et là, dans la foule, des Gueux déguisés, aux traits accentués. L'aubergiste se tient sur la porte, regardant de tous côtés.

SCÈNE PREMIÈRE

NATHAN, aubergiste, PETEGHEM, motelot, PÉPIN,
HANS, puis CORNÉLIUS HOST.

Hans fait charger en hâte du houblon par les gens du peuple; Pépin le regarde.

HANS.

Nous n'arriverons jamais à Flessingue avant demain, maître Pépin, si vous ne voulez point m'aider un peu.

PÉPIN.

Aussi ne vais-je pas à Flessingue, maître Hans. Je reste ici. Je suis curieux de ce bel orage qui se prépare.

PETEGHEM, établé et buvant à la porte de l'auberge.

Un bel orage ! comme vous y allez ! On dirait qu'un orage sur terre est quelque chose... Une averse d'arrosoir, voilà v. s. orages, sur le solide. Parlez-moi d'une bonne tempête, au moins, d'une belle et bonne tempête qui vous avale une flotte comme je bois ce verre de genièvre, et vous crache une baleine sur le rivage, comme nos timoniers une feuille de tabac.

L'AUBERGISTE.

Le diable emporte les tempêtes, alors, matelot, qui obligent les gens de terre à clore boutique pour laisser passer le déluge !

CORNÉLIUS, entrant devant la porte de la taverne.

Holà ! maître hôtelier, donnez-moi à dîner !

L'AUBERGISTE.

Je n'ai rien à vous donner. De quel pays êtes-vous ?

CORNÉLIUS.

Je suis Hollandais comme vous, je suppose !

L'AUBERGISTE.

De quel village ?

CORNÉLIUS, hés.

D'un bourg, où, comme chez vous, on fait tout pour la besace...

L'AUBERGISTE.

Et par la besace ! Chut ! frère... entrez vite. Votre nom ?

CORNÉLIUS.

Cornélius Host, le bourgmestre de Flessingue.

Peteghem, qui a entendu, se lève avec respect.

L'AUBERGISTE.

Cette maison est la vôtre. Le village a fourni son contingent ; nos hommes sont prêts. Maurice de Harlem, qui doit les conduire, est arrivé.

CORNÉLIUS.

Maurice de Harlem est ici ? Dieu garde la patrie et notre terre néerlandaise !

Il entre et s'essied à une table servie par l'aubergiste.

HANS, qui se hâte toujours de faire charger les berils.

Allons, allons, vous autres ! La nuit se fait épaisse et j'ai

peur du tonnerre. Que le commerce est une chose désagréable en temps de guerre ! Le diable soit de ces batailleurs gentilshommes qui ont signé le Compromis ! Ils ont beau jeu, ma foi, à résister à Philippe II, à tous les envoyés du concile de Trente et à la gouvernante générale, madame Marguerite, que vous regrettez tous maintenant depuis l'arrivée de Monseigneur le duc d'Albe. Ils n'ont ni houblon à acheter, ni bière à vendre. C'est né pour se battre et ça se bat, c'est tout simple... Mais, moi, je suis marchand, c'est pour vendre, et je ne vends rien par le temps qui court !

PÉPIN.

Eh bien ! maître Hans, faites comme moi, fermez boutique, emmenez vos filles avec vous, comme j'ai emmené Magdel, et changez d'état ! Depuis que le commerce des draps va mal, mon compère, je ne suis plus drapier, je suis soldat ; je ne vends plus de pourpoints, je les troue !

HANS.

Du diable si c'est là le langage d'un homme raisonnable ! Et que vous ont fait les Espagnols, je vous demande un peu ? Ils sont étrangers, ils ont conquis les Pays-Bas, ils sont les maîtres chez nous, d'accord ; mais ils boivent de la bière tout comme les autres, et ils ont besoin de drap aussi souvent que nous. Ils nous prennent notre argent, soit ; mais puisqu'ils dépensent, ils nous le rendent bien. C'est de l'arithmétique. Voyez-vous, maître Pépin, un Hollandais qui m'achète un tonneau de bière et ne me le paye pas est beaucoup plus ennemi qu'un Espagnol qui me règle doublons sonnants ; et puis j'aime le commerce ! Le commerce et les fleurs ; ma patrie, c'est ma boutique ; ma famille, mes enfants, ce sont mes tulipes... Ah ! mes tulipes !... Cultivez les tulipes, maître Pépin, et vous ne songerez plus à tirer des coups d'arquebuse aux gens qui passent.

PÉPIN.

Ah ! maître Hans, il s'agit bien de vendre du houblon ou du drap, ou de voir fleurir des oignons à cette heure ! Il s'agit d'être bon citoyen et de chasser d'ici les étrangers !

HANS.

Ou-idà ? Eh, bien ! chassez-les si le cœur vous en dit, maître Pépin ; il ne fait pas bon de votre côté !

PÉPIN.

Vous avez raison, maître Hans, rentrez à Flessingue. Tout à l'heure ici, le cœur vous ferait défaut.

HANS.

En vérité ? (A part.) Ça parle de patrie et ça n'a pas un de-

nier vaillant ! Boutique fermée, boutique perdue ! (Haut.) Allons, bonne chance, maître fou !

PÉPIN.

Bonnes recettes, maître sage !

Hans sort. Les Gueux déguisés le suivent avec des huées.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAGDEL, entrant.

MAGDEL, à Pépin.

C'est encore cet Espagnol de Hans Pipper qui gémit sur la misère des temps ? Laissez-le partir ! Il ne faut parmi nous que des hommes !

PETEGHEM.

Des hommes comme ton père, et des femmes comme toi, Magdel, qui conduirais tes pareilles au combat comme une autre Hasselar pour repousser les Espagnols.

PÉPIN.

Oui-dà ! Magdel ferait cela ! Et j'en suis fier.

L'AUBERGISTE, suivant le bourgmestre qui sort de l'auberge.

Si vous voulez des conseils, il faut vous taire, les amis, car le vent pourrait bien porter vos paroles du côté de Bruxelles.

CORNÉLIUS.

Allons donc ! le vent d'ici n'est pas espion. Il nous porte au contraire, de Bruxelles, la fumée des bûchers du duc d'Albe et les refrains des chants de nos martyrs qui vont à la mort !

MAGDEL.

Ah ! oui, notre chant de Nassau !

Elle fredonne l'air du : *Wilhelmus van Nassauwen Lied*.

Sans crainte et sans effroi,

Je suis prince d'Orange...

O Néerlande, à toi * !...

CORNÉLIUS.

Eh ! voilà un air... qui a un bel air au moins.

Les bourgeois arrivent de tous côtés. On fait cercle.

* Coupé à la représentation.

MAGDEL, à Cornélius.

Vous vous connaissez en chansons, il paraît ?

PETEGHEM.

Le chant de Nassau ? Je ne sais pas pourquoi, mais quand j'entends ces choses-là, moi qui ne sais pas distinguer le crin-crin d'une viole du bruit d'une enclume, ça me donne une démangeaison dans les mains.

MAGDEL.

Patience, timonier ! Vous n'avez qu'à attendre pour faire passer la démangeaison sur le dos des Andaloux. Savez-vous qui est là, caché dans l'hôtel de ville et tout prêt à nous commander ? — Maurice de Harlem, monseigneur Maurice, qui, tandis que son frère Guillaume plaide notre cause en Espagne auprès du terrible roi, s'arme et combat pour nous, avec nous !

PÉPIN.

Noble famille que celle-là ! Voilà de vrais gentilshommes ! Le vieux comte de Leyde, l'aïeul, au besoin, prendrait l'épée malgré son grand âge...

MAGDEL.

Et mademoiselle Thécia de Harlem, la chère fille, guiderait le vieillard contre l'ennemi ! Ah ! je l'aime, mademoiselle de Harlem, si énergique, si vaillante et si belle !

PETEGHEM.

Vaillante et jolie comme toi, Magdel !

MAGDEL.

Flatteur !

En ce moment on entend venir du lointain un bruit de tambours et le son perçant des fifres.

CORNÉLIUS, écoutant.

Qu'est cela ?

L'AUBERGISTE.

Diabre ! diable !

CORNÉLIUS.

Nous aurait-on trahis ?

L'AUBERGISTE.

L'arrière-garde des troupes espagnoles !

Un régiment de reîtres, tambours et fifres en tête, débouche sur la place et fait halte. Ils sont pittoresquement déguenillés ou habillés de toute sorte de vêtements étranges, sans souliers, ayant des armes diverses. Ils portent tous

sur le dos quelque objet qu'ils ont volé en route, un ponlet, une oie, des hardes, des légumes..... Consternation parmi les bourgeois. Don Diégo se pare d'un costume jenne et rouge, à peu près semblable à celui des capitans de la Comédie italienne, l'épée au côté et une longue canne à la main.

SCÈNE III

LES MÊMES, DIÉGO, OFFICIERS, RETIRES.

Les officiers entrent dans l'auberge.

UN SOLDAT.

Un bourg ! enfin ! voilà du repos !

UN OFFICIER.

Quelques minutes seulement de repos.

Il entre dans l'auberge.

DON DIÉGO.

Du repos ? Corps du Christ ! On vous en donnera, faimés ! Une halte tout au plus et en route ! Que ceux qui peuvent se permettre le luxe d'un dîner croquent leur repas en toute hâte ! On nous attend à Flessingue ! Et moi, qui n'ai rien pillé, je vous ferai l'honneur de m'asseoir à vos côtés pour partager votre nourriture...

UN SOLDAT, railleur.

Il nous fera l'honneur...

DON DIÉGO, aux soldats.

Eh ! pardieu ! oui, l'honneur ! Faut-il choisir ses mots avec vous ? Ramassis de Suisses et de Souabes ! on ne saurait trouver un bon Castillan parmi vous. Ce corps d'armée compte 5,000 Allemands, 3,000 Italiens et 2,000 hommes à peine ! Je veux dire deux mille Espagnols ! Vous devez être bien heureux qu'un caporal de Sa Majesté vous laisse la permission de voler.

DEUXIÈME SOLDAT, avec l'accent tudesque.

De voler ?

DON DIÉGO.

Oui, de voler ; et ne dirait-on pas que ce qu'ils mangent,

* Co juron, qui est celui de tous les héros de Lope et de Calderon coupé par la censure, est remplacé à la représentation par : *Cornes du Diable* !

leur coûte un maravédis ! Tas de pillards, « hospices à vermine ! » partout où ils ont passé, c'est comme la flamme d'un incendie ! Je n'ai rien trouvé pour moi !

PREMIER SOLDAT.

Eh bien ! caporal, cherchez mieux à l'avenir. Nous gardons ce que nous avons cueilli en route ! Chacun pour soi.

DEUXIÈME SOLDAT.

On vit comme on peut. (Mordant à pleines dents un jambon.) Sommes-nous ici pour crever de faim ?

DON DIÉGO.

Pourquoi pas ? si Sa Majesté l'ordonne, ou si votre caporal vous le commande ?

HANS.

Voilà mes oignons en sûreté.

DIÉGO.

Que portes-tu là ?

HANS, rentrant par la gauche, un petit panier à la main.

Rien... Monsieur le soldat... ce n'est rien... des oignons... des oignons de tulipes... Le secrétaire de M. Busbecq me les a rapportés de Syrie... Ah ! voilà qui vaut mieux que vos bombes et vos boulets. Les guerres finiront, seigneur officier. En Hollande, les oignons de tulipes s'épanouiront toujours. Tenez, celui-ci coûte six mille écus d'or.

Il montre un oignon.

DIÉGO

Est-ce bon, cela ? (Il prend l'oignon.) Six mille écus d'or ! un régal de roi !

Il mord à même.

HANS.

O mon Dieu ! un oignon de six mille écus d'or. La tulipe striée !... la plus belle !...

DIÉGO.

J'ai croqué six mille écus d'or !... Pouah ! je n'en donnerais pas un maravédis ! (Il le jette.) Et l'on nous vantait les repas des Flandres... les grives, les andouilles, le vin de Louvain ! Nous arrivons et nous trouvons quoi ? La diète et les rhumes !... Ah !... quel pays !...

HANS.

Les scélérats ! Massacrer les hommes, c'est bien, mais toucher aux fleurs !... Les lâches !

Il sort poursuivi par Diégo qui brandit sa canne.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE PASTEUR.

LE PASTEUR, en bourgeois.

Quelqu'un de la maison, ici !

L'AUBERGISTE.

Il n'y a plus de place et il n'y a plus de provisions. Les officiers de Sa Majesté Philippe il ont tout pris.

LE PASTEUR.

J'ai faim cependant et ma mule est fatiguée... Cherchez donc un morceau de pain et un coin pour moi et une place pour ma bête. Les officiers de Sa Majesté occuperaient-ils les places de l'écurie, par hasard ?

DIÉGO, qui s'est approché, à part.

Voilà un langage peu respectueux, à coup sûr ; mais mon souper est tout trouvé.

L'AUBERGISTE.

Je vous répète que je n'ai plus rien et qu'il n'y a plus de place à l'auberge du *Grand Uhlen Spiegel* !

LE PASTEUR.

Y a-t-il une autre auberge, près d'ici?... Il faut que je m'arrête dans ce bourg ; nous repartirons dès que nous aurons rempli notre besace, si l'on fait tout ici pour la besace, comme chez nous !

L'AUBERGISTE.

En ce cas, entrez ; tout pour la besace, tout par la besace !

DIÉGO, au pasteur.

Un moment. D'où venez-vous, mon cavalier ?

LE PASTEUR, railleur.

De Bruxelles, si vous voulez, mon capitaine !

DON DIÉGO.

Capitaine ! Ah ! voilà le premier homme poli que je rencontre dans ces marais. Nous aussi, nous arrivons de Bruxelles. N'aurais-je pas eu l'honneur de vous rencontrer quelque part ?

LE PASTEUR.

C'est possible, mon capitaine !

DON DIÉGO.

A la cour, sans doute ?

LE PASTEUR.

C'est possible encore. Le duc d'Albe m'a vu déjà de près.

DON DIÉGO.

Vraiment ? Votre conversation est fort agréable !... Puis-je vous inviter à dîner, mon... gentilhomme ?

LE PASTEUR.

Merci, j'ai plus besoin de me reposer que de manger.

DIÉGO.

Et où allez-vous ?

LE PASTEUR.

A Flessingue !

DIÉGO.

Quel hasard ! et nous aussi ! nous ferons donc route ensemble ! nous allons partir de suite. Êtes-vous de Flessingue ?

LE PASTEUR.

Non, mon capitaine !

DON DIÉGO.

Tant mieux, car vous m'épargnerez le regret de vous pendre peut-être !

LE PASTEUR.

Al'ez-vous donc faire ce métier là-bas, mon officier ?...

DON DIÉGO.

Oui, nous sommes marchands de tranquillité, nous autres Et Fles-ingue s'agite. On dépêche donc notre régiment pour renforcer la garnison du duc d'Uzéda. Histoire de contraindre l'idylle à refleurir dans toute la province. Nous faisons de ces miracles-là tous les jours en Néerlande. Il paraît que ces brigands de Gueux vont nous procurer l'agréable occupation de les cravater de chanvre.

LE PASTEUR.

Vont-ils être si aimables que cela ?

DON DIÉGO.

Le duc d'Albe nous a fait partir en toute hâte pour cette œuvre de foi, et nous marchons vite...

LE PASTEUR.

Quelle indiscretion ! Déranger de la sorte les retraites de

Sa Majesté ? Ces Hollandais sont incorrigibles ! Où va le monde ?

L'AUBERGISTE, revenant.

Entrez donc. On vous prépare ce que l'on a pu trouver.

Le pasteur fait un signe en indiquant le caporal.

L'AUBERGISTE, comprenant aussitôt, ajoute.

Ce n'est pas grand'chose : des œufs, du fromage et une mesure de bière !

LE PASTEUR, à don Diégo.

Au revoir, capitaine ! Si nous nous rencontrons à Flessingue, faites que les cordes de ma pendaison soient bonnes. « Elles peuvent se rompre, et rien n'est pénible comme de recommencer une exécution deux fois ». » En conscience, vous me devez bien cela !

DIÉGO, à part.

Allons, encore un souper qui s'envole !

Il donne un tour d'agrafe à son ceinturon et rôde autour des reîtres qui mangent.

LE BOURGMESTRE, dans l'intérieur de l'auberge, se levant et s'approchant du pasteur,

Je vous ai reconnu, je vous salue, pasteur !

LE PASTEUR, montrant les officiers espagnols attablés au fond :
Silence!... (Bas.) Vous venez de Bruxelles ?

CORNÉLIUS.

Oui.

LE PASTEUR.

Vous avez vu le duc d'Albe ?

CORNÉLIUS.

Je l'ai vu.

LE PASTEUR.

Quel a été son accueil ?

CORNÉLIUS.

Terrible. — De Flessingue, il ne veut laisser pierre sur pierre. Sa rage est au comble. Notre vénéré Baudouin de Leyde, il a menacé devant moi de le faire écarteler !

LE PASTEUR.

Ses soldats auront quitté notre terre de Hollande avant que ce jour vienne où le vieux Baudouin sera son prisonnier ! Allons, maître Cornélius, il était temps de s'armer et de se venger !

* Coupé par la commission d'examen.

DIÉGO, qui rôde, apercevant Magdel accoudée contre un tonneau.
Dieu me damne, la belle fille ! que fais-tu là à nous écouter ?

MAGDEL, d'un ton goguenerd.

Je vous admire !

DON DIÉGO.

Où-dà ! nous commençons déjà ? Je l'aurais juré, je n'en fais pas d'autres ! vends-tu quelque chose au moins ? je paye comptant.

MAGDEL.

Des ballades, des lieds, des couplets, des fabliaux !

DON DIÉGO.

C'est peu nourrissant. Bah ! je souperai d'un baiser,
Il va pour l'embrasser.

PÉPIN, avec menace.

Comment !

MAGDEL retenant son père

Non pas, non pas, arrière !

Ella lui donne un soufflet. Les reîtres rient.

DIÉGO menaçant.

Cornes du diable ! (Changeant de ton.) Ah bast ! les soufflets de femmes sont des baisers à l'envers. Je ferai payer celui-ci au premier Hollandais qui se trouvera devant mon épée. Seulement, la belle fille, tu vas nous dire un de tes fabliaux sur l'heure, cela fera digérer à don Diégo Marenno le repas qu'il n'a pas pris.

MAGDEL.

Un fabliau ! En vérité ! Eh ! va pour le fabliau !

Les reîtres curieux se lèvent et entourent Magdel tandis que les Gueux déguisés font cercle autour d'eux.

MAGDEL.

Il faut que je vous dise un conte qui court nos chaumières, messieurs les hidalgos, et qu'on a rimé pour le chanter dans les kermesses. L'histoire de notre grand saint Martin, (Les Espagnols se découvrant,) Saint-Martin d'Ypres (Les Espagnols font la grimace.) un bon Flamand, et de notre roi don Philippe !

Les Espagnols saluent *.

DIÉGO.

Ah ! ah ! ce sera curieux !

* Ce fabliau, rapporté pour la première fois par l'ingénieur et savant M. Ch. de Coster, en ses récits brabançons, existe, avec des variantes, dans toutes les provinces flamandes et françaises. En Limousin, l'aventure arrive au légendaire La Ramée, qui met en sac, selon la fantaisie du conteur, tantôt la Mort, tantôt madame de Pompadour.

PÉPIN, bas à Magdel.

Tu penses-tu, mon enfant ?

MAGDEL, bas à son père.

Oui, c'est l'occasion de leur dire en face... (Haut) Vous saurez donc que notre grand saint Martin, un jour qu'il parcourait les Flandres s'arrêta devant la porte de Pieter Gans, le forgeron... « Qui donc est là, dit Pieter ? — Un pauvre voyageur sans pain, sans asile et sans écus : ouvrez. » Pieter ouvrit, donna le pain, donna l'asile, et partagea avec saint Martin le peu d'argent qui lui restait.

DES ESPAGNOLS, dans un coin, trinquant.

A la santé de Pieter Gans !

MAGDEL.

Après quoi, le bienheureux dit à Pieter : « Voici un sac de cuir, brave homme, que je te donne, et qui, dès que tu l'ouvriras, engloutira tout ce que tu voudras, hommes et choses ! »

HANS, qui s'est approché, à Pépin.

Mais je la connais, cette histoire, maître Pépin. Mais Magdel va nous faire écharper.

PÉPIN.

On ne meurt qu'une fois.

HANS.

Eh bien ! c'est trop.

MAGDEL.

Pieter Gans dit : Mon bon saint Martin, merci ! ». Il prit le sac et se mit à courir le monde. Quand il avait faim, il ouvrait son sac, et les venaisons y tombaient. Quand il avait soif, il ouvrait son sac et il y trouvait nos vins de Meuse et vos vins d'Espagne.

DIÉGO, avec un soupir.

Xérès ! Alicante ! Petit Val de Penas !.. Où sont-ils, ces vins-là ?

UN SOLDAT, à Magdel.

Continue donc !

MAGDEL.

Un jour, par grand hasard, le forgeron se rencontra face à face avec le roi d'Espagne.

DIÉGO.

Ah ! voyons cela !

HANS, suppliant.

Magdel ! Magdel !

MAGDEL, bas.

Vous allez voir messieurs les Espagnols, c'est charmant cette histoire : Philippe II (Les Espagnols saluent.) dit au forgeron : — « Que fais-tu là ? — Je prends l'air dans mon pays dit Pieter Gans. — Ton pays ! dit le roi, ne sais-tu pas qu'il est mien maintenant ? — Je sais que Dieu l'a donné aux Hollandais et que Satan l'a livré aux Espagnols. »

LES SOLDATS.

Comment, que dit-elle ?

Les gueux qui font cercle rient et se frottent les mains.

HANS.

Malheureuse !

PÉPIN.

Brave enfant !

DIÉGO, aux soldats.

Laissez, laissez. (A Magdel.) Continue, cela nous amuse.

MAGDEL, rient.

Cela en a amusé bien d'autres ! Le roi Philippe fronça le sourcil, et regarda Pieter en face : — « Sais-tu, manant, que tu viens de signer ton arrêt de mort ? — Voilà qui m'étonne dit Pieter, je ne sais pas écrire ! — Eh bien ! reprit le roi, je sais quelqu'un qui t'apprendra mieux que le magister... » Et il allait appeler le bourreau, lorsque Pieter Gans ouvrit son sac, et Philippe II y entra la tête la première.

Quelques soldats font des gestes de colère, d'autres rient.

DIÉGO, se frisant les moustaches, fait signe à Magdel de continuer.

HANS, à part.

Nous sommes perdus !

Les Gueux, autour des Espagnols, applaudissent.

MAGDEL, s'animant.

Alors Pieter Gans revint tout courant à sa forge, et jetant le sac à ses forgerons : « Les amis, dit-il, frappez et frappez fort. Il s'agit de rendre ceci plat comme les ardoises de nos toits. Frappez, c'est le diable que j'ai mis en sac, c'est Philippe II d'Espagne. (Mouvement parmi les Espagnols.) C'est Philippe, roi d'Aragon, de Castille et de Léon, comte de Flandre, duc de Brabant et de Bourgogne, et palatin de Hollande ; frappez ! »

HANS.

Magdel ! taisez-vous, au nom du ciel ! Ah ! mon Dieu !

Pépin tient sa fille par le main et lui sourit.

DIÉGO.

Laissons-la donc parler !

LES GUEUX.

Bravo, Magdel ! continue.

PÉPIN.

Continue, mon enfant !

MAGDEL, avec enthousiasme.

Et ils frappaient, les forgerons ! On entendait crier le roi de meurtre ! Et à chaque coup de marteau Pieter Gans disait : « Ce coup est pour le comte d'Egmont que tu as décapité ; ce coup est pour le comte de Horn, que tu as décapité ; ce coup est pour ton fils Carlos, que tu as empoisonné ; ce coup est pour nos Hollandais que tu as mis à mort... Ce coup est pour tes gibets ; ce coup est pour tes bûchers, qui ont consumé nos frères, ce coup est pour nos morts qui crient vengeance ; frappez ! les forgerons, frappez ! »

Applaudissements des Gueux.

UN SOLDAT, tirant son épée.

A mort ! l'hérétique ! elle insulte le roi !

TOUS.

A mort ! à mort !

HANS.

Grâce ! grâce pour nous ! Je vous en prie, je vous en supplie ! Vous ne savez pas, messires ? j'ai oublié de vous dire : la pauvre enfant n'a pas sa raison ; non ! elle n'a pas sa raison... je vous le dis... elle est folle !... Ah ! Magdel ! qu'avez-vous fait !

LES ESPAGNOLS.

A mort ! à mort, cette femme !

LES GUEUX.

Nous la défendrons ! Arrière !

Le pasteur et le bourgmestre se mettent à la fenêtre de l'anberge.

Les officiers espagnols sortent.

DIÉGO.

Je prends la fillette sous ma protection.

CORNÉLIUS.

Ils vont combattre trop tôt !

LE PÂTEUR.

Dieu est avec nous ! qu'importe !

LES ESPAGNOLS.

Non ! à mort

Ils tirent leurs épées, on voit briller des armes dans les mains des bourgeois. Au milieu du tumulte, Guillaume de Harlem entre suivi de ses deux secrétaires, enveloppés de leurs manteaux.

SCÈNE V

LES MÊMES, GUILLAUME DE HARLEM, DON RAMON CABRAL, MESSER FABBIO SARFI.

Le nuit est venue peu à peu.

GUILLAUME.

Quel est ce tumulte ? Pourquoi ce bruit ? (On s'écarte.) Qui commande ici ?

UN OFFICIER.

Moi !

DIÉGO, regardant Guillaume.

Quel est celui-ci ?

PÉPIN, bas, aux Gueux.

Les armes au fourreau!.. patience !

GUILLAUME.

Par saint-Jacques, au nom de saint Jacques, vous me remettez le pli qu'on vous a confié !

L'OFFICIER, s'inclinant respectueusement.

Le voici !

Guillaume décechète le pli et lit.

LE BOURGMESTRE, se penchant par la fenêtre.

Qui peuvent être ces hommes ?

DIÉGO, à Magdel.

Allons, éloignez-vous, la belle ! Et surtout n'oubliez point le seigneur don Diégo Moreno !

MAGDEL.

Nous sommes gens de revue, mon maître !

GUILLAUME, après avoir lu, à ses secrétaires.

Nous allons à Bruxelles !

Les secrétaires ne répondent point. Guillaume reste absorbé un moment, il tourne le dos au pasteur qui le regarde.

DON RAMON, bas.

Avez-vous remarqué, messer Fabbio ?

MESSER FABBIO.

Oui, don Ramon, ce voyage lui déplaît.

DON RAMON, toujours bas à son collègue.

Il voudrait être déjà rendu à sa famille.

FABBIO.

Mauvais signe !

GUILLAUME.

Le duc d'Albe, paraît-il, compte sur moi pour une mission difficile.

FABBIO.

Difficile en effet !

GUILLAUME.

La connaissez-vous ?

DON RAMON.

Nous la connaissons. Le général en chef des armées de Sa Majesté et du Saint-Office, ne peut avoir de secret pour nous.

GUILLAUME, avec un mouvement d'impatience.

C'est juste. En route donc ! (il se retourne et aperçoit le pasteur.) Lui!... le pasteur.

Il sort précipitamment.

CORNÉLIUS.

Voilà des voyageurs pressés !

LE PASTEUR.

La nuit est déjà sombre. Je n'ai point distingué leur visage. Et pourtant... j'avais cru... C'est impossible ! Guillaume, le frère de Maurice de Harlem, n'est pas ici.

CORNÉLIUS.

Il y devrait être, apportant son épée à la patrie asservie !

LE PASTEUR.

N'ayez crainte, maître Cornélius, j'ai élevé Guillaume et je le connais : Guillaume viendra !

SCÈNE VI

LE PASTEUR, LE BOURGMESTRE, DON DIÉGO,
MAGDEL, REITRES ET BOURGEOIS.

UN OFFICIER, bouclant son ceinturon, à Diégo.

La marche, caporal ! Nous ne sommes pas ici pour nous attarder à des querelles de fillettes.

DON DIÉGO.

En marche! le cœur et la ventre creux? si mes aïeux me voyaient!

PREMIER SOLDAT.

Toujours par monts et par vaux!

DEUXIÈME SOLDAT.

Le métier est dur!

DIÉGO.

Eh bien! et la gloire?...

PREMIER SOLDAT.

Ah! oui, la gloire!... On la connaît, elle s'appelle misère!

DIÉGO.

Il a raison, le drôle; pour tout festin, un oignon! Et quel oignon!... Mais le jeûne rend la conscience pure et la taille fine, c'est une compensation! Continuons à patauger!

L'AUBERGISTE, au Pasteur.

Ils sont partis!

LE PASTEUR, au bourgmestre.

Maurice de Harlem est ici, m'avez-vous dit?

CORNÉLIUS.

L'hôtel de ville lui a servi de refuge, il est prêt.

LE PASTEUR.

A l'œuvre donc, les fils de la Hollande!

Il sort de l'auberge.

PETHEGHEM, le reconnaissant.

Jean Broer!...

Il salue avec respect.

L'AUBERGISTE.

Le pasteur de la maison de Harlem!

Il lui baise ses vêtements.

CORNÉLIUS.

Oui, enfants, Jean Broer! Jean Broer, le pasteur, hier soldat, et combattant encore aujourd'hui, celui que l'Inquisition tortura et qui a échappé à l'Inquisition! Le pasteur de cette famille de Harlem qui est la gloire et qui est l'espoir de notre Néerlande!

TOUS.

Vive le Pasteur!

LE PASTEUR.

Non! vive Harlem!

TOUS.

Vive Harlem!

Les fenêtres de l'hôtel de ville s'éclairent, un homme paraît agitant un drapeau noir, portant au milieu de ses plis l'échelle des pèlerins. Maurice sort de l'hôtel de ville.

CORNÉLIUS.

Que Maurice de Harlem soit le bienvenu parmi nous.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MAURICE DE HARLEM.

MAURICE, aux Gueux.

Allons, mes garçons, vous savez qui je suis, où je vais vous conduire ?

LES GUEUX.

Vive Maurice de Harlem !

Les habitants ont pris des casques de hasard, des armes de rencontre. Le pasteur a quitté ses habits et mis dans l'auberge sa robe de pasteur calviniste.

MAURICE.

Vive la Néerlande ! Et elle vivra !... elle vivra grâce à vous, les vrais fils de la libre Hollande, les Gueux qui fonderont la liberté de la patrie ! Gueux vous êtes, et gueux je suis, comme tous ceux de ma famille ! Avec moi, vous n'aurez pas de repos, vous aurez à lutter avec les hommes et avec les choses. Gueux des bois, il vous faudra coucher dans la broussaille et dormir sur la neige, au hasard des marches, le dos sur la pierre et l'œil aux étoiles. Gueux de mer, voguant avec vos blanches voiles, vous aurez la tempête et l'abordage ! Pas de trêve ! Pas de merci ! Le sang de nos frères crie vengeance. Nous ne compterons jamais nos ennemis. A toute heure, en tous temps, en tous lieux, nous serons toujours prêts. Et des nuits sans sommeil, des jours sans pain. Le froid et le chaud. Souffrir et ne jamais se plaindre. Tuer et mourir... Voilà notre sort, le mien, le vôtre, celui que moi et les miens, et jusqu'au vieux Baudouin de Leyde, nous partagerons avec vous.

LE BOURGMESTRE.

Notre devise est sacrifice !

TOUS.

Oui ! oui !

MAURICE.

Notre mot d'ordre est liberté !

LES GUEUX.

Vive la Hollande !

MAURICE.

Dieu soit loué ! et en mer !

LE PASTEUR, à Maurice.

En mer ! noble et glorieux enfant de la maison du comte de Leyde, la plus grande et la plus éprouvée de Néerlande ! En mer les Hollandais, les Gueux et les vaillants ! Vous savez quel est votre rôle, enfants ! vous savez sous quel chef, contre quels ennemis vous vous battrez, écoutez pourquoi et pour qui vous vous battez ! Nous étions citoyens d'un Etat indépendant, le plus prospère de l'Europe, et nous jouissions de la liberté et de la faculté d'adorer Dieu selon notre conscience. Charles-Quint commença à nous dépouiller de nos droits ! Il nous imposa ses magistrats. Il nous imposa ses prêtres : il installa l'Inquisition chez nous. Quel règne ! Nos franchises violées, la Charte de Brabant déchirée, le droit de Joyeuse-Entrée méconnu, cinquante mille victimes mortes sur le bûcher...

TOUS.

Vengeance ! vengeance !

LE PASTEUR.

Vengeance et gloire aux Gueux... Les ennemis nous l'ont jeté, ce nom de Gueux, et Barlemont a voulu nous en souffleter, mais nous avons juré de conserver cette injure, de nous en parer, de la porter comme une couronne ! Et maintenant, ceux qui aiment la patrie s'appellent comme vous : les Gueux ! On les traque, ces Gueux ! on les brûle, on les pend, ils combattent, ils résistent ; mutilés et sanglants, ils font reculer leurs bourreaux ! Philippe II continue l'œuvre de Charles-Quint ; le fils après le père ! Vingt mille citoyens de tous rangs, en six ans, ont péri par le bûcher, la hache, la corde, l'écartèlement, le fossé ! Cinq cent mille ont été éprouvés par la torture... Les Hollandais sont toujours debout !

LES GUEUX.

Guerre ! guerre !

LE PASTEUR.

Oui, guerre ! enfants ! Nous nous sommes insurgés contre le roi, contre l'étranger, contre l'Inquisition. Nous avons juré que sur cette sainte terre de Hollande, il ne resterait plus un Hollandais, ou que le dernier Espagnol en serait sorti. — Nous tiendrons parole !

LES GUEUX.

Nous le jurons.

MAURICE.

Nous mourrons tous, enfants, ou nous leur arracherons notre indépendance, notre liberté !...

LE PASTEUR.

Liberté! c'est pour elle, enfants, que vous vous battez ; c'est pour elle que la patrie demande le cœur, l'âme, le sang de ses fils ! Êtes-vous prêts ?

LES GUEUX.

Oui, oui ! aux armes !

LE PASTEUR, agitant le drapeau historique.

Otez donc ce drapeau, drapeau noir, drapeau de deuil, et arborons cet étendard de la victoire, drapeau aux trois couleurs, qui sera le drapeau de la Hollande ! blanc pour can-deur, orange pour Nassau, bleu pour prouesse et liberté !

TOUS.

En avant !

LE PASTEUR, d'abord, la tête découverte, l'épée d'une main et le drapeau de l'autre.

Seigneur des armées, protège tes fils meurtris, protège les enfants de la liberté ; arme-toi, Dieu de justice, et viens au milieu de ceux qui meurent pour ta cause ! « Chère Hollande, » terre arrachée à la mer, lambeau de boue que l'eau vou-drait nous arracher, patrie que nous nous sommes con-truite nous-mêmes, voilà que l'étranger voudrait t'effacer » du rang des nations * ! » — Vive la Hollande !

TOUS.

Vive la Hollande !

MAURICE.

Homme de la foi, reste auprès de mon aïeul, donne l'espoir à ce grand affligé.

LE PASTEUR.

Le comte de Leyde, ton aïeul, mon fils, te bénit comme je te bénis ! — Et maintenant partez !

MAURICE.

Partons, les Gueux ! Chaque minute que nous perdons coûte peut-être la vie à un de nos frères ! « Tout pour la besace ! » Au combat !

LE PASTEUR.

A la gloire, enfants, au martyre !

MAURICE.

Au combat !

TOUS.

Au combat !

* Coupé à la représentation.

DEUXIÈME TABLEAU

Petit salon dans l'hôtel du comte de Leyde à Flessingue. Porte d'entrée à gauche. — Porte des appartements à droite. — Dans le fond grand balcon à vitres colorées donnant sur une terrasse d'où l'on aperçoit la Ville. — A côté de ce balcon, une petite porte fermée. — Les murs tendus de cuir de Cordoue. — Portraits de famille, panoplies d'armes, grande table pour écrire, grands fauteuils style gothique 1572. — Il est nuit. — Un chandelier à trois becs et un timbre sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE BAUDOUIN, assis dans un grand fauteuil à droite. —
A sa droite, LE PASTEUR, à gauche, THÉCLA.

Silence solennel interrompu de temps en temps par la voix lointaine du sergent du guet qui rappelle que le couvre-feu va sonner.

THÉCLA, après un long silence, se levant et allant sur la terrasse.
Guillaume ne vient pas !

BAUDOUIN.

C'était pour aujourd'hui, cependant.

LE PASTEUR.

L'heure n'est pas encore passée.

BAUDOUIN.

Mais elle est arrivée.

LE PASTEUR.

Sa lettre disait le 24 mars, et le vingt-quatrième jour de mars va finir.

THÉCLA.

Ne disait-il pas aussi que des obstacles pouvaient se trouver sur sa route ?

BAUDOUIN.

Au temps jadis, on ne comptait pas les obstacles, ma fille on les brisait.

L'horloge de la cathédrale sonne neuf heures.

LE PASTEUR.

Il ne viendra plus.

THÉCLA.

Qui sait ?

LE CRIEUR PUBLIC, du dehors.

Neuf heures ! éteignez les lumières, — couvrez le feu ! Neuf heures !

BAUDOUIN, se levant, comme mû par un ressort, puis retombant lentement dans le fauteuil.

C'est juste... j'oubliais !... nous sommes vaincus... peuple conquis, peuple courbé !

LE PASTEUR.

Courage, monseigneur, patience !

BAUDOUIN.

La patience se lasse, mon frère, et les vieillards feraient bien de mourir !

LE PASTEUR.

Pas encore, monseigneur ; vous n'avez vu que la défaite de Neerlande... il vous reste à contempler sa victoire.

LE CRIEUR PUBLIC, de plus loin.

Neuf heures ! Éteignez les lumières, — couvrez le feu, neuf heures !

BAUDOUIN.

Écoutez ! (Silence.) Non, il ne viendra pas ce soir... Où sont mes petits-fils ? Point de nouvelles ; Maurice, proscrit, combat pour nous... Il a sue ombé peut-être... comme ses frères... Et Guillaume n'est pas ici !

LE PASTEUR.

Maurice et Guillaume reviendront, monseigneur, avec l'affranchissement et la victoire. Ce qu'une nation peut verser de larmes de ses yeux, ce qu'une nation peut verser de sang de ses veines, le peuple néerlandais l'a versé ! Larmes et sang se tarissent, il est vrai ! mais ce pauvre peuple de Néerlande aura la force encore d'arracher de sa terre natale le gibet de l'étranger !

BAUDOUIN.

Je voudrais, Pasteur, que le Seigneur ramenât Maurice vivant dans notre maison vide ! Mais mon petit-fils doit porter sans tache un nom que nous lui avons légué sans tache. Je souhaite que Maurice de Harlem revienne victorieux ou ne revienne jamais !

THÉCLA, à part.

Et l'errant, et Guillaume, le frère de mon cœur !

LE PASTEUR.

Écoutez... ou frappe à la porte.

THÉCLA

Ah ! cette fois, c'est lui !...

SCÈNE II

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, DIÉGO MORENO.

THÉCLA.

Je me trompais !

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur, ce soldat espagnol a forcé la consigne, et je viens...

DIÉGO.

Un soldat ? Dis donc un officier, maroufle ! (Sur le seuil, s'adressant aux personnages en scène.) Or ça, buveurs de bière, est-ce que vous n'avez pas entendu sonner le couvre-feu de neuf heures ? Et le crieur public ne vous a-t-il pas corné aux oreilles d'éteindre ici toute lumière ? Vous voilà bel et bien en contravention... Qui se rebelle paye. Voici le taux de l'amende... cinq cents risdales ou cinquante coups de bâton sur le dos du chef de la famille... Choisissez...

Le comte Baudouin se lève.

LE PASTEUR.

Vous êtes ici chez le comte Baudouin de Leyde. A demain.

DIÉGO.

Tiens ! il y a donc des comtes aussi dans ces marécages ? (Au Pasteur.) Toi ici ? La potence t'a donc fait crédit ? (A Thécla.) Mon cœur, une démarche d'un officier de Sa Majesté vaut bien un baiser. Te plairait-il embrasser le futur capitaine don Diégo Moréno ?

Baudouin fait un signe impérieux : le caporal qui s'était arrêté se retire à reculons, regardant le vieillard.

DIÉGO.

Les vieux portraits se promènent à présent... Au fait, je devais faire mauvaise rencontre, c'est aujourd'hui vendredi !

Il sort.

BAUDOUIN.

Insolent valet !

LE PASTEUR.

Courage, frère ! l'heure de la délivrance approche * ! « Et » Dieu n'abandonne jamais ceux qui demandent à leur bras la justice qu'on leur refuse **. »

BAUDOUIN.

La justice est lente à venir !

THÉCLA à Baudouin, lui baisant la main.

Bonne nuit, seigneur !

Le comte de Leyde sort précédé de valets qui portent des flambeaux... Le Pasteur le suit. Fausse sortie. Thécla s'approche de lui et lui dit à voix basse.

Restez !

SCÈNE III

LE PASTEUR, THÉCLA.

LE PASTEUR.

As-tu à me parler, mon enfant ?

THÉCLA.

Oui, depuis longtemps j'hésitais... c'est que cela est terrible... Jugez-moi... Mais en vérité, vous allez me trouver bien coupable... Et malheureuse ! ne le suis-je pas ?

LE PASTEUR.

Que veux-tu dire ? tu m'effrayes !

THÉCLA.

Je m'effraye moi-même plus encore. Vous ne savez pas le secret qui me pèse et que je veux vous confesser ?

LE PASTEUR.

Un secret ! toi, mon enfant ?

* A la représentation, on dit : L'heure de la Justice approche.

** Coupé par la censure.

THÉCLA.

Vous seriez-vous douté que dans cette austère maison, la petite-fille du comte de Harlem cachait un secret d'amour, un amour ardent ?

LE PASTEUR.

Tu aimes ! (Sévèrement.) Et à qui donc mademoiselle de Harlem fait-elle l'honneur de son amour ?

THÉCLA.

Pasteur, en vérité, c'est en implorant, c'est à genoux que je devrais vous dire...

LE PASTEUR.

A genoux?... Mais cet amour est donc de ceux dont on rougit ?

THÉCLA.

C'est que vous ne savez pas... Moi, Hollandaise, moi, une Harlem !... celui que j'aime est pour moi un gentilhomme, et si je l'ai aimé, c'est que j'ai espéré l'épouser ; mais, pour vous, ah ! pour vous, il est le maître, il est l'ennemi !...

LE PASTEUR.

Un Espagnol ?

THÉCLA.

Oui, un Espagnol !

LE PASTEUR.

Malheureuse !

THÉCLA.

Écoutez-moi, mon père, je vous conjure de m'écouter

LE PASTEUR.

T'écouter ? D'un mot, tu viens de me frapper au cœur ! Toi, dont ils ont brûlé le père !... toi, qui portes encore le deuil de nos morts, toi, Thécla de Harlem, tu as donné ton amour à qui ? à un de nos oppresseurs !...

THÉCLA.

Mon père...

LE PASTEUR.

Laisse-moi !

THÉCLA.

Au nom du ciel, mon père... écoutez-moi. Cet amour, — et voilà mon excuse, — c'est la pitié qui l'a fait naître. C'est parce que je rencontrais dans un étranger la noblesse d'âme et le chevaleresque dévouement...

LE PASTEUR, ironique.

La pitié ! le dévouement ! en vérité ?

THÉCLA.

Oui, c'était un dimanche, jour de printemps, jour de so-

leil. Tout le peuple de Flessingue se pressait sur la place. J'étais là, à cette terrasse, attirée comme la foule par l'horrible spectacle qu'a vu tant de fois le ciel des Flandres. Mon grand-père et vous, retirés dans la chapelle, vous priiez. Il y avait des geus qui allaient mourir ! Des bataillons de soldats flamboyants de fer, drapeaux déployés, les armes prêtes, se déroulaient sur la place publique et faisaient cercle. Puis, venaient dix de nos frères, dix Gueux, les mains liées derrière le dos, précédés par des moines blancs, la bannière noire et la croix ; derrière eux, deux bourreaux. Les Gueux furent écartelés là, tous les dix. Le peuple regardait le martyre et se taisait. Pourquoi demeurai-je là, fascinée ? C'est que je croyais faire un rêve. Est-ce que ces choses arrivent ? me disais-je... Et comme le sang coulait, le chef de ces hommes, leur chef se détourna avec dégoût. Ce froid supplice répugnait à ce soldat. Et son regard, plein de pitié mâle et de colère, rencontra mon regard pour la première fois. C'était lui.

LE PASTEUR.

Souvenir d'amour qui évoque en même temps les cadavres de nos frères !

THÉCLA.

Je ne voyais plus ces cadavres, je ne voyais que ce regard hautain, et humain cependant, qui me disait : C'est horrible ! J'avais envie de crier à cet homme : Merci ! Une autre fois, nous étions à Herlem. Ce jour-là, le peuple s'était ameuté, le tocsin sonnait à l'hôtel de ville, et l'on se battait. Un homme éperdu, désarmé, poursuivi par des Hollandais qui allaient l'égorger, se refugia dans notre maison, dans ma chambre. J'aurais pu le livrer, je ne l'ai pas fait. Il était mon hôte, et que m'importait qu'il fût de notre parti ou qu'il s'appelât le duc d'Uzeda !

LE PASTEUR.

Le duc d'Uzeda ! le gouverneur de cette ville ?

THÉCLA.

Lui.

LE PASTEUR.

Il a depuis payé sa dette de salut par le sang des nôtres ! Reconnaissance du bourreau !

THÉCLA.

J'avais du moins sauvé la vie à un chrétien. Il y a toujours au fond du cœur de la femme un sentiment de charité qui peut la perdre, mais qui l'absout aussi. Le duc demeura caché chez moi pendant qu'on le cherchait pour le pendre.

Je tremblais pour lui, faut-il vous le dire ? Eh bien ! je l'aimais déjà !

LE PASTEUR.

Infamie !

THÉCLA.

Depuis lors je fus perdue. La fille des Harlem aimait un étranger, un Espagnol, oui ; mais elle l'aimait de toute son âme. L'immensité de ma faute devait en être le pardon ; je ne vivais que par lui, par cet homme que j'avais vu pour la première fois à deux pas de l'échafaud où l'on tuait les nôtres. C'est odieux, mon père, mais cela est. Il s'était emparé de moi, il m'avait trompée, il m'avait enivré de son amour... Que pouvais-je contre lui, moi pauvre fille isolée, qui ai toujours vécu dans cette maison triste, parmi les soldats, et qui, pour me protéger, pour me sauver, n'ai pas eu de mère ? Toute petite, j'étais orpheline. Et puis il me paraissait si noble ! Il me disait qu'il vous protégerait, vous, qu'il prendrait pitié des miens... Je n'ai pas résisté... j'étais folle... Mais il valait bien qu'on l'aimât puisque je l'aime toujours.

LE PASTEUR.

L'étranger te faisait donc oublier ta famille ?

THÉCLA.

Est-ce qu'une femme a d'autre famille que celle que lui crée son amour ! oui, vous avez raison, j'aurais dû me rappeler toutes nos traditions, toutes nos haines, mes frères tombés en combattant ou sur l'échafaud... Mais il était là, il m'avait dit qu'il m'aimait. Est-ce que je pouvais me souvenir d'autre chose ! Et puis, mon père...

LE PASTEUR.

Achève !...

THÉCLA.

J'étais à lui !

LE PASTEUR, à part

Justice de Dieu !

THÉCLA, avec égarement.

Et tenez, à cette heure même, à cette heure où mon cœur bat parce que nous attendons Guillaume, où j'ai peur pour ce frère que j'aime et qui m'aime, où il n'y a place, croiriez-vous, dans mon âme, que pour la terreur, savez-vous qui j'attends ici, savez-vous qui va venir ?

LE PASTEUR.

Lui ! Le misérable !

Thécla allume un flambeau et le porte sur la terrasse. Un homme, enveloppé d'un manteau, entre par la balcon.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DUC D'UZÉDA.

LE DUC, défaisant son manteau et s'asseyant.

Ils ne voulaient point se retirer, ce soir ? Je grelottais comme un loqueteux, là-bas. Je vous ai envoyé tout exprès le caporal don Diégo...

THÉCLA.

Et vous avez mal fait, don Alphonse.

LE PASTEUR, à Thécia.

Fille maudite ! maison profanée !

LE DUC.

Nous ne sommes pas seuls ici ? (A Thécia.) Si vous teniez à avoir un confident, une duègue suffisait !

THÉCLA, au pasteur qui va s'éloigner.

Oh ! demeurez, mon père ! Vous pouvez me sauver. (Au duc.) Celui-là n'est pas un confident d'amour, mais un confident de souffrance. Il sait tout.

LE DUC.

Quoi ? Vous lui avez dit ?... En vérité, l'aventure commence à devenir singulière.

LE PASTEUR.

Le comte de Leyde avait raison, il a trop vécu !

SCÈNE V

« LES MÊMES, DIÉGO MORENO.

« DIÉGO, entrant par la terrasse et la porte vitrée.

« Pardon, seigneur duc, je ne viens pas de gaieté de cœur
» me glisser ainsi dans votre jardin d'amour et en massacrer
» les fleurs, mais affaire de guerre prime rendez-vous de
» galanterie.

LE DUC.

» Au fait !

DIÉGO.

» Donc, il rôde autour de la maison un homme suivi de deux compères qui m'ont l'air suspects. Qu'en faut-il faire?

LE DUC.

» Les surveiller, rien de plus, triple niais!

DIÉGO.

» Niais? (Au pasteur.) Hé! l'ami, Son Excellence te parle.

LE DUC.

» Diégo!

DIÉGO.

» Mais, seigneur duc, cet homme et ses acolytes sont peut-être armés.

LE DUC.

» Que m'importe!

DIÉGO.

» Ne peut-on pas vous avoir suivi? Peut-être, sont-ce des sîns apostés par quelqu'un.

Il regarde la pasteur.

LE DUC.

» Va, je sais leurs noms.

DIÉGO.

» Leurs noms?

LE DUC.

» J'ai ma police aussi. Va au diable!

DIÉGO.

» Le diable n'est pas gentilhomme, Excellence, s'il a à me parler qu'il vienne chez moi! * »

Il sort.

LE PASTEUR.

J'attends que mademoiselle de Harlem me dise pourquoi elle m'a confié le secret de son crime.

LE DUC, à Thécia, en riant.

Son crime? Quel crime? Cet homme est plaisant, sur l'honneur!

THÉCLA.

Don Alphonse, j'ai caché mon amour et mes espérances jusqu'aujourd'hui. Mon père et ma mère sont morts et les hommes de ma famille ne savent que se battre; mais mes frères vont arriver... Maurice, le loyal soldat, ne comprendrait rien à cette passion qui fait ma vie. Mais Guillaume a l'habitude de lire dans ma pensée, sur mon visage. Pourrais-je rien

* Les passages entre guillemets peuvent être supprimés à la représentation.

lui cacher ? Mon trouble mes remords, mes joies, rien ne lui échappera. Mon secret, il le devinera. Je ne veux pas qu'il le devine, je veux qu'il le sache ; je lui avouerai tout.

LE DUC.

A Guillaume ? à votre frère ? L'attendez-vous donc ? Je l'attends aussi .

LE PASTEUR.

Pour le livrer au bourreau peut-être ?

LE DUC, railleur.

Je ne crois pas. — Étrange tête-à-tête et singulier témoin... Où veux-tu en venir ? Achève ! . Il se fait tard, et vos Hollandais me laissent peu de temps pour causer d'amour.

LE PASTEUR, à part.

Et elle a pu l'aimer !

THÉCLA.

Où je veux en venir, don Alphonse ?... Je t'appartiens... Le jour où tu m'as dit que tu m'aimais, je n'ai plus rien écouté. Un abîme nous séparait ; je l'ai franchi d'un pas et je suis tombée dans tes bras. Tu étais Espagnol, tu appartenais aux tyrans de mon pays, aux bourreaux de ma famille, ta religion n'était pas la mienne et persécutait la mienne... Je n'ai écouté que ta voix, ta voix qui me parlait de ton amour. Au monde je n'ai vu qu'un être et qu'un maître : toi ! Le devoir c'était de t'aimer et de t'obéir. Mais les jours fuient, la faute devient crime... Il faut pourtant légitimer cette passion, et bénir un lien qui, sacrilège devant les hommes, ne le sera plus devant Dieu.

Ici un homme, vêtu tout de noir, apparaît sur la terrasse. Deux autres hommes s'arrêtent derrière lui. Il écoute, regarde un moment, et passe.

LE DUC.

Allons donc ! je comprends à la fin. C'est un guet-apens conjugal que ce rendez-vous d'amour !

THÉCLA, reculant d'un pas.

Je n'ai pas entendu ce que M. le duc d'Uzeda vient de dire à la fille du comte de Harlem !

LE DUC.

Pardonnez-moi, Thécla ; mais en vérité, n'avez-vous plus confiance dans mon honneur et dans mon amour ?

LE PASTEUR.

Amour maudit, et père du mépris !

LE DUC.

Et pourquoi un serment ? Pourquoi ce pasteur ? Je suis catholique, d'ailleurs, et les gens de ma caste, mignonne, sauf la volonté du roi, qui prime tout, ne reconnaissent ni

prêtre ni tabellion qui vaille mieux que leur parole, et tu as cette parole, Thécia !

THÉCLA.

Mais que vous demandé-je, don Alphonse ? De me redire en présence du pasteur ce que vous m'avez dit tant de fois : Thécia, je suis à toi, à toi, à jamais, à toujours ! Répète-les donc ces mots qui m'enivrent, répète-les devant cet homme qui représente tout ce qui m'est sacré sur la terre, mon aïeul et mon Dieu.

LE DUC.

Thécia, le jour où tu m'aimais, tu me croyais. Ne m'aimes-tu donc plus, maintenant ?

THÉCLA.

Don Alphonse !

LE DUC.

Eh bien ?...

LE PASTEUR.

Ne supplie point, n'implore point, Thécia ! Son serment d'ailleurs ne serait qu'un serment d'Espagnol !

THÉCLA.

Mon père...

LE PASTEUR.

Et lors même que le pasteur bénirait cette sacrilège union sur la terre, ce Dieu que tu pries la maudirait dans le ciel !

LE DUC, fièrement.

Qu'importe ? Si votre Dieu ne la bénit point, l'amour la sanctifie.

LE PASTEUR, lentement.

Et les hommes la flétrissent !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, GUILLAUME DE HARLEM.

A ces derniers mots, il s'avance seul, d'un pas calme, au devant du duc, et répète froidement.

GUILLAUME.

Les hommes la châtient !

LE PASTEUR.

Cette voix !

LE DUC.

Par Notre-Dame ! une autre apparition !... Tout était donc préparé ici, le prêtre et les témoins ?

GUILLAUME, ôtant le large feutre qui lui couvrait la figure.
Votre nom, monsieur?

LE PASTEUR.

Guillaumo !

THÉCLA.

Mon frère ! Dieu juste !

Elle s'élance vers lui. Guillaume la repousse d'un geste.

GUILLAUME.

J'ai tout entendu. Je ne suis plus votre frère ; bientôt je serai votre juge.

LE PASTEUR.

Que votre retour apporte un peu de consolation dans cette maison, mon enfant !

GUILLAUME, montrant Thécla.

Emmenez-la.

LE DUC.

Je suis de trop dans ce touchant trio ; bonsoir, messieurs !

GUILLAUME, lui barrant le passage.

Attendez ! Emmenez cette femme, mon père !

THÉCLA, demandant grâce.

Guillaume !

GUILLAUME.

Sortez !

SCÈNE VII

GUILLAUME, LE DUC D'UZEDA.

GUILLAUME.

Je suis à vous maintenant, monsieur.

LE DUC, prenant une contenance impertinente.

Une causerie à une telle heure ? Le sommeil ne vous tient donc point ? Il m'accable, je vous l'avoue !

GUILLAUME.

Monsieur, je suis Guillaume de Harlem, le frère de Thécla.

LE DUC.

Enchanté, monsieur, et charmé de vous voir. Je connaissais depuis longtemps vos titres et vos qualités. Avez vous fait un bon voyage ?

GUILLAUME.

Trêve de raillerie, monsieur, et soyez devant moi ce que doit être un gentilhomme.

LE DUC.

Vos compatriotes savent déjà ce que je suis, monsieur !

GUILLAUME.

Mais vous ne m'avez pas encore dit votre nom.

LE DUC.

Mon nom ? C'est que cela est bien long, je vous jure et je suis fatigué vraiment. Asseyons-nous. (Il s'étend sur un fauteuil.) Je m'appelle don Alphonse Ruiz, duc d'Uzeda, comte de Bigorra et de Caravaca, marquis de Cuenza et de Reinel, comte de Huesca, baron de Villaviciosa, marquis d'Alcavacha. et de... Ma foi, je m'arrête, car il faudrait une heure pour vous égrener le reste, si je n'avais des papérasiers pour collectionner tous mes titres ! Aimez-vous le blason ?

GUILLAUME.

Monsieur le duc d'Uzeda, ne m'obligez pas à la colère... Je suis Guillaume de Harlem. J'avais cru qu'il suffirait de me nommer pour me faire comprendre !

LE DUC.

Pas le moins du monde ! je ne vous comprends pas, et pourtant je suis enchanté de la rencontre. Vous étonnerais-je beaucoup en vous assurant que je vous cherchais ?

GUILLAUME.

Duc, je vous ai dit que j'avais tout entendu. Vous Espagnol, vous, ennemi ici, vous vous êtes introduit comme un larron dans la maison du plus noble et du plus hardi des défenseurs de ce pays. Il y avait dans cette maison quelque chose de sacré : une jeune fille que le dernier de vos lansquenets eût respectée... Vous l'avez séduite. Vous auriez dû pourtant vous rappeler que cette jeune fille avait des frères qui devaient la venger et surtout qu'elle avait une famille dont le malheur vous imposait le respect.

LE DUC.

Ah ! vous êtes beau parleur, monsieur ?... Mais tout n'est pas exact dans vos discours. Je n'ai point pénétré en ce logis comme un larron, j'y suis entré galamment et enseignes déployées, disant mon nom, déroulant mes titres... Seulement j'y suis entré la nuit. Je guerroyais le jour, puisque vos brasseurs et vos tisserands m'y forcent. Je n'ai point voulu, Dieu m'en garde, déshonorer la fille du comte de Harlem,

parce qu'elle est Hollandaise et que je suis Espagnol. Pour moi la femme n'a pas de nation. Elles sont toutes espagnoles si elles me plaisent et plaisent à mon roi. Pour séduire votre sœur je me suis donné toutes les vertus des saints du paradis. J'ai adoré les étoiles, moi qui raffole du soleil ; j'ai admiré les fleurs, moi qui n'apprécie que le vin des Canaries arrosant les grands coups d'épée ; j'ai adopté le langage des racleurs de guitare, moi qui ne déteste pas un bon juron à la cavalière. J'ai joué de mon mieux mon rôle de soupirant, d'amoureux nocturne ; mais tu diable, monsieur, si j'ai aimé votre sœur ! Non, par ma foi, et qui sait seulement si je l'aime à l'heure où je vous parle ?

GUILLAUME.

Vous ne l'aimiez pas ?

LE DUC.

Et cela vous étonne ?

GUILLAUME.

Sans l'aimer, sans l'aimer, vous avez osé la séduire ?

LE DUC.

Eh bien ! oui. -- Et qu'y a-t-il là de si étrange ; jugez un peu... Nous allons nous faire estafiler pour plaire au roi ; nous brûlons des villes, rasons des places, gagnons des batailles, détruisons des peuples pour la plus grande gloire du souverain, nous devrions reculer devant l'amour d'une jeune et jolie fille et qu'il nous faut enlever d'assaut pour le service de Sa Majesté ?

GUILLAUME.

Sa Majesté vous avait-elle ordonné la félonie ?

LE DUC.

Félonie ! oh ! le vilain mot !... Écoutez donc, je vous prie. Il y a ici une famille de rebelles endurcis qui conspire sans trêve contre le roi, qui déteste l'Espagne et la domination espagnole, qui est le foyer de tous les complots, l'âme de toutes les révoltes. Pour tout apprendre, on pénètre dans cette famille, on y glisse un curieux qui prend des notes, dessine les plans, suit les mines cachées et pratique les contre-mines... Et comme tous ces secrets eussent été difficiles à exhumer de ce tombeau ambulante qui s'appelle le comte de Leyde, on apprivoise l'oiseau d'amour qui chante la chanson du printemps sans savoir ce qu'il dit ; on le laisse gazouiller et l'on écoute. Voilà la chose : on est amoureux par politique, ce n'est pas plus compliqué que cela !

GUILLAUME.

Savez-vous bien une chose, Duc, c'est que vous ne sortirez plus d'ici.

LE DUC.

Vraiment. Mes appartements sont-ils prêts ?

GUILLAUME.

Par ma foi ! vous voulez du c, monsieur, que l'on dise que j'ai assassiné quelqu'un ?

LE DUC.

Assassiné ?

GUILLAUME, après un moment de silence.

Il l'a voulu ! que son sang retombe sur sa tête. (Il montre et arme un pistolet.) Un dernier mot.

LE DUC.

Vous avez là une arme excellente à la main... Vos armuriers de Flandres savent vraiment confectionner pistolets et arquebuses aussi bien que nos armuriers savent tremper les dagues et les épées.

GUILLAUME.

Laissez-là cet accent, monsieur, je croirais vraiment que vous êtes un lâche.

LE DUC.

Ah ! décidément, ce jeune homme ignore le beau langage. Sur l'honneur, vous tenez à vous battre ? Vous savez pourtant bien que je puis pas me battre avec vous, monsieur de Harlem !

GUILLAUME.

Eh bien ! vous allez mourir !

LE DUC.

Ah ! c'est de l'entêtement ? Soit, nous nous battons ; attendez !

GUILLAUME.

Pas un mot... Pas une parole... .

LE DUC.

Vous me direz au moins si vous venez d'Italie ?

GUILLAUME.

Que vous importe ?

LE DUC.

Je suis curieux. Les généraux du Roi et de l'Inquisition, aiment à se renseigner sur toutes choses. Et puis il faut que je vous le dise, telle phrase italienne vaut pour moi l'œuvre entière de Dante.

GUILLAUME, troublé.

Une phrase italienne ? Eh ! bien ?

LE DUC.

Je voulais, monsieur, vous demander de m'expliquer celle-ci. (Il tire des papiers se rapproche et lit.) Tenez... je crois qu'elle signifie : *Par tous les chemins à un seul but.*

GUILLAUME, l'interrompant.

Par tous les chemins... Comment, que dites-vous? répétez, répétez...

LE DUC, railleur.

Eh! je le disais bien que l'éducation de ce gentilhomme était incomplète; il ne comprend même pas l'italien. (Sévère.) Vous avez entendu, monsieur? Par tous les chemins à un seul but.

GUILLAUME, atterré.

Je suis à vos ordres, monsieur le duc.

LE DUC, se levant et le regardant avec un suprême mépris.

Je vous ferai la grâce de me taire sur ce qui vient de se passer ici. Tâchez, vous, de me le faire oublier. Mais souvenez-vous que le coadjuteur de l'œuvre sacrée, le serviteur de l'Inquisition, ne raisonne pas, mais se courbe, n'hésite pas, mais obéit!

GUILLAUME.

J'obéirai.

LE DUC.

Quelles sont vos instructions?

GUILLAUME.

Je dois être aux ordres de celui qui me répétera le texte que votre Excellence vient de citer.

LE DUC.

Et quelle est votre mission?

GUILLAUME.

Observer un homme.

LE DUC.

Ignorez-vous le nom de cet homme?

GUILLAUME.

Oui, je l'ignore encore... je dois le demander à votre Excellence.

LE DUC, se dirigeant vers la terrasse.

Eh bien! l'homme que vous devez épier...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, THÉCLA, LE COMTE DE LEYDE,
LE PASTEUR.

LE DUC, montrant Beaudouin.

Le voici!

GUILLAUME, reculant avec effroi.

Mon aïeul! (Accablé.) Mon Dieu, ayez pitié de moi.

BAUDOUIN.

Guillaume, dans mes bras !

Il ouvre ses bras comme pour l'embrasser, Guillaume tombe à genoux.

LE DUC.

Tudieu, quel mauvais serviteur !

BAUDOUIN.

Ah ! c'est la joie, seigneur, c'est l'espoir, c'est la vie !

La porte de la chambre de Guillaume s'ouvre. Les deux secrétaires de Guillaume, qui, pendant toute la dernière scène, se sont montrés de temps à autre à la porte entre-bâillée, entrent en scène et regardent.

DON RAMON.

Eh bien ?

MESSER FABBIO.

Tête de feu !

DON RAM N.

Ame débile !... Mal...

Le rideau tombe.

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Grande salle chez le comte de Harlem. — Portes à droite et à gauche.
Grandes portières en tapisserie dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE

MESSER FABBIO SARFI, DON RAMON CABRAL,
GUILLAUME *.

FABBIO, assis.

Don Ramon, il obéit cependant.

DON RAMON.

Oui, mais il est troublé, il raisonne, il pense !

FABBIO.

Croyez-vous qu'il ait encore là quelque chose?...

DON RAMON.

Messer Fabbio, j'en ai peur !

GUILLAUME, à part.

Ne m'abandonnez pas, mon Dieu !

Les deux hommes s'approchent de lui et se tiennent immobiles à ses côtés.

FABBIO.

Vous êtes enfin chez vous, mon frère. (Guillaume relève la tête.)
La tâche que l'on vous impose est dure, mais il est glorieux
de sortir vainqueur des pénibles épreuves.

DON RAMON.

Ici comme en Espagne, dans votre demeure comme partout, vous ne devez songer qu'à la grandeur et au service de notre Ordre.

* Messer Fabbio, insinuant et félin, représente le caractère audacieux de l'inquisition espagnole, Don Ramon Cabral, tortionnaire farouche, personnifie le sombre génie espagnol.

GUILLAUME.

Ai-je donc l'air de résister ? Je me rappelle mon serment.

DON RAMON.

Vous pourriez l'oublier. Vous n'êtes qu'un instrument aux mains de la toute-puissance. Un autre cerveau pense pour vous, un autre cœur bat pour votre cœur, et, sachez-le bien, s'il est utile de faire de vous un assassin ou un espion, mon frère, il faut vous résigner, c'est que notre ordre l'exige !

GUILLAUME.

Je sais tout cela. Ne me suis-je pas moi-même arraché la volonté, le désir, l'espérance, le rêve ? Vous avez peur de mes hésitations ? Regardez-moi. A votre contact, je suis devenu un autre homme, ou plutôt je ne suis plus un homme. Goutte d'eau tombée dans l'Océan, atome travaillant au mouvement d'un monde, absorbé, broyé dans je ne sais quel engrenage terrible, pourquoi essaierais-je de me débattre ? A quoi bon ? Je suis entraîné à jamais, à jamais perdu. Depuis longtemps ce corps vivant est fait cadavre.

FABBIO.

Jusqu'à présent vous avez obéi, cela est vrai.

GUILLAUME.

Que vous faut-il de plus ? Le séducteur de ma sœur, cet ennemi des miens que je rencontre ici et qui m'outrage, il fait un signe et je me courbe... je me courbe devant lui. Ma famille ? Je dois l'oublier. Ma patrie ? Il faut la livrer peut-être. Ma mère vivrait, et vous me demanderiez de la trahir...

DON RAMON.

Eh bien ?

GUILLAUME.

Je sens que je la trahirais !

DON RAMON.

C'est le devoir.

MESSER FABBIO.

Vos frères n'ont-ils pas tenu parole, ne vous ont-ils point sauvé de la mort en Espagne ?

GUILLAUME.

La mort ? Et vous croyez que c'était pour ne point mourir que j'acceptais le marché qu'on me demandait, qu'on exigeait ? Vivre, y tenais-je vraiment ? D'ailleurs vous interdisiez au bourreau d'attenter à ma vie ; mais cette existence, vous me la voliez tout entière !... Est-ce que c'est vivre que de ne plus aimer ? Lucia sait-elle, du moins, ce que m'a coûté son amour ? Qu'est-elle devenue ?

DON RAMON.

Elle est honorée. La reine Elisabeth la protège toujours. Personne ne se doute aujourd'hui à Madrid que Lucia d'Arcos aimait le comte de Harlem. Lucia n'a rien à craindre, pas plus que vous, si vous nous servez bien.

MESSER FABBIO.

Mais le moindre faux pas est dangereux, mon frère. A nous tout entier, ou nous tous contre vous. Et nous vous frapperions à la fois dans votre existence, dans l'honneur de cette femme et dans votre salut éternel !

GUILLAUME.

Je le sais. Vous avez grand tort de menacer, mon frère... je suis brisé. Tout est fini. Heureux les morts, en vérité !

DON RAMON.

Ne savez-vous pas pourquoi votre aïeul donne une fête ce soir ?

GUILLAUME.

Non, je ne le sais point.

DON RAMON.

Il faut le savoir.

MESSER FABBIO.

Une fête dans une maison en deuil ! Cela est étrange, à coup sûr. Interrogez le comte de Leyde : s'il a quelque secret dessein, il vous le dira.

GUILLAUME.

L'interroger ? Pour le trahir ?

MESSER FABBIO.

Hésitez-vous donc ?

GUILLAUME.

Moi ?... Non, j'obéirai, j'obéirai.

DON RAMON.

Nous serons là, tout à l'heure... Après votre entretien avec le comte, vous nous remettrez un pli que nous ferons parvenir au duc d'Uzeda.

GUILLAUME.

Oui.

MESSER FABBIO.

Non cacheté !

GUILLAUME.

Oui.

Les deux secrétaires s'éloignent.

MESSER FABBIO, en sortant et regardant Guillaume. — Bas
à Don Ramon.

Allons, c'est mieux !

SCÈNE II

GUILLAUME, JEAN BROER.

JEAN BROER, entrant, regardant les deux hommes sortir.

— A part.

Les étranges hôtes ! (Regardant Guillaume.) Quel air accablé !
C'est lui qui semble porter la faute de Thécia ! (Il s'approche.)
Guillau ne ! Gui'l'aume ! (Guillaume se jette sans dire un mot dans les
bras du pasteur.) Pourquoi cette émotion, ces larmes ? Que te
disaient donc ces hommes, et qui sont-ils ?

GUILLAUME.

Ces hommes ? Des savants, des scribes... je les ai amenés
d'Italie...

JEAN BROER.

Qu'as-tu besoin de savants à l'heure où s'arme la patrie?...
T'occupes-tu de science ou de magie ?

GUILLAUME.

De science, oui... j'étudie... je cherche...

JEAN BROER.

Toi?... Comme te voilà changé, Guillaume ! Tu étais parti
altier, le front haut... je te retrouve courbé et comme trem-
blant. Est-ce à Thécia que tu penses ? La malheureuse !

GUILLAUME.

Ma sœur ! ne me parlez pas de ma sœur !... Est-elle digne
qu'on la plaigne ? A-t-elle à s'excuser de sa faute ? Y a-t-elle
été poussée par cette terrible puissance qui broie les hommes
et les âmes : la fatalité !

JEAN BROER.

Tu es revenu bien sombre de ton voyage, Guillaume !

GUILLAUME.

On ne contemple pas impunément le Vatican, on n'approche
pas impunément de l'Escurial.

JEAN BROER.

As-tu donc oublié ta famille et les nôtres, Marnix, le Tac-
turne, dans cette Italie et cette Espagne ? Ne devais-tu point
porter à Philippe II les paroles de nos frères ?

GUILLAUME.

Paroles perdues dans des oreilles qui n'entendent qu'une seule pensée. Je parlais à ce sombre Philippe II, devant qui tremble l'Angleterre, à côté de qui Charles IX de France n'est qu'un enfant dans son Louvre, je lui parlais, au nom des nôtres, de clémence et de justice. Mais au-dessus de ma voix il y avait cette grande voix de l'inquisition qui a su réclamer au roi lui-même le sacrifice d'un fils.

JEAN BROER.

La mort de l'infant Carlos restera sur le nom du père, le sang des Flamands égorgés restera sur le nom du roi. Mais l'inquisition ne peut rien contre la volonté d'un homme. Tu vois ces membres, ils les ont torturés, Guillaume, ils m'ont mis leur fer rougi sur la paume des mains, je n'ai pas renié mon Dieu ! Pourquoi ce roi a-t-il livré son fils ?

GUILLAUME.

C'est que vous ne connaissez point cette Espagne, mon père, terre de morts où passe comme une menace le spectre pâle de Philippe II. Le soleil lui-même y est triste, et ses rayons ressemblent à la flamme d'un auto-da-fé. Et pourtant le cœur attristé bat jusque dans cette ombre... On y aime aussi, non pas par caprice comme aux promenades florentines, mais gravement, profondément, pour toujours. Un cœur blessé dans cette Espagne ne se cicatrise plus, et si loin qu'il aille il emporte sa blessure toujours saignante et qu'il aime à regarder saigner.

JEAN BROER.

Lui aussi ! Une blessure ? un amour ? explique-toi...

GUILLAUME.

Ai-je dit ce mot ? L'amour ! ah ! mensonge ! Non, je n'ai point d'amour... Moi aimer ? je ne puis même plus espérer... Je suis las, accablé... j'ai besoin d'oublier.

JEAN BROER, affectueux.

Oublier?... quoi ? Que me caches-tu donc ? dis ? Mais parle-moi... mon enfant, mon cher Guillaume, toi à qui j'ai enseigné toutes ces choses qui sont : la vie, la foi, le courage, l'ardeur. Toi que j'aimais, que j'aime tant, toi, le fils de mon esprit et que je vois pâle maintenant, abattu, comme ceux qui abdiquent ? Ne veux-tu pas tout me dire ?

GUILLAUME.

Jean Broer, Jean Broer... Ah ! comme vous me torturez !

JEAN BROER.

Eh ! bien, plus tard, quand tu voudras un consolateur et un ami, Guillaume, rappelle-toi que je suis là. Mais je venais te dire que le comte de Leyde te mande auprès de lui... Oui, ton grand-père veut te parler.

GUILLAUME.

Mon aïeul !

Il sort lentement.

SCÈNE III

JEAN BROER, puis PETEGHEM et MAGDEL.

JEAN BROER, seul.

Un enfant si résolu, si peu d'années passées, et maintenant !...

PETEGHEM, sortant des appartements du comte de Leyde.

Ah ! vous, pasteur ? Je vous cherchais.

JEAN BROER.

Peteghem !

PETEGHEM.

Oui, et porteur de bonnes nouvelles. Les Gueux, sur ma foi, donnent de l'ouvrage aux soldats du duc d'Albe. Les coulevrines espagnoles n'y font rien. Nos bateaux tiennent la Meuse, le tricolore frissonne, et le chant de *Nassau* traverse l'air comme une fanfare. Tout pour la besace !

JEAN BROER.

C'est donc le message qu'attendait le comte de Leyde ?
Merci, maître. Voici monseigneur ! Dieu vous garde !

Peteghem sort.

SCÈNE IV

JEAN BROER, GUILLAUME, LE COMTE BAUDOUIN, THÉCLA, CORNÉLIUS, ECHEVINS et NOBLES HOLLANDAIS.

BAUDOUIN, entrant rayonnant avec Guillaume sombre.

Oui, messieurs, il s'agit d'une fête, d'une fête dans cette sombre maison. Je me décide à accueillir sous mon toit les oppresseurs de la Hollande. Le silence à la fin fatiguc. Il me faut aussi l'éclat et le bruit !

THÉCLA, à part.

Don Alphonse, je vais le voir là, devant les miens...

CORNÉLIUS.

Une fête ! La patrie a-t-elle donc à se réjouir d'une victoire ?

BAUDOUIN.

Vous me demandez pourquoi je romps le deuil ? Mais voici mon petit-fils ; Guillaume de Harlem est de retour parmi nous, n'est-ce donc pas aussi fête pour la cité ?

JEAN BROER.

C'est pour Guillaume !

BAUDOUIN.

Pour Guillaume. Il nous apporte la joie et nous la partageons avec vous.

CORNÉLIUS.

Monseigneur...

BAUDOUIN.

Vous voilà bien étonné, maître Cornélius ? Oui, c'est pour cela que je vous ai fait venir ! Est-ce qu'on peut toujours verser des larmes et se couvrir le front de cendres ? Le château reprend sa vie des anciens jours... J'ouvrirai ce bal moi-même ! Oui, maître Cornélius, malgré mon âge, je danse ce soir. (Tout à coup, terrible.) Mais vous ne comprenez donc pas ? Vous ne lisez donc pas, dans mes regards que l'heure de la vengeance est enfin venue ?

TOUS.

La vengeance !

BAUDOUIN.

Oui ! J'étouffais à la fin ! Tant de supplices, tant de honte ! La fête de ce soir est un piège !

GUILLAUME, et TOUS.

Un piège !

BAUDOUIN.

Les Espagnols que j'ai invités vont venir ici pour un bal ? Ils y périront tous !

GUILLAUME

Mon Dieu !

TOUS.

Monseigneur !

THÉCLA, à gauche. — A part.

Don Alphonse ! Ils vont l'égorger !

GUILLAUME.

Allons, misérable !

Il écrit sur un feuillet de ses tablettes.

BAUDOUIN.

Tous ceux des nôtres qui combattent encore pour notre

Hollande, se réunissent dans un effort suprême. Vivent les Gueux ! messieurs les Echevins ! Gueux des bois, campés aux environs ! Gueux de mer, conduits par Maurice de Harlem, dans quelques heures les braves gens seront ici.

Les assistants entourent le comte.

GUILLAUME, appelant.

Messer Fabbio ! (Fabbio soulève la tapisserie et s'approche.) Au duc d'Uzeda ! (Il lui donne un billet.)

FABBIO.

Parfait, cela, mon frère.

Il disparaît.

BAUDOUIN.

Oui, c'est grande fête ici ; fête sanglante. N'ai-je pas assez souffert ? Les maux de la patrie, vous les connaissez tous. Vos plaies aussi sont béantes encore. Mais notre maison peut réclamer l'honneur des blessures les plus larges et les plus profondes. Dans la terrible boucherie de ces derniers temps, sang et fortune, nous avons tout donné.

JEAN BROER.

Soyez béni, monseigneur !

BAUDOUIN.

J'avais deux fils, je les ai perdus. J'ai perdu deux des enfants de mon fils, Philippe de Harlem, mon bien aimé. — Votre père à vous, — réfugié dans une ferme avec Jean de Marnix, est mort brûlé par les Espagnols qui mirent le feu au toit de chaume. C'était mon fils aîné ! Les Espagnols l'ont tué et je danse !

TOUS.

Monseigneur...

BAUDOUIN.

L'autre, Thadée, avait été fait prisonnier. Le duc d'Albe le trouva dans les prisons de Bruxelles. Ils étaient cinquante avec lui, comme ils chantaient des hymnes et confessaient leur foi, le duc leur fit percer la langue avec un fer rouge. Mon fils Thadée marchant le premier, ils allèrent à la mort silencieux et fiers !... J'avais perdu mon second enfant... Et je danse !

JEAN BROER.

Le duc d'Albe ne fait grâce à personne.

BAUDOUIN.

Dieu nous les a tous pris par la main du bourreau, pas un par l'épée du soldat. Etienne, mon petit-fils, n'est sorti de son cachot que pour aller au gibet. Savez-vous comment Jean mourut ? On creusa un fossé dans le Steen d'Anvers, on y enfouit les prisonniers ; leurs têtes seules sortaient de terre ;

on versait de l'eau bouillante sur leurs crânes. Ceux qui ne succombèrent pas à ce martyre moururent de faim. Mon fils Jean de Harlem, est mort de faim, messieurs. — Et je danse !

THÉCLA, bas.

Ah ! dites-moi si les hommes de cette terre de démons se ressemblent tous ?

JEAN BROER.

Tous !

BAUDOUIN.

Voilà ce que notre famille a donné à la patrie ! Et le château s'illumine ! Et j'attends ici les meurtriers de mes fils, les tyrans de mon pays ! Avec de tels hommes toute guerre est loyale ! Au sommet de nos tours allumez les signaux. Faites sonner le tocsin. Bourgmestre, appelez le peuple aux armes. Que les Espagnols, privés de leurs chefs devenus nos prisonniers, soient écrasés dans nos rues. L'heure de Dieu sonne ! Bientôt la voix du vieillard jetant le signal du massacre retentira comme la voix du tonnerre.

CORNÉLIUS.

Pas de pitié, pas de grâce !

JEAN BROER.

Tant de victimes réclament des vengeurs ! Monseigneur, vous avez raison, c'est grande fête aujourd'hui, c'est la fête des représailles.

THÉCLA, à part.

Malheureuse !

CORNÉLIUS.

Je cours à l'hôtel de ville.

Il remonte.

BAUDOUIN.

Allez, messire, et revenez ; et vous, Jean Broer, aux signaux !

JEAN BROER.

Les officiers espagnols !... Mais ils sont armés !

BAUDOUIN.

Armés ! en vérité !... Eh bien, tant mieux, nous combattons au lieu de punir !

THÉCLA.

Mon Dieu !

SCÈNE V

LES MÊMES, LES INVITÉS, LES DAMES au fond, LE DUC D'UZEDA, cuirassé, DON DIEGO MORENO, SOLDATS ET OFFICIERS ESPAGNOLS.

LE DUC, entrant, à Guillaume, bas.

Très-bien, voilà un précieux avis. (A Baudouin.) Merci, monsieur le comte, pour avoir songé à charmer la solitude de cette garnison par une fête si belle et vraiment inattendue.

BAUDOUIN.

Vous avez fait ce pays si triste, messieurs, qu'il fallait bien vous distraire un peu.

DON DIEGO, à part.

Peste des Hollandais ! Encore s'il n'y avait que les Hollandaises... mais ces frêlons me gâtent les roses !

CORNÉLIUS, qui était sorti.

Mais nous sommes trahis ! Les portes sont gardées, on ne peut plus sortir.

JEAN BROER, résolu.

Pourquoi sortir, alors ? Notre place est ici !

BAUDOUIN.

Or ça, monsieur le duc d'Uzeda, veuillez me dire si c'est une mode espagnole de se présenter au bal armé de tout point, comme on se costumerait pour un champ de bataille ?

LE DUC.

Je croyais, monsieur le comte, que c'était là une mode hollandaise.

BAUDOUIN.

J'avais donc vécu quatre-vingts ans sans la connaître.

LE DUC.

Ah ! monsieur, c'est qu'à votre époque, sans doute, on donnait des bals pour danser.

THÉCLA, effrayée, au duc, montrant la salle du fond où se forme

une chaconne.

Mais... (Avec une courte hésitation) Excellence, vous voyez bien qu'on danse par là.

LE DUC, saluant.

Mademoiselle !... Et ce sont même les Espagnols qui dan-

sent... ce qui prouve, monsieur le comte, que nous étions venus à votre fête en hommes prêts à toute aventure, à subir les caprices des dames et à conjurer les trahisons des hommes.

JEAN BROER.

sait donc tout ?

BAUDOUIN.

A la cour d'Espagne, monsieur le duc, se sert-on souvent du mot trahison ?

LE DUC.

Aussi souvent, monsieur, qu'en Hollande on pratique la chose !

BAUDOUIN.

De mon temps, monsieur, les gentilshommes se battaient et ne s'insultaient pas ; on faisait tomber les têtes blanches, mais on les saluait.

LE DUC.

De votre temps, monsieur, on respectait sans doute l'hôte qu'on invitait. Nous sommes à une époque de décadence, à ce qu'il semble !

BAUDOUIN.

On respectait l'hôte, parce que l'hôte se respectait. Les gentilshommes alors tuaient leurs ennemis dans la mêlée, ils ne les faisaient point supplicier froidement, lentement sur les places publiques, pour amuser ou terroriser les foules. Ne sont-ce point là, monsieur le duc, les passe-temps de la noblesse espagnole ?

LE DUC.

Et c'est pour cela, monsieur, que la noblesse hollandaise, qui lâche pied, dit-on, sur les champs de bataille, a voulu changer de terrain. Elle ne se bat plus, elle s'embusque, non point dans un bois, fi donc ! plaisirs de manants que la chasse à l'homme à travers les po'ders ! elle étale dans ses châteaux des femmes splendidement parées, elle déploie son luxe, elle engage les chaconnes, elle fait résonner une musique délicate ; au sommet de ses tours, elle apprête des falots pour appeler de loin les rebelles ; elle arme les beffrois du tocsin pour pousser la populace aux armes, et elle invite ses ennemis à ce guet-apens qu'elle appelle une fête, pour les égorger sans péril.

BAUDOUIN.

Notre guerre est sans merci, monsieur le duc, comme à votre.

THÉCLA.

Monseigneur...

LE DUC.

Eh bien, messieurs de la noblesse hollandaise, j'ai étouffé votre tocsin, j'ai fait donner la chasse à vos complices... Nous avons les yeux ouverts sur toutes vos conspirations. L'Espagne est bien servie. Les Gueux que vous attendez sont loin encore ! Quand ils arriveront, nous leur montrerons comment on châtie les rebelles... car je vous tiens, je vous tiens tous, vous êtes mes prisonniers !

JEAN BROER.

Vous n'emmènerez d'ici que des cadavres !

Il se place aux côtés de Baudouin. — Les Hollandais suivent son exemple.

LE DUC.

C'est le bourreau qui se chargera de faire ces cadavres-là !...

THÉCLA.

Grâce, monsieur le duc...

LE DUC, s'approche d'une fenêtre et crie.

A moi, enfants !

La salle est immédiatement envahie par les soldats espagnols qui pointent leurs mousquets sur les Hollandais tous rangés d'un côté.

BAUDOUIN.

Les hommes ou la fortune nous ont trahis... Faites votre métier, M. le duc d'Uzeda, nous ferons notre devoir.

LE DUC, aux soldats espagnols.

Les bourgeois au gibet. (Designant Jean Broer.) Cet homme au bûcher. Vous me répondez du vieillard et de cette jeune fille.

GUILLAUME, à part.

Ah ! souffrance !

Les soldats vont mettre la main sur les prisonniers, lorsque tout à coup le tocsin commence à retentir et on entend des cris au loin.

LE DUC.

Vive Dieu ! Voilà bien du bruit après notre besogne !

JEAN BROER.

Lève-toi, Seigneur, et délivre ton peuple !

LE DUC, à un officier.

Qu'est-ce cela ? une mutinerie de bourgeois ! Courez et battez cette canaille !

VOIX DU DEHORS.

Les Gueux de mer, les Gueux de mer !

On entend la fusillade qui approche.

BAUDOUIN.

Que disent-ils donc ? Les Gueux de mer ?

LE DUC, regardant Guillaume d'une façon menaçante.

Déjà ! malheur à qui m'aurait trompé !

DON DIÉGO, revenant effaré.

Excellence, ce ne sont pas seulement les bourgeois, les Gueux de mer débarquent... Un tas de matelots dépenaillés ! et savez-vous ce que l'on crie ?... Vive Maurice de Harlem !

JEAN BROER.

C'est la révolte !

LE DUC.

Aux armes donc, courons !

DON DIÉGO.

Et si c'était tout, Excellence ; le peuple s'est insurgé, les lansquenets se battent, et nous sommes bloqués ici à notre tour.

LE DUC.

L'épée nous ouvrira le chemin. Au revoir, comte de Leyde, je sais où vous retrouver.

BAUDOUIN, courant à la fenêtre de gauche.

Pas de merci ! Tue ! Tue !

LE DUC, se retournant.

J'en châtierai du moins quelques-uns !

THÉCLA, se précipitant au devant de Baudouin.

Ah !

VOIX AU DEHORS.

Vive Maurice de Harlem ! Vivent les Gueux ! Sus aux Espagnols !

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAURICE, LES GUEUX, pittoresquement accoutrés, couverts de détroques bizarres.

MAURICE, entrant.

La Brille est à nous, Flessingue est à nous ! La Hollande se lève !

MAGDEL.

Vive la Hollande !

TOUS.

Vive la Hollande !

JEAN BROER.

Dieu nous exauce enfin !

MAURICE.

Duc d'Uzeda, vos troupes sont dispersées, vos soldats sont aux mains des nôtres ! Vous nous appartenez !... vos épées, messieurs !

DIÉGO, montrant les officiers.

Ces gentilshommes et moi demandons une rançon !

Ils rendent leurs épées.

LE DUC.

Lâches !

MAURICE, au duc.

Votre épée !

LE DUC.

Le roi me l'a donnée, personne ne pourra me la prendre. Messieurs les rebelles hollandais, moi, duc d'Uzeda, gouverneur de cette province, que votre victoire ne m'arrache pas, moi vaincu, dites-vous, moi, désarmé, je vous somme au nom de Sa Majesté Philippe II de retourner sur le champ à l'obéissance du roi.

MAURICE.

Il n'y a plus ici de gouverneur de province, il n'y a plus qu'un prisonnier, un prisonnier qui montera bientôt sur l'échafaud qu'il a fait dresser pour nos frères !

THÉCLA, implorent son frère.

L'échafaud ! Ah ! grâce !

MAURICE.

Comment ! que dis-tu ?

THÉCLA.

Épargnez-le... pitié... vous ne le tuerez pas...

MAURICE.

De la pitié ! Pour lui ?...

THÉCLA.

Il ne peut pas mourir... je ne le veux pas... Je l'aime !

BAUDOUIN.

Elle est folle !...

MAURICE.

Aimer un Espagnol ! une Harlem !

THÉCLA.

Oui, je l'aime !

BAUDOUIN.

Misérable ! Tu aurais osé...

GUILLAUME.

Elle est perdue !

LE DUC.

Eh ! messieurs, cette jeune fille vous trompe. C'est la première fois que j'ai l'honneur de voir mademoiselle de Harlem.

THÉCLA.

Je vous dis que je l'aime, je vous dis que je suis à lui !

MAURICE, à sa sœur.

Ah ! tu vas mourir...

BAUDOUIN.

Non, mon fils. On la jugera ! (Au bourgmestre) Monsieur le bourgmestre, vous allez condamner le duc ? Voici Thécla de Harlem coupable comme lui, coupable par lui : — je vous la livre !

LE DUC.

Thécla !... Messieurs, un gentilhomme d'Espagne ne vous suffit donc point ? S'il vous faut un coupable, me voici, condamnez-moi. La mort, je la nargue ! Demandez à M. Guillaume de Harlem, qui me connaît, s'il m'a jamais vu trembler. (Bas.) « Par tous les chemins, à un seul but .. »

JEAN BROER.

Que veut-il dire ?

MAURICE.

Emmenez ces hommes !

MAGDEL.

Mon officier de l'autre jour ! j'irai te voir pendre, tu sais !

DIÉGO.

Tendre cœur !

CORNÉLIUS.

Monseigneur, la cité vous confie les prisonniers faits dans votre château. Nulle part le duc d'Uzeda ne pourrait être mieux gardé ; mais vous répondez de cet homme tête pour tête.

BAUDOUIN, appuyant sur l'épaula de Maurice et de Guillaume.
Tête pour tête, soit ! Nous avons de quoi payer.

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

La grande salle du château : Grande porte au fond. — Portes à droite et à gauche. — A gauche, en pans coupés, une porte qui conduit au jardin et au mail. — Tout est disposé pour le jugement.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, GUILLAUME.

MAURICE.

Eh bien ! non ! ce jugement m'irrite. Tant de formalités me fatiguent. Cela est bon pour des procureurs de patienter ainsi avant de faire justice. Je veux le châtimement plus prompt, plus noble et plus sûr.

GUILLAUME.

Le comte de Leyde cependant trouve cela juste et attend.

MAURICE.

L'aïeul est d'un temps où régnait la loi. Je ne reconnais aujourd'hui d'autre juge que mon épée.

GUILLAUME.

Le comte Baudouin de Leyde a parlé, mon frère.

MAURICE.

En dépit du comte, il faudra bien que je me fasse raison moi-même. J'attends.

GUILLAUME.

Qu'attends-tu ?

MAURICE.

Ce que tu devrais appeler de tes vœux, la réparation de cet outrage. Je te trouve patient, sur mon âme, mon frère !

GUILLAUME, froidement.

Patient, en effet.

MAURICE.

Jusqu'à ta voix, tout est changé ; je retrouve en toi comme un écho d'Espagne. Qu'as-tu donc laissé de toi-même ou de nous là-bas ?

GUILLAUME.

J'y ai laissé la foi à la liberté, la foi au bonheur ! Ah ! tu ne comprends point ? — Tu te bats, tu vas et viens dans tes nuages de salpêtre, tu n'as jamais aimé, jamais souffert. Pourquoi te parlé-je de cela ?

MAURICE.

J'ai aimé notre nom, notre père, notre patrie. J'ai souffert de leurs maux, saigné de leurs blessures.

GUILLAUME.

Tu es heureux. Moi je touchais au bonheur envié. J'avais trouvé là-bas ce rêve tant poursuivi. J'aimais, j'étais aimé. Une fatalité, un obstacle... Tout s'est écroulé en une heure !

MAURICE.

Comment ?

GUILLAUME.

Non !... Oublie ce que je t'ai dit ; je voudrais l'oublier moi-même.

MAURICE.

Et c'est un amour qui t'a brisé ! Et c'est une de ces passagères douleurs qui te rend insensible aux maux de la patrie ! Je ne comprends point ta douleur, dis-tu ? Crois-tu donc que je n'aurais pas pu moi aussi m'attarder en ces doux sentiers de tendresse !... Mais non ! la cruauté de l'heure présente m'a fait une jeunesse farouche, adieu le rêve ! je suis soldat ! En des temps comme les nôtres, il ne s'agit point d'être heureux, ni d'être aimé, mais de combattre ; et je combats.

GUILLAUME, d'un ton sombre.

Moi, j'ai combattu !

MAURICE.

En vérité ! tu m'effrayes !... Quel homme nouveau es-tu donc ? Pourquoi n'as-tu point d'épée quand l'heure de la lutte a sonné ? Je te revois, ta main et ton langage sont glacés. Je te parle patrie, tu me réponds amour ! Qui as-tu aimé ? Une Espagnole ? T'a-t-elle fait jurer de ne plus combattre les siens ? Une femme ! Nous livrons notre sœur à des juges, au nom de la patrie ; au nom de la patrie ne pourrais-tu étouffer le souvenir qui te rend hésitant et sombre ? Ah ! devant ton attitude et ta pâleur, il ne me vient, lorsque je cherche des paroles amies, que des paroles de colère !

GUILLAUME.

Eh ! je l'envie, cette colère, et je te jalouse ta flamme. Le cœur desséché, trahi, éperdu, est-ce que je tiens maintenant à vivre ?

MAURICE.

Alors, un Harlem devrait apprendre à mourir !

Il aperçoit Cornélius qui entre suivi des échevins.

SCÈNE II

LES MÊMES, BAUDOUIN DE LEYDE, CORNÉLIUS, ÉCHEVINS, JEAN BROER, dans le fond, entrent en même temps MAGDEL, PÉPIN, DES MILICIENS DE LA VILLE, DES GUEUX DE MER, PRISONNIERS ESPAGNOLS, parmi lesquels DON DIÉGO, au milieu des Gueux des bois.

Jean Broer, Baudouin, le bourgmestre, les deux plus anciens des échevins s'asseyent autour de la table, le chancelier s'assied du côté du comte, les échevins du côté du bourgmestre.

BAUDOUIN.

Messieurs les magistrats de Flessingue, je vous remercie de nous avoir appelés à délibérer avec vous, d'avoir honoré mon âge en me conférant la présidence et d'avoir transféré le siège de la réunion dans ma demeure. Soyez les bienvenus, ce toit est glorieux de recevoir le bourgmestre et les échevins.

CORNÉLIUS.

La justice est toujours honorée d'être rendue dans la maison d'un juste. Ce n'est point parce que monsieur le comte de Leyde est le plus puissant seigneur et le plus noble d'entre nous que le conseil de Flessingue est venu chez lui, c'est parce qu'il est le plus éprouvé et le plus meurtri. La famille de Leyde compte le plus de gentilshommes parce qu'elle compte le plus de martyrs. Il n'y a de roturiers pour la patrie que ceux qui ne risquent pas leur vie pour la défendre, et, Dieu merci ! paysans, ouvriers, communiers, bourgeois, nous tous ici, nous avons nos lettres de noblesse !

BAUDOUIN.

Nous jugerons tout à l'heure Thécla de Harlem ; amenez les prisonniers espagnols.

MAGDEL, à Diégo.

Tiens, le capitain !... Combien de Flamands nous donnera-t-on pour ton costume et pour toi ?

DIÉGO.

Un Castillan contre dix manants, vos boutiquiers y gagneraient.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DUC D'UZEDA.

LE DUC, arrive en se frisant la moustache.

Ah ! grand merci, mes mattres. Vous êtes-vous, à la fin, décidés à m'assassiner ? Si j'avais été à votre place, depuis longtemps déjà vous auriez cessé de vous plaindre du retard. Les hommes de mon rang n'attendent pas dans l'antichambre du roi. C'est m'insulter que de me faire faire antichambre devant la mort.

DON DIÉGO, à part.

S'il disait : « Nous insulter, » au moins !

LE DUC.

C'est un tribunal, cela ? Je ne vois ici que des manants et des rebelles ! Un siège, je vous prie ! Je suis le duc d'Uzeda et grand d'Espagne.

BAUDOUIN.

Et je suis Baudouin de Leyde, comte de l'Empire Debout, noblesse de hasard !

MAURICE, lui indiquant le chapeau.

Et chapeau bas !

LE DUC.

Je reste couvert devant le roi, monsieur.

MAURICE.

Devant Philippe II, c'est possible ; mais devant Philippe Baudouin, comte de Leyde, c'est-à-dire la vicillesse et l'honneur, découvrez-vous.

Il lui ôte son chapeau.

LE DUC, dédaigneux.

Je n'ai plus mon épée ! ayez du courage à votre aise, monsieur...

MAURICE.

Vous avez votre audace pour outrager !

LE DUC.

Enfin, que me voulez-vous ?... Je connais les représailles de la guerre : vous pouvez me tuer, mais hâtez-vous !

BAUDOUIN.

Avant de punir, il faut juger ! .

LE DUC.

Me juger ! Et depuis quand les vassaux jugent-ils leurs maîtres ? Allons, vainqueurs d'embuscades, détruisez-vous de la vie !..

DON DIÉGO.

De la vie et de la bourse !

MAGDEL.

Ta bourse ! Elle est pleine de l'argent flamand.

DIÉGO.

Erreur ! je ne dérobe que les baisers.

LE DUC.

Je ne vous demande qu'une chose, messieurs mes vainqueurs, une mort de catholique et de gentilhomme.

BAUDOUIN.

Le tribunal de sang du duc d'Albe ne choisit pas pour les nôtres les plus nobles supplices. Nous vous appliquerons pourtant la peine réservée aux soldats, nous qui aurions le droit de vous condamner comme des pirates.

LE DUC.

En vérité ? Et ce seraient ces tanneurs, ces brasseurs, ces matelots qui se constitueraient mes pairs ? Allons donc, messieurs, tuez, encore une fois, mais ne jugez pas, je vous prie, vous oubliez que je suis Espagnol !

BAUDOUIN.

Vous verrez bientôt que nous savons nous en souvenir !

DIÉGO, repoussant un Gueux près de lui.

Un peu de distance, rustre, tu empestes le hareng de tes entrepôts.

BAUDOUIN.

Vous venez nous dépouiller de nos droits, de notre indépendance, des trésors de nos âmes ! Vous n'êtes pas des gens de guerre, vous êtes des bandits ! Patrie, ces gens l'ont opprimée, dévastée, couverte de mort et d'ossements brûlés ! Et quels sont nos ennemis ?... une horde d'écumeurs débarquée sur le sol de Néerlande.

LE DUC.

La Néerlande ? Ceci est de la géographie ancienne, monsieur le comte, il faut apprendre la moderne. En mourant

ici, je mourrai chez moi : à Flessingue, nous sommes en Espagne.

JEAN BROER.

« Oui, vous avez le courage et vous saurez mourir avec » l'insolence altière de l'hidalgo ; mais il y a entre nos martyrs et vous, cette différence, que ceux qui tombent de notre » côté meurent pour le droit, et que tout votre sang ne rachètera ni vos bûchers ni vos massacres.

LE DUC.

» Nos massacres, mon révérend, s'appellent, en pur castillan, des victoires ! * »

BAUDOUIN.

C'est là votre défense, monsieur ?

LE DUC, ironique.

Ma défense ! Ah ! messieurs les Hollandais, quels ingrats devenez-vous donc ? Vous étiez un petit groupe de provinces obscures, et Sa Majesté vous fait l'honneur de vous annexer à son royaume, où le soleil ne se couche jamais. Vous aviez un petit stathouder, et l'Espagne vous admet à porter une couronne royale sur vos armes. Vous vous égariez dans la foi d'un misérable moine, et nous vous apportons, comme remède à votre hérésie, la foi d'un pape entouré de ses cardinaux. Vous vous disputiez dans l'anarchie de vos assemblées tumultueuses, vous aviez tous la prétention d'avoir une opinion sur vos propres affaires, vous vous étiez divisés comme un champ labouré par la charrue, nous vous portons l'unité, la tranquillité du silence et la solide volonté du roi, qui sait mieux que vous ce qui vous convient, mes maîtres. Sur ma parole, vous êtes des exigeants.

BAUDOUIN.

Et que nous importe votre pouvoir ? Que Dieu rende pauvre et nue notre terre de Hollande ; plutôt que de la voir puissante et conquise par votre fière Espagne, j'aime mieux la voir misérable, mais libre.

LE DUC.

Par Notre-Dame ! ce vieillard discute. Mais, tête blanche, sais-tu bien ce que c'est qu'un roi ?

BAUDOUIN.

Et toi, jeune tête, sais-tu ce que c'est qu'un homme ?

LE DUC.

Le roi n'a souci ni de vos souhaits ni de vos révoltes, monsieur le comte ; à toutes choses, Sa Majesté répond et dit : Je veux !

* Coupé à la représentation.

DON DIÉGO, au Duc.

Voilà qui est d'un bon Espagnol, Excellence !... et si j'étais roi, je vous nommerais défenseur-major de ma couronne !...

LE DUC, se tournant brusquement.

En attendant, je te ferai donner cinquante coups de verges à la première occasion, pour m'avoir interrompu.

DON DIÉGO.

Un dos de gentilhomme ! la bastonnade n'est pas dégoûtée !...

LES GUEUX.

Silence, l'Espagnol !

MAGDEL.

Il parle pourtant bien et en brave !

LE DUC.

Enfin, monsieur de Leyde... si pendant cinq ans que j'ai passés dans ce pays, j'ai fait pendre quelques milliers de mécontents, c'était pour le bien de leurs âmes, et si j'ai brûlé quelques villages, c'était pour leur apprendre la salutaire vertu de l'obéissance... Eh ! mais, bon Dieu ! que votre salle manque d'air ! N'êtes-vous point drapier ou brasseur ? Ah ! que je boirais bien une pinte de la bière que vous fabriquez, monsieur mon juge !

MAURICE, le saisissant à la gorge.

Misérable !... vous insultez mon père !...

LE DUC, rajustant sa collerette.

On ne froisse pas ainsi les dentelles d'Angleterre, monsieur, elles coûtent quinze monnaies d'or la pièce.

MAGDEL.

L'insolent serait digne d'être Hollandais !...

BAUDOUIN.

Duc d'Uzeda, je vous traitais en gentilhomme, en vous jugeant ; je me trompais. Assez ! Qu'on amène à présent la complice du duc !

JEAN BROER, à part.

Thécla ! mon cœur se brise !

SCÈNE IV

LES MÊMES, THÉCLA.

MAURICE.

La voici !

BAUDOUIN.

Tant de jeunesse pouvait donc mentir !...

MAGDEL.

Pauvre fille !

BAUDOUIN.

Persistez-vous dans l'aveu que vous avez fait ?...

THÉCLA, après un instant de silence.

Où suis-je, ici ? auprès de ma famille et des miens, ou devant un tribunal ? A qui parlé-je ? à mes parents ou à mes juges ?

BAUDOUIN.

A vos juges !

THÉCLA.

Je n'ai donc rien à ajouter !

MAGDEL.

« Elle se perd !

PÉPIN.

» C'est en se donnant à l'Espagnol qu'elle s'est perdue. * »

BAUDOUIN.

Ainsi, l'amour que vous nous cachiez était un double crime, et la patrie et la famille vous reprochent à la fois l'homme à qui vous l'avez donné !

THÉCLA.

Devant Dieu, il était mon fiancé !

BAUDOUIN.

Il était notre bourreau ! La Hollande n'avait donc pas un seul de ses enfants qui pût arrêter son regard, que tu l'as porté du côté de l'Espagnol ?

THÉCLA.

Je l'aimais sans songer, sans penser. Tout en lui, et jusqu'à son ironique fierté, m'avait fait l'esclave de cet amour !

LE DUC, comme ébranlé, écoute.

Amour né du hasard et que la destinée tue !

THÉCLA.

Vous ne pouvez pas m'épargner ! — Aux yeux des hommes, j'ai violé toutes les lois de la famille, toutes les lois de la patrie !... Il ne faut pas que les Leyde et les Harlem soient les complices de ma honte ! Condamnez-moi. Nous appartenons à une maison que Dieu a vouée à la douleur, une victime de plus, qu'importe !... — Hier, Étienne et Jean ; aujourd'hui, Thécla ; qui sait demain ?

* Coupé à la représentation.

MAGDEL.

Il ne pleurerait pas, le Castillan.

THÉCLA.

Dans un autre pays, sous un autre ciel, l'amour du duc d'Uzeda se fût appelé le bonheur ; ici, il s'appelle le crime. Je n'ai pas su comprendre cela, j'ai eu tort ! Mais si vous devez faire justice, si tout vous oblige à m'immoler, dans les longues veillées peuplées de souvenirs, lorsque vous vous rappellerez les absents, les morts, ne désapprenez pas mon nom, n'exilez pas ma mémoire. La poussière du tombeau n'est plus coupable, et je ne survivrai pas à votre mépris. Ah ! condamnez Thécia vivante, mon père, mais ne la maudissez pas après sa mort !...

GUILLAUME.

C'est horrible !

JEAN BROER.

Malheureuse enfant !

BAUDOUIN, après un moment de silence.

Quelqu'un veut-il prendre la parole pour défendre cette femme ?

Personne ne répond.

THÉCLA.

Ils ne répondent pas ! personne !... pas même vous, Pasteur ?... J'avais raison, je suis bien coupable, car jusqu'à l'homme de Dieu ils m'abandonnent tous !

BAUDOUIN.

Thécia de Harlem, citoyenne d'une terre opprimée, fille de proscrits et de martyrs, a aimé un homme dans les rangs des ennemis de sa race et de son pays ; c'est le chef de la maison outragée qui fait justice...

MAGDEL.

« Mais ils vont la tuer !... * »

BAUDOUIN.

Thécia de Harlem n'appartient plus à ma famille !...

THÉCLA.

Ah ! la mort !... Plutôt la mort !...

DON DIÉGO.

« Pauvre petite ! Plébéien, plébéien !... prête-moi ton mouchoir ! corps du Christ, je vais pleurer ! * »

BAUDOUIN, se levant et se découvrant.

Quant aux étrangers, j'accepte l'échange des prisonniers espagnols contre des prisonniers hollandais.

* * Coupé à la représentation.

4.

DON DIÉGO.

Je suis donc l'équivalent d'un flamand, moi !...

MAGDEL.

Et il se plaint !...

BAUDOUIN.

Duc d'Uzeda, le tribunal vous condamne à mort !...

LE DUC, regardant Guillaume.

Marchons !...

MAURICE, à Baudouin.

Un mot, seigneur.

BAUDOUIN.

Parlez !...

MAURICE.

Je ne suis qu'un soldat, je parle en soldat. Le duc d'Uzeda, avez-vous dit, a outragé à la fois la Hollande et la maison de Leyde... Par l'arrêt que vous venez de prononcer la patrie sera vengée, mais notre famille à nous, qui la vengera ? Moi ! Cet homme appartient au bourreau, soit ! mais il m'appartient à moi d'abord. Il rencontrera avant la hache mon épée de chevalier, je veux le tuer de ma main !

BAUDOUIN.

Celui-là est mon sang !

THÉCLA, à part.

Un duel entre eux !

MAURICE.

C'est le jugement de Dieu ! Si le duc me tue, le bourreau reprendra sa proie. Si je le tue, les Pays-Bas et l'honneur de la maison de Leyde seront à la fois vengés.

BAUDOUIN.

Bien dit, mon fils !

LE DUC.

A la bonne heure !

MAURICE.

Me laissez-vous la vie du duc, maître Cornélius ?

LE BOURGMESTRE.

La patrie n'a rien à refuser à ceux qui ne lui refusent rien !

LE DUC.

Une épée !

MAURICE.

Eh bien ! donc, à l'instant, au bas de cette terrasse !

GUILLAUME.

Attendez encore. C'est folie, messieurs, le duc est condamné, ce n'est point sa mort qui lavera notre blason. Son

sang est à nous. Ce qu'il faut lui demander, c'est son nom ; qu'il épouse mademoiselle de Harlem et que cette femme s'en aille en exil, veuve par le bourreau, maudite peut-être, mais non flétrie.

LE DUC.

Jamais !...

MAURICE.

En vérité, cette union déshonorerait-elle ce duc d'Espagne ?

LE DUC.

Je n'épouserai jamais mademoiselle de Harlem !..

THÉCLA.

Ah ! malheureuse !

BAUDOUIN.

Une honte sur une honte, l'honneur ne veut pas de ces faiblesses.

THÉCLA.

Devant tous il m'a repoussée, devant tous ! Monseigneur ! mon père ! un mot ! un seul ! le dernier (Au Duc.) Ce mépris, don Alphonse, je l'ai mérité !.. c'est ma punition... mais quoi ! je t'obéis-sais !.. Je t'ai tout sacrifié ; nos haines, notre honneur, et tu hésites, tu détournes la tête, tu refuses ! Ah ! c'est à la fin trop de tortures et trop de dédain.

LE DUC.

Thécla, taisez vous ! si je dois tomber aujourd'hui sous la hache ou l'épée, laissez-moi mourir. Ce mariage est impossible. Je vous aime et je ne puis vous épouser, je ne suis pas maître de moi, je ne suis pas libre... le roi...

THÉCLA.

Comment ! Que dites-vous ? Ah ! mon Dieu, quel soupçon !.. Non ! est-ce que cela ce peut ? seriez-vous ?.. il n'y a pas d'homme assez lâche et assez infâme !..

LE DUC.

Thécla !

THÉCLA.

J'ai donc deviné ! J'ai deviné ! Dis ? Ah ! malheureuse, je suis bien perdue ! (Avec ironie.) Allons, monsieur le duc, qu'est-cela ? vous avez l'air de supplier !.. (Se tournant éperdue vers le tribunal.) Monseigneur, messieurs, Son Excellence le duc d'Uzèda accepte ma main.

LE DUC, à part.

Que dit-elle ?

THÉCLA.

Mais je refuse la sienne !..

GUILLAUME.

Comment !

THÉCLA.

Eh bien, quoi ! messieurs de ma famille, j'ai mon orgueil aussi ! je refuse de l'épouser ! Regardez-le, vous voyez bien que ce n'est pas moi qui courbe la tête maintenant.

LE DUC.

Thécla !

THÉCLA.

Je l'ai avoué, je l'ai crié devant tous, cet amour. « Mon infamie est publique, ma honte est éclatante ; » je veux l'expiation entière, je veux le châtiment complet !

BAUDOUIN.

Il le sera ! Citoyenne indigne, luthérienne sacrilège, va-t-en ! Soit maudite partout, sois maudite toujours.

THÉCLA.

Pitié de moi, assez, ou tuez-moi !

MAGDEL.

Ah ! c'est affreux !..

BAUDOUIN.

Sors de cette maison que tu as profanée. Va mourir loin de ce pays en mendiant ton pain. . Cache ton nom... cache ton visage... Et que la justice de Dieu achève son œuvre...

THÉCLA.

Monseigneur !..

Elle sort, à demi évanouie, soutenue par Jean Broer.

BAUDOUIN.

Sortez tous ! Des épées maintenant.. justice n'est pas faite entière.

Sortie générale.

SCÈNE V

LE DUC D'UZEDÀ, MAURICE, puis GUILLAUME.

LE DUC, qui est resté presque écrasé pendant toute la scène précédente.

Ah !.. démon !... je suis un misérable.

MAURICE.

Puisque vous le dites, je n'aurai garde de le répéter !

LE DUC, d'un ton décidé.

Monsieur, vous êtes le frère de Thécla, mais puisque nous allons croiser l'épée ensemble, vous devez vous fier à ma parole.

MAURICE.

Je vous écoute !

LE DUC.

Monsieur, la volonté d'un gentilhomme d'Espagne s'anéantit devant la volonté du roi : Si je vous disais que j'aime Thécla de Harlem ?

MAURICE.

Je ne vous croirais pas. Le roi vous ordonnerait-il de refuser d'épouser ma sœur ?

LE DUC.

Pour vous prouver que je dis vrai, monsieur, j'épouserai votre sœur avant ce duel, avant l'échafaud. Je suis marié !..

GUILLAUME.

Marié !

MAURICE, froidement.

Continuez !

LE DUC.

Oui, voilà pourquoi, tout à l'heure... Pauvre fille !.. marié à une femme que je n'aime point, marié par ordre du roi, marié à une fille d'honneur de la reine, à cette Lucia d'Arcos !..

GUILLAUME.

Lucia d'Arcos !..

LE DUC.

La connaissez-vous ?

GUILLAUME, se remettant de son émotion.

Le comte d'Arcos m'a donné deux fois l'hospitalité. J'ai vu mademoiselle d'Arcos aux veillées de la reine.

LE DUC.

Ah ! cette femme ! Elle m'a forcé deux fois à rougir. Elle ne m'aimait point lorsque je l'ai épousée. Elle m'a repoussé, me jurant qu'elle ne serait jamais à moi. Je l'aurais tuée alors sans la protection de la reine qui, là bas, s'étendait sur elle. Ah ! je la détestais bien !. Mais aujourd'hui elle est pour moi le fardeau, l'obstacle qui me condamne à une infamie. Sans elle ne serais-je pas libre d'épouser cette enfant que j'ai torturée, de mourir en gentilhomme et de tenir mon serment ?

MAURICE.

La duchesse d'Uzeda est-elle coupable des trahisons de son époux ?

LE DUC.

Oui sur mon âme, car elle me tient par ce sacrement qui nous lie et qu'elle viole. Elle en aime un autre... Elle me l'a dit !

GUILLAUME.

Mon Dieu !

LE DUC.

Ah ! pardieu, pourquoi n'est-elle pas en Flandres ! Je suis le maître, ici, je commande, ici la hache tombe et le bûcher se dresse à ma voix... D'un mot je pourrais !..

GUILLAUME.

Que voulez-vous dire ?... Que la vie de mademoiselle d'Arcos vous appartient ?

LE DUC.

La vie de la duchesse d'Uzeda est à moi. Pour épouser Thécla qui m'aime je sacrifierais la duchesse d'Uzeda qui me hait. — Justice d'époux, messieurs !..

GUILLAUME.

Justice de bourreau !

MAURICE.

Et ce que vous méditez pour vous faire pardonner, monsieur le duc, c'est l'assassinat de la duchesse...

GUILLAUME.

En vérité, vous me tueriez avant elle !..

MAURICE.

Époux ou veuf, vous êtes le séducteur d'une jeune fille. Nous sommes ici pour nous battre, je suppose, allons !

LE DUC, fièrement.

Avais-je dit, monsieur, que je ne me battrais pas ?

MAURICE.

Acceptez-vous maître Cornélius pour témoin ?

LE DUC.

Votre bourgmestre ! Bah ! je l'accepte !

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN BROER, il entre par la gauche et écoute,
puis BAUDOUIN.

MAURICE.

Le bourgmestre va venir ; mon frère me servira de second.

GUILLAUME.

C'est impossible !

MAURICE.

Préfères-tu prendre ma place ?

GUILLAUME.

Non !

MAURICE.

Quoi, tu refuses de me servir de témoin lorsque je me bats pour une telle cause ?

GUILLAUME.

Duel inutile !

MAURICE.

Inutile ! Un duel qui nous venge ! Mais en vérité cet homme-là est un lâche. Un lâche dans la maison de Harlem !

GUILLAUME.

Maurice !

MAURICE.

Un lâche ! Si je croyais que mes soupçons... je te tuerais sans merci !

LE DUC.

Laissez monsieur de Harlem à ses chimères, il a sa tâche aussi !

JEAN BROER.

Mais qu'y a-t-il donc au fond de ce cœur ?

MAURICE.

Monsieur le duc, voilà la plus grande flétrissure de notre race. Tout à l'heure je voulais vous tuer, je souhaite à présent que votre épée soit heureuse !

GUILLAUME.

Mon frère !.

MAURICE.

Silence ! tu n'as plus le droit de parler, va-t-en ! Mais qui me servira de témoin maintenant ?

BAUDOUIN, paraissant, tenant deux épées.

Moi ! C'est moi, monsieur le duc, qui serai aux côtés de mon petit-fils pour venger l'honneur de la famille !

MAURICE.

Merci, mon père ! Il n'y a plus d'autres hommes dans cette maison que les aîeux ! Si je meurs, qui te défendra, liberté ? qui te vengera, patrie ?.. Allons !

LE DUC suit Maurice en disant à Guillaume.

Par tous les chemins à un seul but.

JEAN BROER, à part.

Encore ces paroles et toujours !

SCÈNE VII

JEAN BROER, GUILLAUME.

JEAN BROER, frappant sur l'épaule de Guillaume absorbé.
Traître!

GUILLAUME, vivement.

Quoi ! qu'avez-vous dit, mon père ?

JEAN BROER.

Je dis que tu trahis ta famille et que tu livres ton pays.

GUILLAUME, tristement.

Jean Broer, vous êtes cruel !

JEAN BROER.

Dans quel but te fais-tu le complice des oppresseurs des Pays-Bas ? Quel est ton espoir, ton dessein ?... Quel prix infâme t'a-t-on promis ? Quels trente deniers as-tu reçus, pour devenir le laquais de l'Espagne ?

GUILLAUME.

Grâce, en vérité, mon père !

JEAN BROER.

Non, non, je t'ai deviné.

GUILLAUME.

Ah ! le secret qui me tue, vous l'ignorez, vous dis-je. Dieu seul peut lire dans les âmes.

JEAN BROER.

Je lis dans la tienne. Mais, malheureux, si je me trompe, si je t'accuse à tort, défends-toi, éclaire-moi ; tu vois bien que je t'aime ! Parle, mon enfant, dis-moi tout, je te comprendrai, moi, je t'aiderai, je te sauverai peut-être ! Quel est ton secret ?

GUILLAUME.

Ai-je dit que j'avais un secret ? Je n'ai pas de secret... Je vois de plus loin que vous, de plus haut ; voilà tout !.

JEAN BROER.

Voilà tout ! Et tu laisses là toute colère et tu abandonnes la rage, l'espoir. l'abnégation à ces niais sublimes qui meurent pour leur foi !... Esprit fort qui t'élèves au-dessus du mot de patrie ! tu laisses les enfants mourir et les vieux donner leur sang !

GUILLAUME.

Dieu m'est témoin que je voudrais donner tout le mien pour étendre à mes pieds ce duc... Je le liais. Tout à l'heure, là, il menaçait de mort cette femme !

JEAN BROER.

Il menaçait. Eh bien ?

GUILLAUME.

Que vous importe ? Et puis vous ne comprendriez pas ! Laissez-moi dans ma solitude et ma douleur... Combattez, puisque vous voulez combattre ; rêvez votre République, et frappez au cœur, si vous le pouvez, la monarchie de Charles-Quint... Moi., je passe, je vais, je cherche, je souffre... Est-ce que je vis, moi ?

JEAN BROER, l'entraînant vers la porte.

Regarde donc, malheureux, regarde ce vieillard au bord de la tombe et qui assiste dans le combat, son petit-fils, ton frère, son âme, son orgueil, la gloire, l'espérance de sa maison.

GUILLAUME.

Le duc?... mon frère le tuera!... Mon frère?... Maurice. Ah! s'il allait mourir ! Une épée, une épée... Mais non, je m'égare, c'est impossible. . j'ai juré, est-ce que je m'appartiens ? J'appartiens à ces hommes... Ils seraient là, eux ; non, non, je reste !

JEAN BROER.

Ah ! c'est trop douter, c'est trop attendre, Guillaume, tu luttas en vain, et ce que tu caches, et ce qui te ronge, tu me le diras. (Il tombe à genoux.) Je t'en supplie à genoux, Guillaume, je t'en conjure.

GUILLAUME.

Eh bien, oui, levez-vous, mon père et plaignez...

Entrent don Ramon et messer Fabbio.

RAMON, bas.

Toujours hésitant.

FABBIO.

Toujours chancelant.

GUILLAUME, apercevant les deux hommes.

Mais non, je suis fou, Jean Broer, je suis fou ! Non, sur mon âme, je vous l'ai dit, je n'ai pas de secret ! je n'ai pas de secret !

JEAN BROER.

Quoi ! rien ! pas un mot, pas un cri !... (D'Uzeda revient et

poussant la porte d'entrée derrière lui.) Le duc vivant ! Caïn , sois maudit !!!

Il sort.

GUILLAUME.

Il l'a tué... Mort... Maurice...

SCÈNE VIII

LE DUC, GUILLAUME.

LE DUC, à Guillaume.

Faites-moi évader à l'instant.

GUILLAUME.

Vous !... (A part.) Mon frère !... (Haut) L'évasion est impossible !...

LE DUC.

Oublies-tu donc tes instructions ?... J'ordonne !...

GUILLAUME.

Mais vous êtes condamné, on vous a confié à la garde des miens, tête pour tête, je ne puis !...

LE DUC.

Et que m'importe la tête des rebelles ! Elle m'importe aussi peu que ma propre vie, mais je sers le roi, un général de l'ordre est en danger. Profitez de ce moment qui est à nous ! S'inquiètent-ils de leur prisonnier ? Ils songent à votre frère. Faites-moi évader !

GUILLAUME.

Soit donc ! Écrivez, monsieur le duc.

LE DUC.

Quoi ?

GUILLAUME.

Au duc d'Albe. (Le duc écrit.) Dites-lui que Guillaume de Harlem en vous faisant fuir livrait au bourreau sa vie ou la vie de son aïeul... et qu'il a tout sacrifié au service de ses maîtres. Et ce sacrifice me rachètera peut-être ! Je veux du moins qu'on me le paye cher.

LE DUC.

C'est fait.

GUILLAUME, à Fabbio en lui donnant une clé.

Maintenant, par le passage que vous connaissez.

LE DUC.

Allons, monsieur, voilà qui est d'un serviteur zélé, vous avez fait votre devoir.

Il sort avec Fabbio.

GUILLAUME, à part.

Misérable ! (A Ramon.) Cet écrit au duc d'Albe à l'instant. (A lui-même.) Il devra bien cette fois m'accorder ce que je lui demande. Je leur ai tout donné, mes forces sont à bout... C'est trop... c'est trop !

RAMON, qui n'était pas sorti, à part.

Non ce n'est pas assez... Faible cœur, il te faut encore une épreuve. (Haut.) Monsieur le comte, Lucia d'Arcos, duchesse d'Uzèda, vient d'arriver en Flandres.

GUILLAUME, avec un grand cri.

Lucia ! Lucia en Flandres ! Qui vous l'a dit ? Lucia d'Arcos... Quel nouveau malheur !... je ne la verrai pas. Je ne la verrai pas.

RAMON, à part.

Vous la verrez, Guillaume de Harlem !

GUILLAUME, écrasé, tombant à genoux.

Ah ! destinée !

ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

La grande cour du château. — A gauche, la chapelle éclairée intérieurement, où doivent se faire les funérailles de Maurice. A droite, le château. — On descend du château par un escalier de pierre. — Au fond, une grille donnant sur la rue. On aperçoit les bourgeois et le peuple,

SCÈNE PREMIÈRE

PÉPIN, HANS, MAGDEL.

HANS.

Un si noble gentilhomme !

PÉPIN.

Si brave !

MAGDEL.

Si beau !

HANS.

Il avait bien besoin de se battre avec le Castillan... A quoi sert de tirer l'épée quand on a le bourreau ?

PÉPIN.

Il l'a tué, lui, monsieur de Harlem, un maître en fait d'armes ! Le duel n'a pas été long. Aussi irons-nous tous le voir décapiter, ce terrible duc qui faisait arrêter les braves gens dans leur logis et les trainait à la chambre des Troubles attachés à la queue de ses chevaux !

MAGDEL, regardant du côté de la chapelle.

Monseigneur Maurice ! Je le vois encore, quand il passait enant par la main madame la comtesse sa mère à travers os kermesses...

J'avais son âge. Il me choisit pour reine un jour que, dans la grand'salle, monseigneur de Leyde avait invité notre bourgeoisie au festin de Janvier. Et quand il versa t au peuple le vin de Meuse le jour où fut signé le Compromis ! Et quand il partit pour nous défendre ! Le noble chevalier !... Entre tous ses frères morts comme lui, nous l'aimions pour sa franchise et sa loyauté... Je ne suis qu'une bourgeoise, une pauvre fille... il passait sur son cheval et me jetait de la main un salut avec un éclair de son épée ! Chère grande famille de Leyde ! la patrie lui prend tout... Les jeunes chênes tombent, la mort n'a épargné que l'aïeul... Quelle guerre !... Les meilleurs s'en vont... (Elle aperçoit Guillaume) et les autres...

SCÈNE II

LES MÊMES, GUILLAUME, MESSER FABBIO.

A leur vue, le peuple parle bas, chuchote.

GUILLAUME, s'approchant des groupes.

Les paroles de ceux qui parlent doivent-elles retentir plus haut que les sanglots de ceux qui pleurent?... Silence ! (Il fait un signe ; la foule s'écarte lentement, regardant la chapelle.) Maurice là ! mon frère !... et son meurtrier... (A part.) Ah ! si le duc d'Albe me le livre... (A messer Fabbio.) Messer Fabbio !

MESSER FABBIO.

Monseigneur ?

GUILLAUME.

N'avez-vous pas des nouvelles de Ramon Cabral ? je l'attends.

FABBIO.

Je le sais, monseigneur.

GUILLAUME.

C'est aujourd'hui qu'il doit être de retour.

FABBIO.

Je le sais monseigneur.

GUILLAUME, avec amertume.

En ce cas, c'est moi qui vous demanderai vos instructions.

FABBIO.

Don Ramon ne sera ici que ce soir.

GUILLAUME.

Ce soir ? Que c'est long un jour ! « Ah ! quelle fièvre ! jusqu'à ce soir ! si j'étais maître bientôt de ma volonté et ma destinée

» Pourquoi pas?... Et à quoi bon s'affranchir?... Non, demeurer
 » plutôt dans cette voie terrible que j'ai suivie, que je suis,
 » la tête courbée et l'âme sombre, mais qui me mènera peut-
 » être... où cela ? au sommet du monde ! Logique terrible de
 » cette passion que j'ai voulu sentir en moi, grande, violente,
 » infinie, car j'espérais bien qu'elle étoufferait tout autre sen-
 » timent, et que la plaie de ce cœur blessé se cicatriserait !
 » L'ambition ! Je lui ai tout donné, et puisque je ne peux
 » plus être heureux, au moins puis-je encore être puissant !
 » Etre un des premiers, être le premier après un de ces deux
 » hommes qui dominent le monde : Le roi d'Espagne ou celui
 » du Vatican ! Etre le lieutenant de Philippe II qui tient les
 » Espagnes sous sa main de fer, et trois royaumes, et la Hol-
 » lande, et tout le grand duché de Bourgogne... Etre le bras
 » de cette volonté qui fait trembler le monde ! Etre à Fles-
 » singue ce que le duc d'Albe est à Bruxelles, le chef, le
 » maître, un autre roi ! Et que m'importe alors de commander
 » à des Hollandais ou à des Espagnols ? Que m'importe d'être
 » tyran où je devrais être citoyen ? L'important est de passer
 » devant des fronts courbés, et de promener son regard qui
 » dit : « Je veux » sur des regards qui répondent en se baissant.
 » Ah ! par la mort ! est-il rien de plus beau que la puissance
 » en ce monde ? Quelques fous disent bien encore qu'il y a
 » l'amour. L'amour ! qu'est-ce cela ? quelle est cette maladie,
 » cette folie, ce mensonge, cette chimère ? aimer, aimer !
 » quelle amertume au fond de ces ivresses ! Quelles décep-
 » tions et quelles tortures ! serments d'hier, oubliés aujour-
 » d'hui, profanés demain. On retrouve la femme qu'on aimait
 » au bras d'un autre, avec le nom d'un autre... Ce duc d'Uzéda,
 » où est-il ? Si on l'avait tué !... si Lucia... devenue libre...
 » Mais que m'importe Lucia ?... Il a parlé de la tuer. C'est un
 » sot... il n'avait qu'à la courtiser, elle l'eût aimé !... Toutes
 » les femmes trompent. Mais non, puisqu'elle l'a chassé...
 » puisqu'elle m'aime, dit-il ? Qui me répond après tout que
 » cet homme n'a point menti ? Lucia pourrait venir en Hol-
 » lande ! le roi l'enverrait ici ! C'est impossible. D'ailleurs, je
 » fuirais... J'ai parfois peur de cet amour qui gronde encore
 » en moi, cendre où l'on retrouverait une flamme. Je ne peux
 » plus aimer. Que suis-je venu attendre ici ? Lucia ! Non
 » certes ; mais la réponse du duc d'Albe ! Allons ! je serai
 » obéi, cela vaut mieux que d'être aimé ! (Regardant Messer
 » Fabbio.) Obéi ! singulier chef que celui qu'on surveille ainsi
 » et qui ne marche point sans ces ombres menaçantes, cet
 » Italien, Messer Fabbio, cet Espagnol, Ramon Cabral ; yeux
 » toujours ouverts que d'autres yeux regardent, espions qui
 » me suivent et que d'autres espions traquent sans cesse. Il

» me prend parfois des envies de me faire tuer pour en finir
» avec cette vie d'ambition et d'esclavage. (A Messer Fabbio.)
» Messer Fabbio *! »

MESSER FABBIO.

Mon frère !

GUILLAUME.

Je rentre dans la chapelle ardente, Messer, me suivez vous ?

FABBIO, avec politesse.

Parbleu !

Ils sortent.

On entend un grand bruit dans la rue, la duchesse d'Uzède paraît suivie
d'une duègne, de noir vêtue, guimpe amidonnée, teint plombé, l'air raide
et sévère de certains portraits de Valasquez, dona Josefa de Bustamente.
La foule les suit en criant.

SCÈNE III

LA DUCHESSE, DONA JOSÉFA, PÉPIN, HANS,
puis, THÉCLA.

PÉPIN.

A mort les Espagnols !

TOUS.

A mort ! à mort !...

LA DUCHESSE.

Je viens apporter rançon. Le peuple de Flandres n'insultera
pas une femme, je pense ?

PÉPIN.

Vos Espagnols ont pendu nos mères et nos sœurs !

Murmures.

HANS.

Laissez passer ceux qui portent les paroles de paix.

LA DUCHESSE.

Je viens ici pour sauver un homme.

Murmures.

THÉCLA, apparaissant.

La duchesse !... Place, tous !...

HANS.

Mademoiselle de Harlem !

* Tous les passages guillemetés ont été supprimés à la représentation.

THÉCLA, à la foule.

On m'a chassée, mais j'ai bien le droit d'assister aux funérailles de mon frère et de vous empêcher de faire une action lâche!... La duchesse d'Uzeda est maintenant sous la protection des miens.

Tout le monde sort en murmurant.

LA DUCHESSE.

On m'a séparée de mes gens, mademoiselle; où su's-je ?

THÉCLA.

Chez un gentilhomme. Ne craignez rien, madame, je suis Thécia de Harlem.

LA DUCHESSE, à part.

Harlem !...

DONA JOSÉFA, à la duchesse, lentement, cérémonieusement *.

« Madame, ma mission est ici terminée. J'ai eu l'honneur
» de vous escorter de Pampelune à Bruxelles, par ordre du
» roi, et de Bruxelles ici, par ordre du duc d'Albe; la route
» a été heureuse autant que je l'ai pu faire; j'ai l'ordre de re-
» partir pour Madrid, et je repars. On nous promet un auto-
» da-fé et le brûlement de quelques juifs pour le prochain
» jubilé.

LA DUCHESSE.

» Ce n'est point ce spectacle, j'imagine, qui vous attire
» là-bas ?...

DONA JOSÉFA.

» C'est ce spectacle, madame. Le supplice des méchants
» est salutaire, et réjouit le cœur de tout bon chrétien.

LA DUCHESSE.

» Au moins prenez une collation avant le départ.

DONA JOSÉFA.

» Je prendrai un repas en route, madame. L'ordre du roi
» portait de revenir sans perdre un instant, ma mission une
» fois accomplie. Vous êtes en Hollande, je retourne en Es-
» pagne, que Dieu soit avec vous ! Je vous salue humblement !

LA DUCHESSE.

» Bon voyage, comtesse ! Mais ne craignez-vous point cette
» foule qui menaçait tout à l'heure ?

DONA JOSÉFA.

» Je ne crains qu'une chose, madame, c'est de déplaire à
» Dieu, à mon maître et à mon roi ! D'ailleurs, le révérend
» Pedro Sanchez m'a donné une dispense pour ce voyage et
» je mourrais en état de grâce ! Mais je prie la duchesse d'U-

* Ce rôle de Dona Joséfa a été supprimé à la représentation.

» zeda de ne point me laisser plus longtems, moi, catho-
lique, auprès d'une chapelle luthérienne.

LA DUCHESSE.

» Dieu soit avec vous, comtesse ! »

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, THÉCLA.

THÉCLA.

Vous venez pour sauver le duc, madame, hâtez-vous... Il est condamné... chaque minute le rapproche de la mort. Peut-être, là-bas, sur cette place, l'échafaud est-il déjà dressé... Vous connaissez vos Espagnols ? Eh bien ! ils ont appris à nos Hollandais la promptitude dans le supplice. Ah ! sans vous ils le tueraient, a lez.

LA DUCHESSE, avec dignité.

Grâce à Dieu ! j'arriverai à temps, ma conscience ne me reproche rien.

THÉCLA, à part.

Sa conscience !... comme elle dit cela... Quelle froideur.

LA DUCHESSE.

Je porte le nom du duc, mademoiselle. Au moment où, partie d'Espagne sur l'ordre du roi j'arrivais à Bruxelles, le duc d'Albe m'a commandé de venir offrir au conseil de Flessingue la rançon de mon mari, je suis venue. Je sais ce que mon devoir m'impose.

THÉCLA *.

Son devoir, maintenant ?... son devoir ?... c'est le devoir seul ?... Mais vous ne l'aimez donc pas, madame ?

* Note pour la représentation.

THÉCLA, à part.

Son devoir seul ! Elle ne l'aime donc pas ?

LA DUCHESSE.

Oui, je viens sauver le duc, mademoiselle, et j'ai déjà trop tardé.

THÉCLA.

Vous avez raison. Il va mourir... et c'est moi qui oubliais, moi !... Venez... venez. (Les deux femmes vont pour entrer dans le château, lorsque descend lentement le cortège par l'escalier de pierre. Thécla recule. Je l'oubliais aussi, le mort !

Elle se met à genoux dans un angle.

LA DUCHESSE.

« Quel égarement ! comme vous défendez la cause du duc d'Uzèda !... Le connaissez-vous ?

THÉCLA.

« Si je le connais ?... Vous me demandez si je le connais ?... Il est mon amant ! *

LA DUCHESSE, froidement.

« Ah !

THÉCLA.

« Oh ! ne me méprisez pas pour cela, madame, je ne suis pas une courtisane, je ne suis qu'une femme perdue, mais perdue par lui et par son amour. Je me suis follement donnée, mais donnée avec ivresse... Aujourd'hui même que je sais qu'il ne m'aime pas, qu'il ne m'a peut-être jamais aimée, je bénis encore ce passé, je suis heureuse de ma faute... Vous ne me comprenez pas ? vous ne voyez pas que je suis folle !... Tenez, il m'a trompée, madame, j'étais noble et d'une maison fière, je pouvais croire que ce sacrilège amour deviendrait une union sanctifiée. Quand j'ai lu dans ses yeux qu'il était marié... marié !... je l'ai maudit, je l'ai méprisé, j'ai crié bien haut que mon amour était mort comme écrasé sous ce mépris !... Pauvre faible cœur ! lâche cœur ! je l'aime encore, je l'aime toujours !... et par le ciel ! madame, je l'aime plus que vous, car ma tête s'égare quand je songe à ces bourreaux qui l'attendent... et vous m'écoutez froidement, comme si je vous parlais d'un autre.

LA DUCHESSE.

« Le duc d'Uzèda est mon maître, mademoiselle, il n'est mon époux que devant Dieu et devant le roi.

THÉCLA.

« Que voulez-vous dire ?

LA DUCHESSE.

« Je ne l'aime pas, je ne l'ai jamais aimé. Ses lèvres n'ont jamais effleuré mon visage.

THÉCLA.

« Mon Dieu !... et lui, vous aime-t-il ?

LA DUCHESSE.

« Il m'a épousée comme je l'ai épousé, par ordre du souverain...

THÉCLA, avec un grand éclat de joie.

« Mais, alors, il m'aimait donc, moi, il disait donc vrai ?... il pouvait m'aimer... m'aimer !... et cet obstacle seul...

* Toute cette scène, supprimée à la représentation, est remplacée par le dialogue mis au bas de la page précédente.

LA DUCHESSE, tristement.

« L'obstacle...

THÉCLA.

» Pardon, madame, je vous ai dit que ma raison s'égarait ;
» vous ne l'aimez pas .. vous ne l'aimez pas et vous venez le
» sauver... vous traversez ce pays en armes pour arriver jus-
» qu'à lui!... Ah! que vous êtes bonne, madame!... Que fe-
» riez-vous donc pour celui que vous aimeriez ?

LA DUCHESSE, tristement.

» A celui-là, j'aurais donné ma vie tout entière!... Ah! la
» destinée est étrange qui met ces deux femmes, frappées
» comme l'une par l'autre, en présence l'une de l'autre, plaie
» contre plaie, douleur contre douleur. .

THÉCLA.

» Vous souffrez ?

LA DUCHESSE.

« Non, vous ne pouvez pas comprendre pourquoi mon
» émotion et pourquoi mon trouble... Un nom, un seul nom...
» a tout fait. (Brusquement.) Mais je viens ici apporter la ran-
» çon de mon mari, et j'ai déjà trop tardé !

THÉCLA.

» Vous avez raison ! Il va mourir ! et c'est moi qui ou-
» bliais .. moi ! Venez ! venez ! (Les deux femmes vont entrer dans
» le château lorsque descend lentement le cortège par l'escalier de pierre.
» Thécla recule.) Je l'oubliais aussi, le mort!...

Elle s'agenouille au seuil du temple.

SCÈNE V

LE COMTE DE LEYDE, JEAN BROER,
GUILLAUME, CORNELIUS, BAUDOUIN,
LES ECHEVINS, LES CHEFS DES GUEUX DE
MER ET DES BOIS, BOURGEOIS, DOMESTIQUES,
QUELQUES DAMES, tous en deuil.

JEAN BROER, s'approchant du comte Baudouin,

Tout est prêt, monsieur le comte !... Êtes-vous prêt
aussi ?

BAUDOUIN.

Oui .

JEAN BRÖER.

Courage !

CORNÉLIUS.

La patrie fera à ce dernier martyr de vermeilles funérailles. Le duc d'Uzeda est à nous, Maurice sera vengé avec ses frères.

BAUDOUIN.

Mercil merci !

Le comte Boudouin entre dans la chambre ardente. Les bourgeois et les gens du peuple arrivent silencieusement par la grille et entrent dans la chapelle.

THÉCLA.

Invisible, perdue parmi ces gens, la proscrire pourra du moins prier avec eux,

Elle entre dans la chapelle.

SCÈNE VI

LA DUCHESSE, puis GUILLAUME.

LA DUCHESSE, à elle-même.

Ainsi je viens demander mon époux à un vieillard dont il a tué le fils. Je réclamerai la liberté à ceux qui ne doivent songer aux représailles !

GUILLAUME, sortant de la chapelle.

Ah ! j'étouffe .. j'ai peur... il me semble que mon frère va se lever dans son suaire en m'appelant son meurtrier. (Il aperçoit la duchesse et pousse un grand cri.) Lucia !

LA DUCHESSE.

Guillaume.

GUILLAUME.

Vous!.. c'est vous !.. (Le regardant, à part.) Lucia!... (Haut et rapidement.) Ah ! madame, quittez ce pays, partez pour l'Espagne... Ici tout vous menace, chaque pas vous rapproche d'un danger. Partez, au nom du ciel, partez !..

LA DUCHESSE.

Merci du conseil, monsieur, mais depuis longtemps, je ne me soucie plus de la vie ; je ne crains plus le danger.

GUILLAUME.

Dans les Pays-Bas, madame, vous êtes entre les mains de votre mari qui vous hait... il le disait.. là, quelques instants avant ce duel, ce terrible duel qui m'a pris mon frère, il di-

sait que, tout-puissant dans les Flandres, si Lucia d'Arcos était en Hollande il ferait justice de Lucia d'Arcos.

LA DUCHESSE.

En vérité ? c'est là le danger ? ni par oubli ni par peur, monsieur le comte, je n'ai jamais, moi, commis de lâcheté.

GUILLAUME.

Une lâcheté !... parce que je vous ai oubliée, dites-vous ? L'oubli ! Oui !... L'oubli !... Et si cet oubli était un devoir ?

LA DUCHESSE, avec fierté.

Un devoir ! En vérité monsieur, laissons là le passé... Sur mon honneur, j'aurais peur d'être forcée de vous mépriser.

GUILLAUME

Me mépriser ! Ah ! madame, pitié ! Vous, me mépriser !.. Laissez-les tous m'accuser, mais vous... mais que Lucia d'Arcos m'épargne du moins.

LA DUCHESSE.

Et pourquoi Lucia d'Arcos ne vous accuserait-elle pas ? Elle qui vous aimait (car je vous aimais, Guillaume), et vous m'avez abandonnée, fuyant cet amour comme on fuit un crime. Et pourquoi ? qui vous donnait le droit de douter de moi et de reprendre le serment tant de fois répété ? Et lorsque le duc d'Uzèda a demandé ma main, pourquoi n'étiez-vous pas là pour répondre : Elle est à moi ?

GUILLAUME.

Ah ! vous n'avez donc pas assez de vos malheurs, pauvre femme, que vous insistiez ainsi pour connaître ceux des autres ? Laissez-moi ! D'ailleurs, me comprendriez-vous ? Qui me comprendrait ? Ah ! tenez, oui, madame, accusez-moi aujourd'hui, je dois me taire. Il le faut ; mais un jour, peut-être, un jour entendrez-vous, quelque part dans l'ombre, le gémississement d'un homme qui vous fera dire : Celui là souffre encore plus que moi.

LA DUCHESSE.

Vous souffrez ? je ne comprends plus ! vous souffrez plus que moi ? Mais vous êtes libre, vous.

GUILLAUME, avec un cri de douleur ironique.

Moi, libre ? libre, moi ?

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous ? pourquoi me regarder ainsi ? Vous me faites peur.

GUILLAUME.

Je me fais peur à moi-même. J'obéis à une volonté qui n'est pas la mienne, je passe comme un maudit dans une vie que je hais.

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous dire ?

GUILLAUME.

Vous me croyez un être pensant, agissant, vivant... je ne suis qu'un esclave; ma vie, je l'ai donnée une certaine nuit, une nuit d'ivresse infinie, que Lucia d'Arcos se rappellerait peut-être, une nuit dans ces jardins de Philippe II qui ne doivent connaître ni les fleurs ni les baisers... Cette nuit, je ne l'ai pas oubliée, je tenais Lucia, celle que j'appelais Lucia, dans mes bras; je lui disais : Je t'aime! et je lui répétais : M'aimes-tu ?

LA DUCHESSE, frissonnante.

Taisez-vous ! taisez-vous !...

GUILLAUME.

A cette heure même, on nous épiait, on nous cherchait. Pour ce sombre roi tout est un crime, même l'amour. Surprise avec moi, Lucia d'Arcos était perdue. Il fallait fuir, et je m'enfuis, moi qui n'aurais pas reculé devant dix épées nues. On me poursuivait, on allait m'atteindre. Tout à coup, devant moi, je vis briller une lumière... D'une porte entre-bâillée sortait un personnage singulier, mystérieux; j'entrai, la porte se referma et je me trouvai dans un autre jardin, des hommes qui m'entouraient m'interrogèrent. J'avais vingt ans alors! j'étais ivre d'amour, car j'aimais... ah! comme on n'aima jamais! et je voyais la souillure au front de ma Lucia, j'entendais la clameur s'élevant autour de cette femme adorée, de ce doux nom, de cette pure image.

LA DUCHESSE.

Guillaume! ah! Guillaume!

GUILLAUME.

Ils me demandèrent, ces hommes, si je voulais au prix de mon existence sauver l'honneur de cette jeune fille dont le baiser frémissait encore sur mes lèvres. La sauver! faire taire les espions! dérouter les conjectures, le silence... le silence, c'est à dire la vie! Je jurai! Oui, j'acceptai un serment, serment terrible, je conclus avec ces hommes un marché sinistre. C'était le prix de votre salut.

LA DUCHESSE.

Mon salut... Mais qui vous demandait ce serment ?

GUILLAUME, à voix basse.

Nos maîtres !

LUCIA.

Nos maîtres ?

GUILLAUME.

Les maîtres du monde. (Silence, on entend une strophe d'un hymne chantée dans la chapelle.) Ils savaient de quel secours leur serait un Harlem! Ils savaient bien quelle proie ils venaient de saisir; ils m'enlacèrent, ils s'emparèrent lentement, sûre-

ment de ma conscience et de ma foi. Ah ! j'aurais dû leur échapper, en finir par un coup de poignard. Mais ils m'ouvraient, ces hommes, comme un monde nouveau, monde de chimères, de rêves insensés, de puissance effrénée ; ils peuvent tant de choses, que ceux qui les servent sont tout-puissants à leur tour. Ah ! l'ambition ! la folie ! j'obéissais, mais j'étais commandais aussi. Esclave, j'étais le maître parfois. L'œuvre gigantesque à laquelle je donnais ma chair et mon âme, me tentait, m'attirait, m'éblouissait ; je devenais altéré de pouvoir comme eux, implacable comme eux, formidable comme eux.

Chant funèbre dans la chapelle.

LA DUCHESSE.

Je voudrais deviner... j'ai peur de deviner.

GUILLAUME.

Ne cherchez pas madame, renoncez à savoir. Ne m'interrogez pas, ne me parlez pas, partez !... Ne suis-je pas déjà assez misérable : j'ai encore la force d'étouffer ce cœur qui tressaille parfois, j'ai l'âpre et féroce courage de tenir ce serment qu'ils m'ont demandé... Mais si vous restez, si je vous vois chaque jour, si je suis obligé de subir la présence de votre mari, si vous me condamnez à ce supplice, qui sait si cette raison qui chancelle pourra survivre, ou si, éperdu, affolé, furieux, je ne tenterai pas un suprême effort et ne vous écraserai-je pas tous en m'écrasant moi-même ?

LA DUCHESSE.

Mais qui donc peut courber et transformer ainsi un homme ?

GUILLAUME.

Deux forces infinies... la peur ou la foi !

LA DUCHESSE.

Es-tu donc prêtre, Guillaume ?

GUILLAUME.

Non, je ne suis pas prêtre, et sans sacrilège je pourrais t'aimer encore....

LA DUCHESSE.

Je ne vous comprends pas, Guillaume ; mais à travers vos paroles je ne vois qu'une pensée : vous m'aimez !.. Je vous accusais, je vous maudissais... Je vous pardonne. J'avais donc raison d'être fidèle à votre souvenir... car je suis restée Lucia d'Arcos, Guillaume !... je l'ai chassé lui, de cette chambre nuptiale où le roi m'avait jetée. Même en l'accusant je bénissais ton nom et le disais tout bas comme une prière. Ah ! que de fois il a voulu me l'arracher, ce nom !.. je le lui disputais, je le cachais à ses espions, à mes duègnes, à ses valets..

Qu'aurais-je fait si l'on m'eût dit que tu m'aimais encore, que tu m'aimais toujours ?

GUILLAUME.

Oui ! je t'aime malgré tout, malgré ces hommes, malgré ce serment, malgré l'inquisition !

LA DUCHESSE.

L'inquisition !.. Ah ! va-t'en ! va-t-en !

GUILLAUME.

Est-ce que je pourrais vous fuir maintenant ? Est-ce que je vais étouffer cet amour qui renaît ?... (Nouvelle strophe de l'hymne) Misérable ! je parle d'amour... tandis que là à deux pas de nous... ce frère que j'ai tué.... Ah ! pacte infernal, je te déchirerai.

Le comte et sa suite sortent de la chapelle.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BAUDOUIN, sa suite, JEAN BROER.

BAUDOUIN.

Tout est fini ! Jean après Etienne, Maurice après Jean de Harlem. Ah ! mes enfants !.. Dieu me les prendra tous !

JEAN BROER, regardant Guillaume.

S'il les prenait tous du moins.

LA DUCHESSE, allant au comte de Leyde.

Vous êtes le comte de Leyde, monseigneur ?

BAUDOUIN.

Oui, madame. Qui êtes-vous ?

LA DUCHESSE.

Monsieur le comte de Leyde, pardonnez-moi si j'accomplis au milieu de ce deuil mon devoir d'épouse : je suis la duchesse d'Uzeda !..

BAUDOUIN.

La duchesse !

LA DUCHESSE.

Le duc d'Albe a fait remettre au conseil de ville des propositions de rançon... Je viens vous demander mon mari et le auver.

BAUDOUIN.

Nous ne pouvons rien dans notre république sans la volonté de tous, madame ; au-dessus de notre noblesse il y a la loi. (Entrée du bourgmestre et des échevins.) Le bourgmestre vous dira

ce que le conseil a résolu. Jean Broer, faites amener ici le duc, maître Cornélius nous l'a réclamé déjà.

Jean Broer entre, par la droite, dans le château.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE BOURGMESTRE, LES ÉCHEVINS, GUILLAUME.

LE BOURGMESTRE.

Le conseil de ville a rendu sa sentence.

BAUDOUIN.

Qu'a-t-il décidé ?

LE BOURGMESTRE.

Nous rejetons avec dédain comme injurieuse la proposition en argent et nous trouvons insuffisant le nombre de prisonniers qu'on nous propose en échange... Le duc d'Albe n'a-t-il pas dit un jour : Une tête de saumon vaut cent têtes de harengs ? Eh bien ! nous gardons notre pêche et serrons nos filets.

LA DUCHESSE.

Mais alors le duc d'Uzèda ?...

CORNÉLIUS.

L'échafaud est prêt, monsieur le comte, et le bourreau attend.

LA DUCHESSE.

Ah !...

GUILLAUME, à part.

Et c'est moi qui l'aurai sauvé !

BAUDOUIN, à la duchesse.

Vous avez entendu madame ! (La duchesse se couvre la tête de son voile. Au bourgmestre.) Le prisonnier est à votre disposition : veuillez me suivre.

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEAN BROER, THÉCLA, sortant de la chapelle

JEAN BROER, entrant par la droite.

Trahison, monseigneur ! le prisonnier a fui.

BAUDOUIN.

Que dites-vous ? c'est impossible.

Thécla sort de la chapelle et écoute.

JEAN BROER, regardant Guillaume.

Quelqu'un l'a fait évader.

BAUDOUIN.

Un traître chez moi !... Messire le bourgmestre, dans une heure je vous le livrerai.

THÉCLA, à part.

Sauvé ! (Bas à Guillaume.) Par quels moyens ?

GUILLAUME, même jeu.

Que m'importe ?

THÉCLA, même jeu.

Ah ! c'est toi !... Mais oublies-tu donc que l'aïeul a répondu du prisonnier sur sa tête ?

GUILLAUME, même jeu.

Je n'oublie rien !...

LE BOURGMESTRE.

Le duc d'Uzédà évadé... Comment nous venger ? Ah ! cette femme.

BAUDOUIN.

La duchesse d'Uzédà ?

GUILLAUME.

Monsieur le bourgmestre, monseigneur, la duchesse a reçu l'hospitalité de notre demeure. Elle est ici sous la sauve-garde de notre honneur.

BAUDOUIN.

En effet, messire. La duchesse est ici chez moi et les comtes de Leyde ne livrent point les femmes.

LA DUCHESSE.

Laissez-moi condamner, monsieur de Leyde.

THÉCLA.

Elle mourrait pour lui qu'elle n'aime pas ?

BAUDOUIN.

Restez, madame, nous ferons respecter notre hôte. Vous êtes libre dans notre maison qui est la vôtre.

LA DUCHESSE.

Merci, monsieur le comte. Mais s'il faut un otage à la cité, je reste et j'attends !

GUILLAUME, à part.

Elle est sauvée !... Si Ramon Cabral arrive à temps, je la défendrai même contre le duc.

BAUDOUIN.

Le traître découvert, nous vous le livrerons, monsieur le bourgmestre, et il nous dira bien où est le duc d'Uzédà ! allez !

Le bourgmestre sort avec Guillaume.

SCÈNE X

BAUDOUIN, JEAN BROER, THÉCLA, LA
DUCHESSÉ.

THÉCLA, à part.

Ils le tueraient ! (S'avançant.) Vous demandez qui a fait évader le duc d'Uzéda ?

BAUDOUIN, voyant Thécla.

Malheureuse ! Encore ici !...

JEAN BROER.

Thécla. Mon enfant !...

THÉCLA.

Vous demandez qui vous a arraché votre prisonnier?... Eh ! bien, c'est...

JEAN BROER.

Tu vas mentir ! Ce n'est pas toi ! Tu étais absente.

BAUDOUIN.

Que voulez-vous dire ?

JEAN BROER.

Je dis qu'elle allait se livrer pour un autre !... Je dis que ce n'est pas elle qui a fait évader le duc d'Uzéda !...

THÉCLA.

Pourquoi ne pas me laisser mourir, pasteur ?

BAUDOUIN.

Elle n'est une Harlem que pour lui. Mais qui donc ?

JEAN BROER, amenant Baudouin sur devant de la scène.

Qui donc ?... Guillaume !

BAUDOUIN.

Jean Broer ! Jean Broer !

JEAN BROER.

Je ne le soupçonne plus, je l'accuse. Voilà longtemps que j'épie sa pensée, que j'étudie ses mouvements, que je surprends avec effroi des paroles étranges, que je suis des yeux ce qui se passe autour de lui. La trahison n'échappe pas longtemps au regard d'un honnête homme. Guillaume trahit son pays et sa famille, Guillaume est en relations avec le duc d'Uzéda par un mot d'ordre, avec le duc d'Albe par un de ces deux hommes à face pâle... Guillaume, valet de l'Espagne, a fait évader le général de l'Espagne.

BAUDOUIN.

Guillaume !... un traître !... Je le savais déjà lâche !... Guillaume, mon petit-fils !

THÉCLA.

Non, non, monseigneur, ce n'est pas Guillaume...

BAUDOUIN.

Vous n'avez point le droit de parler ! Ne vous ai-je point chassée ?...

THÉCLA.

Monseigneur, Maurice mourant m'a pardonné ; ne puis-je donc prier sur le corps de mon frère ?...

BAUDOUIN.

Allez ! (Thécla sort. A Jean Broër.) Jean Broër, si vous vous trompiez, cependant !...

JEAN BROËR.

Je ne puis me tromper. Le coupable, c'est lui !...

BAUDOUIN.

Condamneriez-vous donc Guillaume sans trembler ?...

JEAN BROËR.

Le condamner, monseigneur ?... Si je ne l'ai pas démasqué depuis que je le soupçonne et le devine, c'est que je le revois tel qu'il était jadis, noble, hardi, vaillant. Ah ! ne me dites pas de le condamner, monseigneur... En livrant la tête de l'homme, je croirais faire tomber la tête blonde de l'enfant.

BAUDOUIN.

Vous avez raison. Hélas ! il est le dernier rejeton d'une race loyale... c'est plus qu'un homme que nous jetterions au bourreau, nous décapiterions toute une famille... La maison de Leyde finirait ainsi ! Non !... Guillaume est un traître, mais Guillaume vivra, il faut qu'il vive !... Ses fils ne lui ressembleront point, j'espère, et s'il s'est trouvé un Guillaume de Harlem parmi les descendants de Job de Leyde, le compagnon de Charlemagne, il se trouvera peut-être un autre Job de Leyde parmi les héritiers de Guillaume de Harlem.

JEAN BROËR.

Le conseil des bourgeois est assemblé ; vous avez promis de lui livrer le traître !...

BAUDOUIN.

Soyez tranquille, Jean Broër, nous serons à l'hôtel de ville pour donner tout à l'heure la tête qu'ils demandent à mes-sires les conseillers et les bourgeois. — Quel est ce bruit ?

JEAN BROËR.

C'est maître Cornélius.

BAUDOUIN.

Qu'il vienne !...

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE BOURGMESTRE, LES ÉCHEVINS,
LA DUCHESSE et THÉCLA, entourée des Gueux en armes,
MAGDEL, HANS, PÉPIN.

LE BOURGMESTRE.

Messeigneurs, un corps de cinq mille Espagnols est aux portes de Flessingue ; les galères de Castille nous jettent peut-être une armée sur les dunes. Le peuple se lève... les barricades se dressent... nos arquebuses sont prêtes. Tout pour la besace ! Vivat pour Flandres !...

Grondement du canon dans le lointain.

TOUS.

Vivat pour Flandres !...

JEAN BROER.

Que Dieu vous garde !... Nous serons à votre tête !...

CORNÉLIUS.

Mais ce peuple armé, à qui on a volé la tête du duc d'Uzéda, est là furieux ; il réclame à grands cris celui qui lui a arraché sa vengeance...

TOUS.

Oui ! oui ! Le duc ! le duc !!!

BAUDOUIN, à part.

Allons, fais ton devoir, comte de Leyde ! (Haut.) Le peuple a raison, messire le Bourgmestre : il demande le véritable traître, il demande l'homme qui a fait échapper le duc d'Uzéda. Eh bien ! le voici : c'est moi !...

TOUS.

ENSEMBLE.	{	Vous !	
			JEAN BROER.
		Monseigneur !	
			LA DUCHESSE.
		Monsieur !...	

BAUDOUIN, à Jean Broer, à part.

Arbre déraciné, j'ai fait mon temps !... Laissons la jeunesse fleurir !

LE BOURGMESTRE.

Vous un traître, monseigneur !

BAUDOUIN.

Je répondais du prisonnier sur ma propre tête. N'êtes-vous pas satisfait ? Le comte de Leyde vaut bien le duc d'Uzéda, je suppose ?...

JEAN BROER.

Au nom du ciel !... monseigneur.

BAUDOUIN.

Pas de faiblesses ! venez voir, vous tous, comment on meurt pour un pays après avoir vécu pour lui. Allons, messire Bourgmestre, le peuple attend, il ne doit pas attendre ! Dans notre Hollande, le peuple est roi !...

On entend une grande rumeur et des coups de feu pendant que le vieux Baudouin se dirige vers la rue. — Soudain apparaît entre des soldats espagnols et suivi par ses deux acolytes, Guillaume, pâle et l'air impératif.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GUILLAUME, DON RAMON,
MESSER FABBIO, SOLDATS ESPAGNOLS.

GUILLAUME.

Arrêtez !... arrêtez !... Vos Flamands sont vaincus, la ville est à nous, le comte de Leyde appartient à l'Espagne. Je suis le maître ici !...

BAUDOUIN.

Qui donc commande chez moi ?...

RAMON, dépliant une dépêche scellée de cire rouge.

Au nom de Philippe II et de la sainte Inquisition, par la volonté du duc d'Albe, Guillaume de Harlem, comte de Gravelines, est nommé gouverneur des provinces des Bouches-de-l'Escaut.

BAUDOUIN.

Guillaume de Harlem, gouverneur pour le roi Philippe, sur le sol de la Hollande...

Il est saisi d'un tremblement convulsif au milieu du silence général.

THÉCLA.

Mon frère !

BAUDOUIN.

J'ai trop vécu !

JEAN BROER.

Monseigneur...

BAUDOUIN, le repoussant.

Qu'avais-je fait ? Famille maudite !... Guillaume !... Espagnol !... Judas !... Judas !...

Il tombe.

DON RAMON, montrant Guillaume écrasé, mais impassible.
Bien !

FABBIO.

Très-bien !

ACTE CINQUIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Au fort Lamman, devant Leyde. — Porte à droite. — Croisée au fond. — A gauche quelques escabeaux, une table (1574.)

SCÈNE PREMIÈRE

SOLDATS ESPAGNOLS, PÉPIN, HANS, MAGDEL,
avec deux femmes, parmi des prisonniers hollandais que des soldats entourent. Au fond à droite, des soldats ont roulé des tonneaux de bière et boivent. DON DIÉGO.

DIÉGO, entrant.

Où sont les prisonniers ? (Apercevant Magdel.) Eh ! c'est ma friponne de Flessingue ! viens-tu acquitter ta dette, la belle enfant ?

MAGDEL.

Comment, marquis, vous n'êtes point pendu ! j'en suis fort aise ! Je mets mon père et moi sous votre protection !

DIÉGO.

Je passe ma vie à te protéger. Ta figure me plaît. Je suis enchanté de t'avoir retrouvée ! Ecoute, si nous n'avions pas pour nous désennuyer dans vos marais, les joues des filles blondes, le métier ne serait pas tenable ! Vrai Dieu ! je t'aime !

MAGDEL.

Oui-dà !

DIÉGO.

Par les martyrs de Valladolid ! je t'aime ! je suis peu fortuné, mais bien fait. J'ai quinze ans par oreille. Je suis gen-

l'homme et ne me découvre pas devant le roi. Mes ancêtres furent à Java pour le noble commerce des épices. Je devrais être général et assiéger Leyde en personne, si la faveur n'allait droit à vos Flamands, à votre Guillaume de Harlem, qui nous commande, qui commande à son ancien chef, le duc d'Uzèda, quand il devrait lui obéir et nous obéir... Bref, mon blason, ma personne, * les lauriers que j'ai moissonnés au Mexique * et ceux que je récolte en Flandres, tout cela est à toi. Veux tu m'épouser ?

MAGDEL.

Vous êtes fou !

PÉPIN.

Épouser Magdel !

HANS.

Mon ogre de tulipes !

DIÉGO.

La guerre me lasse, je prendrais volontiers un fonds de boutique en Hollande et une boutiquière fraîche et rose comme toi.

MAGDEL.

Vous raillez !

DIÉGO.

Non ! sur la tête des douze preux ! La poudre altère, j'ai soif de bonheur.

MAGDEL.

Voulez-vous que je vous épouse, marquis ? Eh bien ! retournez à Séville. J'irai vous y retrouver.

DIÉGO.

Tu te moques de moi !

MAGDEL.

Non, mais tant que vos capitans espagnols seront ici, je resterai fille. Il faut bien soigner les blessés que font vos arquebuses.

DIÉGO.

Je connais des Espagnols sans blessures qui s'arrangeraient bien de ces soins-là.

UN REITRE.

A ta santé !

UN AUTRE.

A l'Espagne !

LE PREMIER REITRE.

Ils n'ont que le houblon, mais il est bon.

* Coupé après la première représentation. — On remplace par : *les lauriers que j'ai récoltés en Flandres.*

HANS, à Pépin.

Ah ! maître Pépin !... Après avoir dévoré mes tulipes, c'est ma bière qu'ils boivent en se léchant les moustaches ! Voyez ces tonneaux ? Ah ! les bandits ! les bourreaux !

PÉPIN.

Vous criez quand on vous pendra, maître Hans, patience.

HANS.

Au moins, si j'en avais tué quelques-uns par avance à coups d'arquebuse ! Ils laissent couler, tenez, comme un ruisseau, une bière de première qualité, sauvages !...

PÉPIN.

A quelque chose malheur est bon, Maître Hans, voilà redevenu un franc Hollandais !

HANS.

Une brasserie si bien achalandée ! Je suis ruiné, volé, assassiné.

Entre Guillaume.

DIÉGO.

Silence !...

SCÈNE II

LES MÊMES, GUILLAUME, OFFICIERS.

GUILLAUME, entrant, des papiers à la main.

Que se passe-t-il ici ?

HANS, s'avançant vers Guillaume.

Ah ! un Harlem ! Harlem parmi les Espagnols ! Je suis sauvé !

DIÉGO, à part.

Le Hollandais ! Louveteau apprivoisé, j'aime mieux les vrais ennemis !

HANS.

Vous, seigneur comte, vous allez me sauver. Vous pouvez tout ! vos soldats ont bu ma bière, ils ne veulent pas boire mon sang !

GUILLAUME.

Je ne puis rien pour vous ! (A part.) Je ne puis rien encore.

HANS.

Mais je suis perdu, écartelé ! Ah ! les bandits ! Ils me prennent tout ! Ils me volent tout ! Pépin avait raison !...

UN OFFICIER.

Emmenez les prisonniers, et fusillez à l'instant tous ceux qui ont de la poudre aux mains.

GUILLAUME.

Les fusilier ?

L'OFFICIER.

L'ordre du maréchal est formel ! pas de quartier !

Guillaume reste accablé.

HANS, qu'on emmène.

Vivent les Gueux ! vive la Hollande ! vive la liberté !

DIÉGO, bas à Magdel.

Un officier de Philippe II n'a que sa parole : Tu seras sauvée, la belle enfant !

MAGDEL.

Mon père et moi ?

DIÉGO.

Toi et ton père, je m'en charge.

MAGDEL.

Brave caporal !...

DIÉGO.

Si tu m'appelais mon officier par distraction.

MAGDEL.

Je serais trop distraite.

Diégo et l'officier sortent derrière les prisonniers.

TOUS, en dehors.

Vivent les Gueux ! vive la Hollande !

On entend une détonation.

SCÈNE III

GUILLAUME, seul, puis JEAN BROER.

GUILLAUME, seul devant une lampe.

Ils meurent bravement, même les plus timides ! De pauvères comme ces gens-là se font tuer pour leur patrie qui ne les nourrit pas toujours ! C'est beau cela, le sacrifice ! Ah ! c'est qu'ils l'aiment !... ils l'aiment comme j'aime cette femme, retrouvée après tant d'années, et qui m'a fui, mais que je rejoindrai. (Dépliant des papiers qu'il tient à la main.) Ces papiers trouvés sur le cadavre d'un espion, ces papiers, avec quelle fièvre je les ai lus ! Il serait possible, en vérité ?... Là, dans un mot d'ordre, tiendrait l'affranchissement, la délivrance !... Si ce message mentait ?... (On entend une vive fusillade rapprochée, un

homme s'élance dans le fort, poudreux, les vêtements en désordre, ensanglanté, suivi par deux ou trois soldats. C'est Jean Broer.) Qui vient là ?..

Il cache les papiers dans son pourpoint.

JEAN BROER, regardant Guillaume.

Je te cherchais !...

GUILLAUME fait signe aux soldats de sortir.

Vous, Jean Broer ?...

JEAN BROER.

J'ai voulu te voir une dernière fois avant de mourir, car les soldats vont m'égorger comme ils égorgent nos frères ! Je veux que mon dernier soupir soit un pardon ou une malediction suprême. Je t'ai aimé, tu as été mon enfant ! Je t'avais élevé pour la chère patrie assassinée. Je voulais faire de toi un soldat du droit, un citoyen. Cette fierté civique, je la voyais éclater dans chacun de tes regards, dans ta voix qui disait si bien, si haut, si bravement : Liberté ! Tu nous a trahis ! tu nous a livrés ! tu t'es donné à l'Espagne ! tu as vu ou fait mourir les tiens, et pourquoi ?... pourquoi ?... pour une femme, pour une étrangère, pour la maîtresse !

GUILLAUME.

Ah ! respectez-la cette femme, pasteur, ce n'est pas elle...

JEAN BROER.

Non, tu as raison, elle ne te demandait pas tant d'infamies pour se donner à toi !... Elle t'aimait !... Eh bien ! il fallait combattre son époux, au lieu de t'en faire le laquais ! Ah ! mais que t'avait fait la patrie, Guillaume, que t'avait-elle fait ? Si tu pouvais voir Leyde, dont je sors ! Le sang de la famille du comte Baudouin se révolterait peut-être en toi ! Plus de pain depuis huit jours ! La famine partout ! Plus de dix mille personnes mortes de faim, des femmes, des enfants, — des enfants !...

GUILLAUME.

Eh ! que Leyde se rende !

LE PASTEUR.

Les Espagnols se rendent, nous mourons, nous ! Sais-tu ce que le bourgmestre a crié aux combattants affamés : « Vous avez faim ? Eh bien ! dévorez votre bras gauche et combattez du bras droit ! »

GUILLAUME.

C'est la folie de la mort qui les pousse !

JEAN BROER.

Oui, la folie du martyre ! (On entend une fusillade et des cris.) Entends-tu ce bruit ? Ce sont des Hollandais qui meurent ! ce sont des confesseurs de la foi qui tombent ! ce sont nos

frères qu'on fusille ! (Nouvelle détonation.) Guillaume de Harlem, est-ce vous qui avez commandé le massacre ?

GUILLAUME.

Le maréchal Valdès ne veut qu'on fasse grâce ni merci !...

JEAN BROER.

Exterminez donc ! Tuez ! tuez ! ce sang retombe sur ta tête ! (Cinquième détonation.) Mais tu n'entends donc pas ? Il y a peut-être ton aïeul parmi ces martyrs, le comte Baudouin de Leyde, dont la mort n'a pas voulu et qui combat toujours : il combat contre toi et, tout à l'heure, j'irai présenter cette poitrine aux balles espagnoles et je dirai : C'est Harlem qui tue le pasteur de la maison Harlem !

GUILLAUME, Sévère.

Pasteur !... pasteur !...

JEAN BROER.

Je le dirai, bourreau ! je le dirai si haut que le Dieu d'Israël à la fin m'entendra !

On entend les Flamands chanter une strophe des psaumes de Marot.

CHŒUR.

Entends à ce que je crie,

Je te prie,

O mon Dieu ! Exauce-moi !...

Nouvelle fusillade.

Ils tombent toujours !... Ils renaissent toujours !... Ah ! ce sang !... (Septième détonation) ! Je te marquerai du moins au front de celui que tu as fait couler !

Il ensanglante ses doigts à la blessure de son front et s'élève menaçant vers Guillaume.

GUILLAUME.

Non ! non ! ah ! non, vous ne mourrez pas, Jean Broer... mon père sera sauvé !... vous ne savez pas !... l'heure approche !... vous maudissiez Lucia ?... Vous l'accusiez tout à l'heure ?... C'est elle qui me délivre ! c'est son amour qui me rachète... C'est sa présence qui me donne la force !... mais vous saurez tout !... dans quelques heures, plus tard !

Le chœur continue dans la coulisse la psalme de Marot.

LE CHŒUR :

Du bout du monde, mon âme

Ne réclame

Ne réclame autre que toi *

* A la représentation ces psaumes sont remplacés par un couplet du *Wichelms lied*, S'adresser pour les paroles et la musique à M. Masson, souffleur.

JEAN BROER

Ah ! plus tard ! toujours plus tard ! Mais tu n'entends donc pas ? tu ne comprends donc pas ?... Ils meurent ! Ces psaumes, qu'ils envoient au ciel de Flandre, hymne de sacrifice et de délivrance, seront les derniers ! Ils meurent. Guillaume ! nos frères meurent ! ah ! voyous, c'est impossible !... il y a encore quelque chose de hollandais dans ta poitrine !... Regarde-moi, là, bien en face, dans les yeux, tu veux te venger, n'est-ce pas ?... dis ?... A la fin, cette tyrannie te pèse ?... tu as soif comme nous de justice, d'affranchissement, de liberté ?...

GUILLAUME.

Jean Broër... écoutez, Jean Broër. (Montrant les papiers qu'il tire de son pourpoint). Oui, c'en est trop !... demain... ce soir.. J'ai là entre les mains le moyen... (Apercevant les officiers espagnols qui rentrent.) Mon Dieu !...

Il s'arrête et cache ses papiers de nouveau.

JEAN BROER, avec rage.

Toujours muet !...

Entrent don Diégo et des officiers.

SCÈNE IV

JEAN BROER, GUILLAUME, OFFICIERS.

GUILLAUME, montrant Jean Broër.

Emmenez ce prisonnier ! vous m'en répondez !

DIÉGO.

Faut-il le faire pendre ?

JEAN BROER.

Ton gilet, c'est mon calvaire ! . (A Guillaume.) Adieu... c'est une belle mort que je demandais. Comte de Harlem, merci !...

Il sort.

GUILLAUME, bas à Diégo.

Ne touche pas à un cheveu de la tête de cet homme ! il est utile qu'il vive.

DIÉGO.

Ah bah !

GUILLAUME.

Il mourrait heureux... Ah ! patrie !..

GUILLAUME.

Diégo, le duc d'Uzéda est au fort du vieux Rhin. Je l'attends ici ! Ah ! envoyez-moi ce matelot flamand qui nous sert d'espion ; Je veux lui parler... Allez !...

DIÉGO.

Par mes ancêtres, obéir à celui-ci, c'est déroger !..

Il sort.

SCÈNE V

GUILLAUME, seul, puis PETEGHEM.

GUILLAUME.

Si ce message n'a point menti et si les Gueux font leur devoir, Lucia d'Arcos sera veuve cette nuit !...

Entre Peteghem.

PETEGHEM.

Tout pour la besace !

GUILLAUME.

Tout par la besace !

PETEGHEM.

Et que ne fait-on pour elle, corps d'une quille ! Un Hollandais revêtir cette souquenille castillane, se passer autour du corps cette écharpe rouge comme le sang qu'ils versent et se faire espion ! Bombe et tonnerre !... Mais on sert son pays comme on peut, monsieur le comte de Harlem le sait aussi bien que moi !...

GUILLAUME, qui écrivait quelques mots.

Laissons cela !... Ecoute, maître : nous risquons tous notre vie cette nuit !...

PETEGHEM.

La mienne est si peu de chose !...

GUILLAUME.

Si je meurs, je veux du moins que ma sœur soit sauvée.. Tu connais sa retraite et je sais que tu as pris soin d'elle.

PETEGHEM.

On a fait son devoir, voilà tout !

GUILLAUME.

Eh bien ! apprête une barque... Emmène Thécia à bord de ta felouque, et demain quand mademoiselle de Harlem sera en sûreté, pars pour Dordrecht, pour Dordrecht, tu entends ?

La duchesse d'Uzéda s'y est arrêtée. Si tu ne me revois pas à Dordrecht tu diras à la duchesse que je suis mort en prononçant son nom.

PETEGHEM,

J'obéirai.

GUILLAUME.

Va... Et tu as raison, maître, tout pour la besace !

SCÈNE VI

GUILLAUME, THÉCLA, PETEGHEM.

THÉCLA, entrant.

Guillaume, tu es encore là !... Dieu soit béni !..

GUILLAUME.

Thécla ! ah ! par la mort !... que viens-tu faire ici ?

THÉCLA.

Tu es perdu, Guillaume, si tu ne fais pas... On a pu te cacher ce qu'on m'a révélé à moi Hollandaise !.. Les Gueux, cette fois, tentent un effort suprême... Le Taciturne a obtenu des Etats que les grandes écluses de Rotterdam fussent ouvertes : le long de l'Yssel en seize endroits, les digues sont rompues ! on submerge à la fois tout une province, on engloutit toutes les plaines !... Mieux vaut noyer son pays, ont-ils dit, que de le perdre.

GUILLAUME.

Ah !... c'est grand... c'est beau !...

THÉCLA.

Les digues rompues, la mer emporte, envahit tout... c'est la perte de l'Espagne en Hollande !

GUILLAUME.

Ils y périront tous !...

THÉCLA.

Ceux qui voudront fuir, les assiégés, dans les barques, leur donneront la chasse.

PETEGHEM.

Comme à des requins.

GUILLAUME.

Je sais cela, te dis-je, je le sais ! l'heure est venue.. je suis libre, Thécla !... libre... Allons, viens, fuyons !.. (A Peteghem.) Ta barque !.. Et le duc que j'oubliais...

THÉCLA.

Le duc!... Tu attends le duc ici, Guillaume?

GUILLAUME.

Je l'attends!

THÉCLA.

Que veux-tu faire? Tu médites quelque projet terrible?

GUILLAUME.

Il a tué mon frère... il a flétri l'honneur de Leyde et de Harlem!

THÉCLA.

Tu veux le tuer?

GUILLAUME.

Non!.. l'enfermer ici de mes mains, lui dire en face combien je le hais, et le laisser mourir!

THÉCLA.

Guillaume!... Tu ne feras pas cela, Guillaume, ce serait affreux, ce serait lâche!...

GUILLAUME.

Thécla, je lave notre blason sali, je venge notre patrie torturée, j'efface la honte et j'arrache Lucia à son bourreau. Laisse-le mourir et pars!..

THÉCLA.

Le laisser mourir!.. non, non... Ah! tu as bien renié ton pays pour elle, je veux mourir avec lui comme tu veux vivre avec elle. Tu te venges de lui! eh bien! ma mort est ma vengeance à moi!..

GUILLAUME.

Thécla!.. je l'ai sacrifié, condamné! fuis!.. je t'en conjure!..

THÉCLA.

Je te dis que je veux mourir!

GUILLAUME.

Mais il est perdu!... perdu, te dis-je!

THÉCLA.

Eh bien!.. perdue avec lui et perdue par toi, c'est bien!.. je suis heureuse!..

GUILLAUME.

Sacrifice de l'amour!... Thécla, à tout prix, je le sauverai!
(Le duc paraît.) Lui!..

THÉCLA.

Fuis, don Alphonse, fuis.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DUC D'UZÉDA.

LE DUC, à Thécia.

Vous ici !..

Il saisit Thécia dans ses bras, tandis que Guillaume vient se placer devant la porte.

GUILLAUME.

Elle et moi.

LE DUC, à Guillaume.

Vous me mandez ? Moi aussi je voulais vous voir. Comment, à l'heure où Leyde peut faire une sortie, vos soldats quittent leurs retranchements ! Voilà d'étranges ordres, en vérité, et vous êtes un singulier chef.

GUILLAUME.

N'est-ce pas ? Ah ! c'est que tout est fini maintenant... Duc d'Uzéda, la duchesse vous disait en Espagne qu'elle ne serait jamais à vous, parce qu'elle en aimait un autre. Eh bien !.. l'homme qui aimait Lucia d'Arcos avant son mariage est devant vous !

LE DUC.

Que dit-il ?

GUILLAUME.

L'homme qui l'a aimée après son mariage et qui en est aimé, c'est moi !..

LE DUC.

Toi !..

GUILLAUME.

Oui ! j'aime ta femme !.. je l'aime d'un amour farouche qui fait ma vie. Je l'aime, je l'enlève et je la venge !.. Elle t'a fui, craignant, non ton courroux, mais mon amour... elle est à Dordrecht, et j'irai l'y rejoindre !

LE DUC.

Misérable !..

GUILLAUME.

Demain je serai auprès d'elle... toi... tu mourras ici !.. Comment ?... tu es perdu !.. Tu m'appartiens !.. ton armée, te soldats, ton Espagne, sont à la merci de la Hollande.

LE DUC, tirant son épée.

Traître.

THÉCLA.

Ah ! don Alphonse !

GUILLAUME, tirant son épée

Il ne restait plus qu'un sentiment dans mon âme, vois-tu, c'était l'amour !.. J'avais voulu oublier Lucia, je m'étais livré, vendu. Mais tout s'est écroulé à sa voix, projets de pouvoir, serments faits à ces hommes, à ce saint-office, ton maître... Jé me suis retrouvé, j'ai senti mon cœur battre... pour l'arracher à toi, je t'ai arraché la victoire!... elle a été pour moi la vertu, le devoir, la patrie, ah !.. enfin j'ai mon heure !

LE DUC

Ton heure?... Tu vas mourir !

THÉCLA.

Ah ! grâce !

GUILLAUME, ferreillent.

Assassin de mon frère, tu veux donc que je venge Maurice ?

LE DUC.

Je veux que tu le rejoignes !

THÉCLA.

Mon Dieu !

GUILLAUME.

Mais fuis donc, Thécla !.. Lucia m'attend. Ma vengeance est là-bas, Thécla.

THÉCLA.

Ah ! les malheureux !

LE DUC.

Tu es mort !

GUILLAUME, le blessant.

Allons donc !

LE DUC, laissant tomber son épée.

Malédiction !...

THÉCLA.

Blessé !... Ah ! Guillaume...

GUILLAUME, jetant son épée.

Thécla !... insensé !... Nos frères m'attendent... Eh bien ! on te sauvera malgré toi, ou vous mourrez ensemble, puisque tu veux mourir !...

Guillaume sort.

SCÈNE VIII

LE DUC, THÉCLA.

LE DUC.

Misérable

THÉCLA.

Il t'a blessé!... Ah! don Alphonse!

LE DUC.

Ce n'est rien... Il faut sortir d'ici, maintenant. (Courant à la porte de gauche.) Fermée!... (Courant à droite.) Tonnerre et sang! ces portes sont de fer!...

THÉCLA.

Nous sommes perdus, va!

LE DUC, allant à la fenêtre.

Trente pieds de haut!... enfermés là!... Quel est ce bruit?...

THÉCLA.

Miséricorde de Dieu! la rupture des digues commence!

LE DUC.

Les digues! les digues rompues!...

THÉCLA.

Eh! ce ne sont plus les Gueux qui combattent votre armée, c'est la mer... l'irrésistible mer!

LE DUC.

Je comprends tout, enfin!... (Il court à la fenêtre.) Là-bas ces lames... l'Océan... Ah! plaine immense!... Au secours!... à moi!... par ici!...

THÉCLA, désolée.

Il ne me voit même pas...

LE DUC.

Ce n'est pas la vie que je veux... mais il est peut-être encore temps de sauver l'armée!... cette armée que je commandais et qu'il a livrée!... notre armée d'Espagne!... Je suis déshonoré!... on me croira traître... on me dira son complice!... le roi m'appellera félon! (Il court à la fenêtre.) Le lâche!...

THÉCLA.

Rien pour moi... rien!

LE DUC.

Au secours!... Je le vois encore là-bas... son cheval a de l'eau jusqu'au poitrail. Il fuit, parbleu!... et pas une arme pour l'atteindre!... (Il érie.) Je te l'abandonne, cette femme!... prends-la, ta Lucia!... mais laisse moi sauver l'armée!... sauver mon honneur de soldat!...

On entend un bruit sourd comme un coup de canon au loin, puis le bruit se rapproche peu à peu et devient plus terrible ; à la fin des cris lointains et confus.

THÉCLA.

Ah ! don Alphonse ! mais regarde-moi donc !... Tu ne sais donc pas que je meurs pour toi ?...

LE DUC, se jetant à genoux.

Oui, tu es noble, tu es héroïque, pauvre et chère enfant !... Oh ! pardonne-moi, Thécla !... Tiens, je suis fou !... Tu es là, tu te sacrifies, tu veux ta part de ce tombeau où il m'enferme, et tu parles de vengeance, et je songe à lui, et je songe à cette femme que je n'ai jamais aimée .. Vois-tu, Thécla, je t'ai reniée, je t'ai torturée, je t'ai perdue, et pourtant je t'aimais !... Mourir, toi !... ce serait injuste !... Mourir, non !... nous sortirons de ce piège infâme, vive Dieu !... (A la fenêtre.) Par l'enfer ! c'est une mer qui vient !...

THÉCLA.

Les lames de l'Océan !...

LE DUC.

Les voilà !... les voilà !... Ah ! c'est horrible !...

THÉCLA.

« Eh bien ! don Alphonse, nous mourrons ensemble !... et je la bénis cette mort qui t'arrache un mot de pitié, un mot d'amour !... * »

LE DUC.

Ma bien-aimée Thécla !... je te sauverai !... Un espoir... une barque !... Enfin !... Ah ! les flots la roulent... (Il crie au dehors.) Par ici !... au secours !... il y a une femme ici !...

UNE VOIX, au dehors.

Impossible, nous chavirons !...

LE DUC, toujours à la croisée.

Pitié pour une femme !... approchez !... Au secours !... Tout ce que je possède pour la sauver !...

THÉCLA.

Me sauver !... Ah ! don Alphonse ! pourquoi vivre ?

LE DUC.

On voit la barque effleurer le bord de la fenêtre. Peteghem la conduit. Pourquoi ?... Pour t'aimer ! (A la barque.) Courage !... Ap-

* Coupé à la représentation.

prochez ! . . (Les lames déferlent à la hauteur de la fenêtre.) Elle seulement... Sauvez-la !...

Il prend Thécia à mi-corps, l'emporta vers la barque.

THÉCLA, se débattant.

Jamais... non jamais sans toi !...

Peteghem enlève Thécia.

LE DUC.

Elle est sauvée !...

THÉCLA, au dehors

Don Alphonse !... don Alphonse !...

La barque passe devant la fenêtre et disparaît avec Thécia.

LE DUC ; au moment où il va franchir la fenêtre, une lame le repousse.

Je suis à toi, Thécia !... (Il recule devant l'eau qui tombe menaçante.) Perdu ! . . Non... je la rejoindrai. — Dieu ou Satan, je suis à vous maintenant, si je puis me venger avant de mourir !



SEPTIÈME TABLEAU

Un petit salon dans le château du comte de Leyde. Portes à droite et à gauche fenêtre à ogive dans le fond. On entend passer joyeusement le peuple, retentir des cris, des détonation de fête. Coucher du soleil sur les vitraux.

SCÈNE PREMIÈRE

DON RAMON, MESSER FABBIO.

Ils sont d'abord près de la fenêtre et regardent sur la place où les Hollandais chantent sur l'air du *Dixième Denier*.

Victoire aux Gueux et vive Orange !
L'Espagnol fut mauvais devin.
Il n'est pataud qui ne se venge.
Buvons bière et brandevin.
Flambons les gerbes de la grange.
Nassau, plus de sang, du vin !

FABBIO.

Ils chantent ! Les hérétiques allument le feu de joie.

DON RAMON.

Joie impie !... C'est à Guillaume de Harlem pourtant qu'ils doivent ce triomphe.

FABBIO.

Le comte Baudouin attend son petit-fils.

DON RAMON.

Nos frères aussi l'attendent.

FABBIO.

Ont-ils pu traverser cette foule ?

DON RAMON.

Ils l'ont évitée. Ils l'eussent bravée. Les hommes de la foi vont et ne s'arrêtent pas.

FABBIO.

Guillaume de Harlem espère trouver ici le pardon et l'oubli.

DON RAMON.

Il y trouvera le châtiment.

Les deux acolytes sortent.

SCÈNE II

GUILLAUME, entrant avec la duchesse, puis DON
RAMON et FABBIO.

GUILLAUME.

Chère maison ! maison déserte !... Le maudit est-il encore de la famille ? oui, je rentre chez moi tête haute ! L'aïeul a oublié le passé ! Je lui ai rendu, pour le consoler dans sa solitude, sa fille, ma sœur Thécia. (Il se met à genoux devant Lucia.) Lucia, nous sommes sauvés maintenant. Avec moi les dangers ne t'ont pas effrayée. Nous fuirions encore que tu me pardonnerais, n'est-ce pas ?

LA DUCHESSE.

Oui, et je te suivrais... Dis-moi encore que tu m'aimes ? Guillaume !... Guillaume comprends-tu cela ? Six ans d'isolement, de séparation ? Et puis l'amour, le vaste amour, comme autrefois dans notre Espagne ! Et dire que j'ai désespéré, que j'ai voulu mourir. Désespérer, cela est méchant ! Je t'ai retrouvé ! N'est-ce pas ? maintenant, que nous ne nous quitterons jamais ?

GUILLAUME.

Jamais ! Ah ! bien-aimé de mon âme ! Un tel amour dans le cœur, et devant nous l'avenir... oui, je t'aime ! Mais dès demain, il faudra fuir encore... J'ai frété un navire qui nous conduira en Angleterre. Là, encore, la terrible puissance à laquelle je me suis donné me poursuivra, m'atteindra peut-être ! Va ! ils n'abandonnent point leur proie si facilement ; ils savent la saisir partout ! Mais je ne demande qu'un mois, une semaine, un jour, pour t'aimer sans frayeur et de toute l'immensité de mon désir.

Ramon Cabrol et messer Fabbio apparaissent suivis de deux autres acolytes, ils portent une longue houppe noire.

LA DUCHESSE.

Mais que te veut-elle donc enfin cette puissance implacable ?

GUILLAUME.

Elle viendra me demander l'âme et le cœur que je leur avais livrés, qui t'appartiennent et que je te rends!... O Lucia! laisse-moi te regarder encore! C'est le ciel que je vois dans tes yeux qui m'enivrent, je vis à la fin.. je vis... je sors de ma nuit... Ah! le banni que j'ai été, l'exilé du bonheur, le proscrit de l'amour, souris-moi, répète-moi que tu m'aimes! nous changerons de nom, vois-tu? De Londres, nous irons plus loin... Ils perdront nos traces... Et quels jours! quels jours d'amour infini, profond et doux comme ton âme. Que tu es belle, Lucia! Elle n'est plus là, la main de fer qui pesait sur toi... Tu peux m'aimer. Le duc est mort, tu es libre, libre, entends-tu? Et je serai ton époux devant Dieu, maintenant, aujourd'hui, toujours...

Ramon Cabral et Fabbio posent la main sur l'épaule de Guillaume.

LA DUCHESSE, se lève et poussant un cri.

Ah!

GUILLAUME.

Misère de moi! Ce sont eux!

DON RAMON.

Frère de Harlem es-tu prêt?

LA DUCHESSE.

Mon Dieu!

FABBIO, aux deux estafiers.

Enmenez cette femme!

LA DUCHESSE.

Nous séparer!... Ils vont le tuer! je le défendrai!

On l'entraîne.

GUILLAUME.

Lucia!

Il va pour s'élancer, Ramon lui barre le chemin.

RAMON.

Tu avais juré d'être à nous... Tu avais accepté le pacte... Cadavre aux ordres de celui qui l'aime, quand celui-ci le veut, comme il le veut.

GUILLAUME.

N'ai-je pas obéi?

FABBIO.

Non!

GUILLAUME.

J'ai cependant épargné la vie de l'homme qui avait déshonoré ma sœur...

MESSER FABBIO.

Oui, mais en hésitant !

GUILLAUME.

J'ai refusé d'assister mon frère dans son duel !

RAMON.

Oui, mais en frémissant.

GUILLAUME.

J'ai sauvé son meutrier ; j'aurais livré, pour sauver sa tête, celle de mon aïeul !

FABBIO.

Oui, mais le cœur saignant de rage.

GUILLAUME.

Ce frère, je l'ai tué, c'est moi qui l'ai tué, mon aïeul m'a maudit... Tous les miens. je vous les ai sacrifiés, tous...

RAMON.

Oui, mais tu les as pleurés ! Tu nous as trahis...

FABBIO.

Tu as fait périr six mille hommes de l'armée du Roi et de l'Eglise ; tu as failli, tu as mérité la mort.

GUILLAUME.

C'est donc cela ? C'est cela, vous voulez m'assassiner ?

FABBIO.

Nous t'avons condamné !

RAMON.

Condamné à mourir flétri.

FABBIO.

A mourir par la corde !

GUILLAUME.

Jamais ! je veux vivre ! Allons donc, mourir maintenant ? Je l'aime ! je ne veux pas mourir ! une arme !... (Allant au fond du théâtre, à la fenêtre où l'on voit briller une grande flamme.) A moi, les Gueux ! à moi ! On assassine ici !

RAMON.

Ils arriveront trop tard !

GUILLAUME.

Oui, vous avez raison, je suis perdu ! D'ailleurs, après vous, à combien faudrait-il disputer mon existence ? Ah ! c'est la mort ! Vous m'atteignez ici, chez moi, en plein bonheur, en pleine ivresse ? Soit ! je me suis vengé, vengé de vos

maîtres, je leur ai un moment échappé; votre édifice de ruse et de cruauté, je l'ai brisé de ma main ! Votre valet vous a frappé au cœur ! Il y avait encore en lui une flamme : *Par tous les chemins, à un seul but*, dites-vous ? C'est votre cri ! ça été le mien. Cherchez autour de Leyde votre armée d'Espagne... (On entend les chants des *Hollandais*.) Écoutez ces cris... C'est la Flandre qui renalt délivrée de ses bourreaux. Elle est libre ! vous pouvez frapper ! je vous brave et je meurs heureux !

Les quatre acolytes entourent Guillaume et l'étranglent pendant qu'on entend sur la place le bruit de la fête. Les acolytes s'écartent laissant voir le cadavre de Guillaume, une corde au cou. Jean Broër se précipite dans la salle suivi de Baudouin, de Thécia et de la duchesse, de Peteghem et des Gueux.

SCÈNE III

LES MÊMES, BAUDOUIN, JEAN BROËR, THÉCLA,
puis PETEGHEM ET LES GUEUX, portant des torches et
des drapeaux.

JEAN BROËR.

Grand Dieu ! un meurtre !

THÉCLA.

Mon frère !

LA DUCHESSE.

Guillaume !

BAUDOUIN, tombant à genoux devant le cadavre de son petit-fils.

Mort ! Le dernier de ma race ! famille éteinte ! mon fils !
(Se relevant terrible et se tournant vers les acolytes.) Au nom de la République on va faire justice !

DON RAMON.

Au nom de notre ordre et de Dieu, *, justice est faite !

PETEGHEM, et tous.

‡ La justice du peuple commence ! *** A mort ! au gibet !
à mort !

* A la représentation on dit : *Au nom de l'Inquisition*.

** Coupé par la commission d'examen.

JEAN BROER.

Un dernier martyr !... Mais l'œuvre d'affranchissement est achevée. (Lueur de feu de joie à travers les carreaux colorés de la fenêtre.) Après la flamme des bûchers, brille, flamme de la liberté !

BAUDOUIN ET JEAN BROER.

Vive la patrie !

TOUS.

Vive la Hollande !

Les Gueux, agitant leurs drapeaux et leurs armes, entourent les affidés qui, les bras croisés sur la poitrine, sont debout à côté du cadavre de Guillaume. Au fond Baudouin, dont les torches éclairent la barbe blanche, la main dans la main du pasteur. La duchesse et Thécia agenouillées devant le mort. Tableau. — On entend dans le lointain le chœur joyeux des Hollandais.

FIN

NOTE

La scène du sixième tableau (cinquième acte), entre Guillaume et Jean Broër, se terminait primitivement d'une autre façon. Au moment où Guillaume allait parler à Jean Broër, entraient par la gauche don Ramon et messer Fabbio, silencieux. Guillaume s'arrêtait, appelait les soldats.

GUILLAUME, à Diego, entrant avec des officiers.

Emmenez ce prisonnier ! (Bas.) Ne touchez pas à un cheveu de sa tête, etc. (*Sortie de Jean Broër, comme elle est indiquée.*)

GUILLAUME, DON RAMON, MESSER FABBIO,
OFFICIERS ESPAGNOLS.

MESSER FABBIO.

Frère, avez-vous remarqué ces feux allumés du côté de l'ouest ?

GUILLAUME.

Je les ai vus, messer Fabbio.

MESSER FABBIO.

Savez-vous ce qu'ils signifient ?

GUILLAUME.

Peu m'importe !

MESSER FABBIO.

Les insurgés de La Haye se dirigent du côté de Leyde...

GUILLAUME.

Je le sais, frère !

DON RAMON.

Les Gueux de mer de l'amiral Boisot veulent se joindre aux soldats de Van der Does.

GUILLAUME.

Je le sais, frère !

MESSER FABBIO, bas à don Ramon.

Croit-il donc tout savoir ? Il a le démon de l'orgueil !

DON RAMON, bas.

Et celui de la trahison, peut-être !

GUILLAUME.

J'ai tout prévu. (Aux officiers.) Les Gueux, cette fois, tentent un effort suprême. Ils comptent nous écraser ici, tandis qu'ils forceront nos retranchements là-bas, vers la Meuse, tous nos lansquenets le long des canaux !

MESSER FABBIO.

Mais est-il bien prudent, en ce pays de marécages, de placer une armée au-dessous du niveau de l'Océan ?

GUILLAUME.

La flotte hollandaise est éloignée, et les digues sont sûres. Nous avons le temps de forcer la ville, de combattre et de vaincre. Le Seigneur est avec nous !

MESSER FABBIO, bas.

Le Seigneur voit tout !

DON RAMON, idem.

Le Seigneur punit tout !

Il sortent par la gauche.

GUILLAUME.

Diego, le duc d'Uzèda est au fort du Vieux-Rhin, etc. (La suite comme il est indiqué.)

Les directeurs pourront rétablir cette scène ou la supprimer définitivement, à leur gré.

N.^o d' invent: ~~10~~